





CORNEILLE BAZILE

Instituteur

LA
TERREUR NOIRE
A LA
GUADELOUPE

ÉDITION ORIGINALE



Prix : 12 francs

POINTE-A-PITRE

Imprimerie « Information », 23, rue Gambetta

Tous droits réservés

ERRATUM

Excusez les coquilles des pages 15, 16, 44, 67 et les lettres tombées à l'impression, comme **e** de acquise, p. 65 ; **s** de questions, p. 129 ; **t** de budget p. 64.

LISEZ

p. 14 (dernier paragraphe) : **par ce** qu'ils (en trois mots) Non qu'il **soit**..

p. 15 (1^{re} ligne) : Régulière, solide, bien jolie, **elle est construite**...

p. 16 (dernière ligne) : et propre à **s'**abreuver...

p. 23 (3^e ligne) : **mancenillier**

p. 29 : Loin de s'inquiéter de **son** sort.

p. 38 (chap. VI) : Et M. Jean-Baptiste en a également deux, dont l'ainé se nomme Gérard.

p. 42 (dernière ligne) : Berthin ne pouvait pas assister **aux** efforts...

p. 95 { (15^e ligne) : sement au lieu de cement
(16^e ligne) : certaine au lieu de sertaine

p. 96 (dernier paragraphe) : ses **joies** au lieu de **joues**

RARE

col

R 128

CORNEILLE BAZILE

INSTITUTEUR



LA TERREUR NOIRE

A LA

GADELOUPE



1325

POINTE-A-PITRE

Imprimerie l'Information



Tous droits réservés.

NUMÉRO D'ENTRÉE: 6152

JOHN B. MILLER

1870

LA. TERRACE

CLARK



1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

BIEN VEILLER

Quatre pages :

Le volume est en vente

LA TERREUR NOIRE A LA GUADELOUPE

Le volume est en vente

Le volume est en vente

DU MÊME AUTEUR :

Ouvrage paru :

Le Meilleur Mariage, 1 vol.

EN PRÉPARATION :

L'Eau de Mont-Carmel, 1 vol.

Au Musée Lherminier, 1 vol.



Aux Lecteurs,

Le présent ouvrage était écrit : J'allais livrer le manuscrit à la presse, quand j'ai pensé qu'il fallait élaborer une préface, qu'il était nécessaire, en somme, de vous consacrer spécialement quelques lignes d'avertissement.

« Toute vérité n'est pas bonne à dire » répète-t-on souvent, car il y a des vérités qui nous font peur ou qui nous blessent, des vérités qu'il vaudrait mieux ne pas connaître. Mais, à mon humble avis, quelque criarde qu'elle soit, toute vérité est meilleure à dire que de laisser subsister les doutes insultants et les fâcheuses illusions dans lesquelles on se complaît trop souvent.

Que dissimule le titre de l'ouvrage ?... Ce titre dissimule les vices, les grands maux qui corrompent le monde guadeloupéen. En écrivant ce livre, je dévoile des vérités profondes, sans me soucier de leur naïveté un peu crue. Je n'ai même pas songé à les mitiger de mon mieux dans ce qu'elles peuvent avoir de trop amer pour notre orgueil ou notre amour-propre. Toutes les basses intrigues de la vie guadeloupéenne sont développées dans ce livre incisif, cruel, très osé, parce qu'il le fallait.

Octobre 1925.

CORNEILLE BAZILE.

Dédié à

Monsieur Pougeol

Instituteur détaché au Lycée Carnot

Pointe-à-Pitre.

pour la critique du fond et de la forme.

Certaines erreurs grossières, la plupart typographiques, se sont glissées dans « Le Meilleur Mariage ». Le livre fut mis en circulation sans que l'auteur ait pris la peine d'y faire insérer une note priant les lecteurs de vouloir bien excuser ces dites erreurs.

Or, un désœuvré, un prétentieux très infatué de sa personne — (est ce parce qu'il a, en plus qu'un autre, la partie écrite du baccalauréat ?) — plus animé de critique aveugle que du sentiment de la Justice et très avide de satisfaire sa manie de dénigrer, a relevé ces erreurs en les considérant comme des « fautes grossières » résultant de mon ignorance, et m'a écrit une lettre acerbe en s'abritant derrière le nom de guerre qui constitue l'anonymat.

Mais combien s'est-il montré ridicule ! Il m'a avoué qu'il n'a pas toujours l'aptitude à démêler la signification de ce qu'il lit, en prétendant que j'ai mis célébrité pour célébration dans la phrase : « Enfin, des autos arrivèrent et furent salués par ce murmure qui marque la présence d'une célébrité ». Il ignore ce qu'on entend par la « dignité d'un sujet », « la prévision du mariage ».

Ce collègue « embusqué » croit que mon livre nous vaudra du mal s'il tombe dans les mains d'un Claude Farrère quelconque ». Qu'il veuille croire plutôt que cet homme pensera du mal de nous pour nos façons de vivre qui ne sont guère humanitaires, pour nos basses intrigues, pour nos méchancetés, que je dénonce alors dans ce présent ouvrage.

Ce collègue veut que je renonce au projet d'écrire. Ne faut-il pas voir de la malveillance et une mauvaise éducation dans sa liberté de parole ? Je serais peut-être tenté de jeter le manche après la cognée, mais je suis cuirassé contre les inévitables injures des jaloux, des envieux qui détestent de voir quelqu'un prendre une initiative, et je ferai mon petit bonhomme de chemin sans m'occuper des vipères que compte la « Ramée de l'Enseignement à la Guadeloupe ».

CORNEILLE BAZILE.



LA TERREUR NOIRE A LA GUADELOUPE

I

Je cueille dans le journal intitulé "*Le Petit Parisien*" (1) les réflexions suivantes : « *On voudrait voir régner de plus douces mœurs politiques dans une belle colonie française où le ciel, dit-on, est toujours beau* ». Le signataire de l'article, M. Maurice Prax, parlait alors à propos des événements regrettables survenus à la Guadeloupe après les élections législatives du 11 mai 1924. L'idée émise est claire et judicieuse. Mais je dois dire à mon tour que l'on « voudrait bien voir régner de plus douces mœurs » sociales, une vie plus humaine dans cette belle colonie de la Guadeloupe.

Je crois être de ceux qui, vivant avec le peuple, ont acquis le droit de lui dire quelques vérités sur ses mœurs, vérités qui lui donneront à réfléchir et qui l'offusqueraient sans nul doute si elles venaient d'autre part. Toutefois je m'attends à ce que certains me traitent de chercheur de tares et m'accusent de jeter le discrédit sur notre petit pays en étalant au grand jour la boue dont celui-ci est souillé. Et pourtant il y a lieu de remarquer plutôt que je ne divulgue pas nos maladies à seule fin de dénigrer les miens, mais pour les exhorter à une réflexion plus ou moins fréquente sur eux-mêmes en vue de se juger et de se régler, pour les obliger à se surveiller dans la manifestation de leurs sentiments et de leurs pensées à l'égard de leurs sem-

(1) Le numéro du 24 octobre 1924.

blables. Bref, comme mes pauvres yeux sont fatigués de contempler toutes les mesquineries et les petits côtés des gens qui m'entourent, je veux travailler à réaliser un peu de justice, un peu plus de véritable démocratie dans cette colonie française « où le ciel est toujours beau ».

La Guadeloupe est vraiment une fille superbe au point de vue physique. Elle possède des aspects forts curieux à présenter à ses visiteurs, et elle mérite bien les titres glorieux de « *Perle des Antilles* », « *Ile d'Emeraude* », « *Joyau d'art étincelant* ». Ici, la vie n'est nullement diminuée par les conditions climatiques ; elle est active et généralement confortable. Mais vit-on normalement dans cette colonie ? Y vit-on humainement ? dis-je.

On observe, à bon droit, l'azur incomparable de notre ciel, la splendeur de notre soleil, la magnificence de notre végétation, les paysages harmonieux, modestes et riants de nos campagnes. Mais l'observation la plus importante qu'on doit faire est d'ordre moral et psychologique. Hélas ! de ce côté-là on est souvent myope. Du reste, la plupart des hommes marquent une certaine incapacité à sortir d'eux-mêmes pour essayer de comprendre le point de vue, l'état d'âme de leurs semblables. Jamais en Guadeloupe, que je sache, on n'a étudié l'âme, jamais on n'a regardé de près et avec attention le jeu subtil de nos passions. Je ne connais encore aucun peintre de nos travers, de nos ridicules, de nos vices, de nos folies. Aucun analyste, aucun artiste n'en a fait la reproduction vivante.

L'étranger considère, dis-je, notre petit monde avec des yeux de myope. S'agit-il de notre vie ? De ses aspects divers, il ne perçoit que certaines manifestations éclatantes, certains faits qui lui sautent pour ainsi dire aux yeux. On voit certains maux, on tolère même quelque grand mal dans ce doux pays (1). Mais il y a en bien d'autres qui sont cachés et enfoncés, comme des ordures dans un cloaque, sous le secret et dans l'obscurité, et qui sont plus dan-

(1) Il y a lieu de citer l'hostilité violente qui dresse l'un contre l'autre les deux partis politiques de la colonie.

gereux. Je ne saurai les passer tous en revue. Je ne veux m'occuper que d'un seul — le plus grand — qui est en quelque sorte la mère génératrice d'un tas de maux qui désolent notre petite Guadeloupe.

La jalousie, l'hypocrisie, la fourberie, l'injustice, la curiosité du mal, la calomnie, la sorcellerie sont, à la Guadeloupe, des maladies infâmes qui naissent pour ainsi dire à chaque génération. Ce sont des instincts rôdeurs, des fantômes, qui accouchent la mère et s'emparent de l'enfant pour le guider sur la route escarpée de son calvaire. En dépit des progrès continus en toutes choses, malgré une instruction et une éducation de plus en plus répandues ici, l'homme reste un loup furieux pour son prochain, et la civilisation la plus raffinée ne parvient pas à faire disparaître ses instincts ataviques.

J'entends d'ici l'objection : « C'est un lieu commun, c'est général ! » Je réponds à l'avance à l'objection en disant que ces maux sont beaucoup plus aigus à la Guadeloupe. Il est tout naturel aux gens de cette colonie d'être jaloux, envieux, hypocrites, fourbes, injustes, dénigreur, calomniateurs, sorciers dans le mal, tout comme il est naturel au tigre de déchirer à belles dents sa proie. Et — chose curieuse, — sur l'étendue de ces maux tout le monde est à peu près d'accord, quoique tout le monde guadeloupéen s'y livre aveuglement.

Ceci dit, a-t-on besoin de pousser très loin ses investigations pour découvrir le vice fondamental qui fait naître des dissentiments implacables et inexplicables ?... Le plus grand mal c'est, sans contredit, la jalousie, une jalousie aveugle et puissante qui entraîne d'emblée l'esprit de dénigrement, l'hypocrisie, la calomnie, la haine, la sorcellerie et le diable et son train. Oui, la jalousie, ce sentiment d'envie, est, parmi tous les vices en usage à la Guadeloupe, le plus incommode et le plus dangereux. Elle semble avoir recueilli la succession de Voltaire et de Rousseau qui furent les boucs émissaires de tous les maux engendrés par la Révolution.

Dans une lettre adressée à Hamlet le 28 novembre 1748, Voltaire disait :

« L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire ».

Ici, à la Guadeloupe, on ne peut pas en dire autant. Au contraire, il faut définir l'envie ; « un grand mal incommode, un pernicieux coup d'aiguillon qui vous pousse inévitablement à mal faire ». En effet, cette jalousie se manifeste par de nombreux actes de malveillance et des tentatives de toutes sortes pour ruiner le voisin plus heureux ou l'obliger à renoncer à une heureuse entreprise. Si « la lutte pour la vie » est très ardue à la Guadeloupe c'est que la jalousie des gens nous menace continuellement. Fonctionnaires, industriels, commerçants, cultivateurs, ouvriers, hommes de peine, tous ils vivent dans une atmosphère chargée de méfiance, de maussaderies, de malentendus, de haine, de méchancetés.

Les Guadeloupéens sont envieux, extrêmement envieux, au point de commettre des crimes contre la personne du prochain, contre ses enfants, contre le bien et contre l'honneur de tous. Ceci est tellement reconnu vrai que nous-mêmes nous avons été amenés à dire, tel qu'un principe fondamental : « *Jalousie cè sè à poison*. (La jalousie est la sœur du poison). Quelqu'un a-t-il un bœuf de plus que son voisin ? Celui-ci, au lieu d'imiter joyeusement celui-là en travaillant aux fins d'augmenter son troupeau, commence à penser qu'il lui faut agir méchamment contre l'autre pour lui faire perdre tout ou une partie de son bien, le frapper au cœur, l'annihiler. Et, réciproquement, cette même victime de la jalousie envie le sort de son malfaiteur qui est mieux que lui sous un autre rapport. On voit des ouvriers prospérer. Et lorsque le public, ébloui par leur succès, mais incapable de se demander à quel prix de labeur incessant leur situation s'est échafaudée, reporte ses yeux sur ces ouvriers, il leur offre sa haine et son mépris et les menace des flèches empoisonnées de la sorcellerie. Ces parvenus eux-mêmes détestent de

voir s'élever le petit resté après eux. Ont-ils déjà chevaux et voiture, ils veulent du mal à ceux qui s'avisent de se démener tant bien que mal pour en avoir autant. Cette vérité est ratifiée par notre dicton populaire : « *Volè pas inné camarade a yo poté sac* » (Le voleur n'aime pas à voir son collègue habillé comme lui).

Aussi, les gens de cet « *Ile d'Emeraude* » vivent pour ainsi dire sans idéal, ou du moins leur seul idéal semble être l'égalité dans la misère. Pour plaire à son prochain, il faut que le Guadeloupéen se livre à des travaux terre à terre, qu'il ait des préoccupations mesquines, qu'il fasse des actions sans grandeur, parfois même basses et viles ; il faut qu'il vive au milieu des médiocrités et des laideurs, il faut qu'il soit dépourvu du noble souci du beau, du vrai, du bien. Mais du moment qu'il s'avise de s'abstraire des vulgarités mesquines de tous les jours pour avoir un idéal qui soit le but de toutes ses activités, il est jaloué, envié et partant dénigré, calomnié, traqué, annihilé par ses prochains, par ses frères ou sœurs mêmes. Et ceux-ci n'ont point de repos qu'ils ne l'aient rendu semblable à eux ou plus bas qu'eux. Arrivés à ce but, par toutes sortes de manigances, ils se frottent les mains, et ils attendent que vous puissiez tomber de mal en pis.

Et va-t-on croire peut-être que ces maladies de l'âme, ces passions perfides se cantonnent chez les paysans ? Non ! A la ville, comme à la campagne, dans les grands milieux, partout, ce sont les mêmes petites gens, les mêmes travers d'esprit, les mêmes envies, les mêmes antipathies, les mêmes brouilleries ; entre les proches, dans les familles comme entre les étrangers, et cela chez tous les éléments ethniques qui composent ici la société coloniale. Oh ! jusque dans le sein des familles pénètre cette jalousie qui divise : des rivalités, des oppositions haineuses se produisent même entre des parents, des frères, des cousins, qui finissent par se déchirer mutuellement. Aucun bonheur ne peut s'abriter même dans la paix obscure des champs sans exciter la jalousie et la haine de tous. Le bonheur d'autrui est

un spectacle qui dessèche et dévore les habitants de la Guadeloupe. La seule chose qui leur fait supporter leur vie étroite, c'est le sinistre plaisir d'arracher toute poésie à la vie de leurs voisins. Et pour cela ils emploient tous les moyens. En l'occurrence ils deviennent professeurs de mal, comme Napoléon un professeur d'énergie. On dirait qu'ils ressentent la plus grande jouissance à faire le mal. Ils rayonnent de joie quand ils ont désuni un ménage, quand ils ont semé le mal dans une famille, quand ils ont mis quelqu'un dans l'incapacité de travailler, enfin quand ils ont fait couler des larmes. Ils se nuisent donc avec habileté et avec finesse.

Les diables sont la cause de certaines maladies : paralysies, plaies, convulsions, folies, attaques de nerfs, non seulement par eux-mêmes, mais par l'artifice des sorciers, des magiciens. Quelquefois le maléfice a la vertu d'empoisonner, et les sorciers s'en servent pour empoisonner les gens et pour les faire mourir par des poisons naturels ou artificiels. Que de deuils mis sur le compte d'attaques d'apoplexie ou autres, que de crimes impunis ! Les invocateurs et conjurateurs de mauvais esprits, pratiquant les arts magiques, envoient et sèment les maladies, la mort, la folie ; ils abattent froidement, ils tuent quand et comme ils veulent, subitement, à petit feu, de près, de loin, et cela uniquement par jalousie, quelquefois même pour une futilité. De sorte que, à la Guadeloupe, sur cette « *Perle des Antilles* », on vit dans une atmosphère de crainte, dans une défiance perpétuelle, même vis-à-vis des siens. C'est une vie pleine de tromperies, de menaces, de lâchetés, nous enveloppant d'un halo de misère. L'épée de Damoclès reste toujours suspendue sur notre tête.

II

Il faut étayer sur des faits, des faits positifs, les réflexions, ou plutôt les affirmations qui précèdent. Or, quels meilleurs exemples en pourrais-je donner que ce que je vais raconter.

Deux hommes, — ce sont deux cousins germains, — M. Berthin et M. Jean-Baptiste, sont originai-

res de la même commune, d'une de ces communes de la Guadeloupe que je ne décrirai pas. Ils appartiennent tous deux à des familles de cultivateurs humbles mais réputés honnêtes ; ils ont à peu près le même âge, la même instruction, et, au point de vue intellectuel il serait difficile d'établir entre eux des différences bien déterminées. Ils se valent pour ainsi dire, et jusqu'à vingt-cinq ans leurs situations sont à peu près les mêmes et ils entretiennent les meilleurs rapports. Ils se marient tous les deux avec des femmes dont la situation pécuniaire est équivalente, et voilà que la vie sérieuse commence pour chacun des deux ménages. Tout aurait dû cimenter pour toujours, entre ces deux hommes, une de ces solides amitiés qui défient tous les orages et toutes les intempéries. Mais, hélas ! il va naître bientôt chez eux le germe d'une haine qui les divisera fâcheusement, et cela par la jalousie, par l'envie.

M. Berthin, lui, franc cultivateur, d'une forte corpulence, se prépare à une vie heureuse. Comprenant son devoir de chef de famille, il prend tout de suite la résolution de l'accomplir en toute conscience. Il se montre économe et s'efforce de faire partager à sa femme ses goûts d'ordre et de sage économie. On travaille dans le jeune ménage ; et, malgré les charges qui résultent de la naissance de deux enfants — Nicole et François, — on fait face à ses engagements et on met de côté une partie du gain. Peu à peu on achète quelques terres qui arrondissent le petit domaine familial. Ainsi, M. Berthin est arrivé à posséder une assez belle propriété qu'il prend à cœur d'exploiter le mieux possible. Cette propriété, au milieu de laquelle s'arrondit une petite colline, est cultivée avec beaucoup d'art. La base de cette colline et la plaine environnante sont plantées de cannes à sucre et d'arbres fruitiers. Les carrés de cannes, les jardins sont entourés d'arbres et d'arbustes formant lisières : ce sont des orangers, des manguiers. Dans les allées séparant les pièces de cannes, M. Berthin plante du manioc et des patates. Et au-dessus des cannes, il destine encore une certaine quantité de terre pour les mêmes plantations et pour celles du

maïs, des ignames, des légumes de toutes sortes et autres plantes utiles.

M. Berthin possède la terre la plus propre pour porter des cannes : elle est bonne, profonde, légère, ponceuse, assez en pente pour que l'eau des pluies ne s'y arrête pas, et elle est exposée au soleil depuis le commencement du jour jusqu'à la fin. Bref, c'est un bon lieu de culture par la nature même du terrain que favorise encore le temps, le soleil et la pluie. Et du reste, M. Berthin, aidé de sa femme, cultive ses terres à sa guise et consacre tous ses soins à ce travail. Il donne des engrais, fait du labourage. Souvent il rehausse, c'est-à-dire il met de la terre rapportée autour des souches qui se trouvent à découvert quelques temps après une coupe. Mais au préalable, il coupe les parties des souches qu'il voit se gâter et se pourrir, de crainte que la pourriture ne se communique à tout le reste. De plus, M. Berthin garantit ses plantations contre les ravages des rats ; il a encore un grand soin pour qu'elles ne soient point ravagées par les bœufs, les chevaux ou les cochons laissés à l'état libre. Enfin toutes ses plantations sont bien entretenues. Et la belle végétation se laisse admirer par tous les passants sur la grande route. Les cannes produites sont grandes, assez grosses, toujours vertes, bien juteuses et sucrées. Les légumes et les fruits récoltés sont énormes et, par surcroît, des plus savoureux. En outre, des bœufs et des porcs ajoutent encore à la multiplicité des productions.

Tout va donc ██████ pour le mieux. Actif avant tout, incapable de rester inoccupé, M. Berthin aime sa propriété pour l'exploiter. Les arbres l'intéressent et par leurs fruits et par la grâce ou la fraîcheur de leurs branches, les champs parce qu'ils fournissent, les animaux par leurs produits. Levé avant l'aube, tout le jour agissant, il cherche les moyens d'améliorer le revenu de sa terre. Non qu'il fut, plus que beaucoup d'autres, ambitieux d'argent, mais parce que tel est le besoin fondamental de sa nature.

Et la maison de cet homme s'élève au sommet de

la colline. Régulière, solide, bien construite en deux étages sur un large espace, avec une galerie ouverte tout autour comme une marquise. Peinte d'une adorable couleur grise, elle apparaît gaie et pimpante. A la façade de cette maison, façade tournée vers le nord où serpente la grande route poussiéreuse, il y a une grande porte à deux battants qui s'ouvrent devant une terrasse précédée d'une pelouse. De chaque côté de cette porte il y a une fenêtre. Toutes les portes et les fenêtres ainsi que les persiennes sont peintes en bleu, tandis que le reste de la maison est en gris de plomb. Une gouttière en zinc, soutenue par de gros crochets, glisse le long du toit qui est en tôle ondulée ; et un tuyau de conduite placé à une extrémité amène l'eau des pluies dans une case à eau où se trouvent trois grosses jarres. Devant cette maison et des deux côtés d'une avenue de rosiers dont les fleurs exhalent une douce odeur, s'étendent des carrés de fleurs. Derrière se montre une belle cuisine, et à quelque distance de là s'élève l'étable. Ainsi, avec son rez-de-chaussée, son étage, ses mansardes, ses dépendances, cette habitation est à la fois vaste et confortable.

Or, la belle végétation et la coquette maison se laissent admirer par tous les passants et excite la jalousie de ceux-ci. Des voyageurs passent : certains disent : « Oh ! que M. Berthin travaille !!! » L'un estime le rendement de la récolte prochaine. Un autre affirme que cet homme a du goût et de la méthode pour travailler. Cette habitation était également un sujet de causerie comme aussi une matière à critique pour les marchandes qui se rendaient journellement à la grande ville.

— *Oh ! oh ! missiè Betin ké fè lagen l'année ici !* (Oh ! oh ! M. Berthin fera de l'argent cette année !) s'exclame l'une d'elles.

— *Missiè tin on bitin pou li travaille* (M. a un un talisman pour travailler), reprend une autre.

— *Si li continié travaille con ça yo ké coupé van à li !* (S'il continue à travailler ainsi on lui mettra du bâton dans les roues).

.....

Oui M. Berthin peut vivre avec sa famille. Il prospère et il attribue son succès, cela va sans dire, rien qu'à propre mérite. « Je suis assez habile, dit-il, à qui veut l'entendre ; je sais diriger convenablement mes affaires, et mes efforts sont toujours fructueux. M. Berthin est heureux. Pourquoi ? C'est assurément parce qu'il a été laborieux, qu'il a eu de l'ordre et de l'économie : c'est là son mérite, et il peut légitimement s'en féliciter. Mais n'a-t-il pas été un peu servi par la chance ? Oui certainement, il a été aussi servi par les circonstances qui lui ont été le plus souvent favorables ! D'abord il a eu le bonheur d'épouser une femme rangée qui a uni ses efforts aux siens. Et puis il a eu une bonne terre ! Mais doit-on pour cela lui en vouloir ?

III

M. Jean-Baptiste est, au physique, un bel homme d'une taille bien prise, aux traits assez nobles, d'un sourire susceptible d'être charmant, et qui charme les gens en les trompant. C'est le voisin le plus proche de son cousin M. Berthin. Il est également cultivateur et possède une petite propriété qui n'a pas, malheureusement, les mêmes avantages que celle de M. Berthin.

En effet, M. Jean-Baptiste possède une terre maigre, de peu de profondeur, terre où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf et le roc. C'est un terrain rocailleux et par conséquent peu productif. D'autre part, si la terre de M. Jean-Baptiste ne produit pas autant que celle de son voisin, c'est que la culture n'y est pas pratiquée comme il convient, que l'emploi des engrais et le choix des semences ne progressent pas. La terre n'est jamais labourée ni retournée, et sa culture consiste surtout en sarclage. M. Jean-Baptiste semble méconnaître « ce premier principe d'agriculture que la terre n'est fertile qu'autant qu'elle peut recevoir aisément les influences de l'air, des météores et des arrosements de la nature. Ce n'est qu'en la remuant, ce n'est que par les fréquents labours qu'on la rend susceptible d'être imprégnée de ces influences, et propre à l'a-

breuver de ces arrosements que lui fournissent les brouillards, les rosées et les pluies ». Du reste, il n'observe pas le temps pour planter. Tandis que M. Berthin plante pendant la saison humide, alors que la terre est plus ou moins imbibée d'eau, M. Jean-Baptiste plante par un temps sec.

Et qu'advient-il ! La terre, qui est aride et comme brûlée, attire et consume tout le suc des plants. Les cannes, ayant levé et poussé tant bien que mal, selon la bonté des plants, M. J.-Baptiste néglige bien souvent de sarcler les herbes et les lianes de toutes sortes qui ne manquent jamais de croître.

Alors, d'une part, les cannes sont petites comme des rottins, pleines de nœuds, parce que leurs racines se dessèchent dans la mauvaise terre ; d'autre part, étant accompagnées d'herbes ou de lianes, elles sont comme avortées, parce que les mauvaises herbes consomment toute la graisse de la terre. Quant aux légumes, M. J. Baptiste n'en obtient presque rien. Seulement il a quelques bœufs.

Devant ce beau résultat, il faut entendre ses récriminations. D'abord sa maison a un grand air de mélancolie. C'est une habitation rustique et délabrée que lui avaient laissée ses parents. Il est mécontent de son sort et il envie rageusement celui de son cousin. Il conçoit secrètement une haine vivace contre M. Berthin dont il jalouse la beauté et le rapport de ses plantations, la distinction de sa personne, la vie heureuse.

— Comment ! dit-il, j'ai des bras comme un autre, je travaille, je ne suis pas fainéant, et je n'arrive pas à avoir des résultats comme un autre ! Si je ne réussis pas c'est que vraiment je n'ai pas de chance !

Et sa femme le soutenait dans ses réflexions.

— *Ah ! bon Dis pas jusse !* dit-elle. *I qua baille on pati i pa ka baille l'autre* (Ah ! le bon Dieu n'est pas juste. Il donne tout à une partie et ne donne rien à l'autre).

— *Ouè tini on bon dis pou Berthin pas tini pou moin !* (Oui il y a un Dieu pour Berthin, il n'y en a pas pour moi !)

— *Et ça vouè si a pas on coute zèbe yo ba vou ?*

(Et il reste à savoir si on ne vous a pas fait quelques méchancetés ?)

On prétend que c'est à Paris qu'on s'occupe le plus de son voisin. Erreur !!! Si les Parisiens veulent bien exceller dans cet art, — si c'en est un — qu'ils viennent prendre des leçons à la Guadeloupe. Il n'y a pas d'endroits sous le ciel, où l'on s'occupe de son prochain autant qu'en cette colonie. Ici chacun vous espionne d'une surveillance haineuse et implacable. Et tout ce qui a chez vous un caractère de grâce déchaîne l'animosité et les injures d'autrui. Que les Guadeloupéens repassent une fois dans leur esprit l'emploi d'une de leurs journées. Qu'ils se demandent avec impartialité ce qu'ils ont fait dans les vingt-quatre heures désormais tombées dans l'éternité, et combien de ces heures ont-ils employées utilement. Ils s'étonneront de constater que la majeure partie de leur temps fut consacré à autrui, c'est-à-dire dans l'observation malicieuse des actes du prochain, dans le travail des langues portées à la médisance et à la calomnie. Ah !... contestez aux gens de ce pays leurs « droits naturels », c'est-à-dire ceux qu'exigent leur corps, leur cerveau, leur cœur ; contestez-leur leurs « droits inaliénables », ceux qu'on ne peut ni céder, ni prendre à un autre, ni vendre, ni renier sans perdre sa qualité d'homme ; contestez-leur leurs « droits sacrés », ceux auxquels on ne peut pas toucher sans crime ; contestez-leur enfin tous les droits, mais ne leur contestez pas l'impérieux besoin, inné chez eux, de dire du mal de leurs prochains.

Or, M. Jean-Baptiste ne se contente pas d'accuser la Providence : il dit du mal de son cousin, de la femme de celui-ci et de sa famille ; il le calomnie.

— Ce n'est pas possible ! dit-il, M. Berthin joue de la ruse ; il a un truc quelconque, qui lui permet d'arriver à ces beaux résultats !

Est-il besoin de dire que Madame Jean-Baptiste se trouvait en parfaite conformité d'opinion avec son mari ? Non. On doit y penser tout naturellement.

— *Hein ! en ka bien couè !* répond-elle. (Je le crois bien !)

— Il est entendu qu'il met du guano dans ses terres. Mais je dis qu'on a beau mettre du guano on ne peut pas obtenir de pareils résultats.

— *Guano en toute tè là ?* (Du guano dans toutes ces terres ?)

— Oui, c'est possible ! mais où prend-il de l'argent pour se procurer une si grande quantité de guano ?

— *En ka bien couè ki a ka volé guano assi ionne cé habitation-là.* (Je crois bien qu'il vole du guano sur l'une de ces habitations !)

— *Cé possible ! Min l'ote jou moins rencontre li en lissie là évè on sac rempli, cé doitète gouana qui té a dan.* (C'est possible ! Mais l'autre jour je l'ai rencontré à la lisière du bois avec un sac rempli ; c'était peut-être du guano qui était dedans.)

— *Cé pas dote chose. Dallahè si gen à Berthin ou ka voué cé on volè !* (Ce n'est pas d'autre chose. D'ailleurs sur la façon de Berthin on voit bien que c'est un voleur !)

— *Min yo pa dit non, ki i badiné M. Emile en zaffè à bef à lu moitié on ?*

(Mais n'a-t-on pas dit qu'il a badiné M. Emile dans les affaires de bœufs « à la moitié ? »)

— *Yo dit ça moin pa té vlé couè min cé vré minme ! Si a pa té ça missié pa té ké tini tant dit bef.*

(On a dit ça je ne voulais pas le croire, mais c'est bien vrai même ! Si ce n'était pas ça, monsieur n'aurait pas eu tant de bœufs.)

— *Papa li té on bon volè aussi : lè i té gèrè assi abitation-là en haut-là i bien couyonnè cé travallè-là ; i volé bitin à l'abitation.* (Son père était bien un fin voleur aussi ; lorsqu'il était gère sur l'habitation de là-haut il a trompé les travailleurs ; il a volé bien des choses de l'habitation.)

— *Et o vou ka comprendre qui boi là Berthin fè case à li la sôti ?* (Et d'où viennent, croyez-vous, les bois avec lesquels Berthin a construit sa maison ?)

— *Moin pa save !* (Je ne sais pas.)

— *Ou pa ka voué qui cé bois denô à lisine ! cé bois lisine té voyé pou service labitation,*
(Vous ne voyez pas que ces bois-là, ce sont des bois

que l'usine envoyait pour le service de ses habitations !

— *Ah ! ouè ! ouè ! Comme papa-li té gère 1 té facile a missié té volé bois et planche con li té vlé !*

(Ah ! oui, oui ! Comme son père était gèreur, il était facile à M. Berthin de voler du bois et des planches comme il voulait.)

— *Ou ka comprendre !* (Vous comprenez !)

Cette banale conversation se tenait dans la maison même de M. Jean-Baptiste au moment où il s'appretait à prendre son repas de midi. Au même instant une voix retentit.

— *Mètte Baptiste ! moin vini déjné èvè vou.* (Maitre Jean-Baptiste ! je suis venu déjeuner avec vous.)

Cette voix était celle de M. Berthin. Le hasard voulut ce jour qu'en revenant de son champ il passât près de la propriété de son cousin. Alors, par plaisanterie, il lui adressa ces mots. Et M. Jean-Baptiste s'empressa de répondre :

— *Mon chè ou bien arrivé. Ou ké mangé èvè nous !* (Mon cher vous êtes bien arrivé. Vous mangerez avec nous !)

— Oh ! non, non.

— *Enfin minme cé on sec ou ké pren èvè moin ?* (Enfin vous prendrez même un « sec » avec moi ?)

— *Ma foi ouè.* (Mais oui).

On voit bien que M. Jean-Baptiste fait partie du groupe nombreux des Célimène qui accueillent d'une exclamation de surprise heureuse leur ennemie dont elles viennent de médire. Et après avoir reçu son cousin par des souhaits de bienvenue exprimant une joie qu'il ne ressentait pas, il lui adressa des compliments flatteurs pour ses œuvres, pour le travail que pourtant il n'admirait point.

— *Mon chè cousin cé soti en nou palé di vou.* (Mon cher cousin nous venons de parler de vous.)

— *Et ka ou té ka di di moin ?* (Et que disiez-vous de moi ?)

— *Ou ka tou comprenne ki nous ka di rien ki di vou !*

(Vous comprenez bien que nous ne disions que du bien de vous !)

Oh ! mensonge de politesse ! ! ! S'il est toute une série de mensonges, de ces mensonges de politesse, pour lesquels nous sommes particulièrement indulgents, toute conscience doit néanmoins condamner ceux de M. Jean-Baptiste.

— *Nou té ka palé la façon ou ka travaille*, reprit M. Jean-Baptiste. *Tout moune ka admiré talen à vous Et moïn ka félicité vou aussi. Si ou arrivé la ou rivé déjà cé grâce à suè de front à vou.* (Nous parlions de la façon que vous travaillez. Tout le monde admire votre talent. Et je vous félicite, moi aussi. Mais c'est grâce à la sueur de votre front que vous êtes arrivé à cette situation ! ! !)

M. Berthin, en haussant les épaules, répondit :

— Je m'efforce à bien faire.

— *Cé pa ça ! man Baptiste sévi nous sec-là.* (Ce n'est pas ça ! dame Baptiste servez-nous le sec.)

Ils burent un coup de vieux rhum et le cousin gênant — c'est le cas de le dire ! — ne tarda pas à s'en aller. Mais celui-ci n'avait pas tourné le dos que M. Jean-Baptiste et sa femme se reprenaient à casser du sucre sur sa tête. Il n'était rien dans la conduite de cet homme, conduite pourtant assez régulière, que le vilain cousin n'allât chercher pour y trouver une mauvaise interprétation. Toutes ses occupations devinrent le sujet des quolibets et des railleries. Les médisances empoisonnées et les calomnies de toutes sortes sortaient de leur bouche comme les crapauds que rejettent à chaque parole les femmes peu compatissantes aux fées. Quand donc les calomniateurs et les calomniatrices de tout acabit se verront appréhendés sérieusement par la justice ?

Et on sait comment les propos médisants, les calomnies, se répètent, volent de bouche en bouche et s'exagèrent ! Eh bien ! c'est ce qui arriva, car après en avoir parlé à sa femme, M. Jean-Baptiste en parla à d'autres individus. On parla de M. Berthin comme d'un homme qui a perdu tout respect humain et qui doit s'attirer des malédictions.

Mais est-ce tout ? M. Jean-Baptiste va-t-il se contenter de dénigrer, de calomnier M. Berthin ? Non !

Cela ne lui suffit pas. « Parler n'est rien, agir c'est tout », a dit un proverbe. Or, M. Jean-Baptiste ne souhaite plus que nuire. Il va user de la sorcellerie contre son cousin. Du reste, il ne lui en faut pas de beaucoup pour être sorcier. Comme Louis XI et Bismark, qui furent d'effroyables sorciers, il se fait tantôt humble, tantôt orgueilleux, invoquant Dieu mais appelant aussi le Diable. Il se fait naturellement homme du monde, bien élevé, aimable, prévenant ; il rend même des services à celui qui va être sa victime, pour mieux lui capter sa confiance. Ainsi, bien souvent l'affabilité, la générosité des gens de ce pays ne sont que des manteaux pour cacher leur perversité. Ils charment le voisin à la façon de la femme la plus exquise pour mieux l'abattre, pour mieux l'enfoncer dans l'ornière d'où il ne peut se tirer que très difficilement. Ils souhaitent de déshonorer le prochain, de le jeter au ban de la société, de faire de lui un repris de justice, voire un grand criminel.

Entre autres, il est un crime qui se cache dans l'ombre, qui rampe au foyer des familles, qui épouvante en quelque sorte la société guadeloupéenne, et qui semble défier par les artifices de son emploi et la subtilité de ses effets, les analyses de la science médicale : ce crime, qui se multiplie de jour en jour, est l'empoisonnement mystérieux. Par celui-ci, les sorciers font mourir les bestiaux, attentent à la vie des hommes, à la pudicité des femmes et des filles, à l'honneur et au bien de tous, enfin sèment partout la terreur. Et pourquoi tout cela ? Parce qu'on est jaloux, envieux, excessivement envieux, parce qu'on a l'âme souillée par les ressentiments et les haines.

Or, M. Jean-Baptiste prit la résolution d'empoisonner son cousin. De quelles recettes se servira-t-il ? Les recettes et les oraisons de nos sorciers n'ont nul caractère scientifique, et je ne puis leur donner quelque apparence sérieuse. Mais tout de même ces recettes et ces oraisons agissent. Voyons !

M. J. Baptiste se mit vite en demeure de préparer ses ingrédients magiques. Que prépara-t-il ! Et pour quelles fins ? La recette est simple. La voici,

à titre documentaire : *excrément de chien, poudre de pian, brûlant de mer, os de mort pulvérisé, mouche, lait de mancellinier* et d'autres substances qu'il vaut mieux ensevelir dans l'oubli que d'en rappeler les idées. Et avec ce mélange exécrationnel, arrosé d'un peu d'eau ayant servi au bain d'une personne morte, puis soumis à diverses conjurations magiques, M. Jean-Baptiste va porter le coup terrible à son cousin. Celui-ci n'aura qu'à y mettre le pied pour qu'il ait un mal inguérissable, et, par suite, pour qu'il soit dans l'incapacité de travailler.

IV

C'était alors un soir où le soleil descendait lentement à l'horizon. Durant toute l'après-midi M. Berthin piochait. On le voyait campé droit sur ses reins solides, son buste baissant et levant d'un mouvement cadencé, tandis que la pioche piquait et remuait la terre. Entre temps, la femme s'occupait des multiples travaux de la maison. Le soir tomba calme et doux, versant une sérénité infinie sur nos campagnes. M. Berthin rentra chez lui satisfait de sa journée. Arrivé à la maison, il fit un tour aux environs, allant visiter les bêtes, s'assurant si tout était en ordre. Puis il vint s'asseoir sous la véranda de sa maison pour trouver un peu de fraîcheur et de repos dans l'attente du repas bien gagné.

M. Berthin avait passé une journée relativement tranquille qui s'achevait sur une soirée tranquille aussi. Des réflexions optimistes l'assaillaient. Cet homme n'eut jamais admis qu'aucun être pût menacer son ménage et sa situation, qui marchaient selon ses goûts et ses souhaits. Il recevait assez souvent la visite de quelques amis, et surtout celle de M. Jean-Baptiste. Il avait ouvert sa maison à ce cousin qu'il recevait en ami, en parent, sans méfiance. De son côté, M. Jean-Baptiste lui témoignait, soi-disant, de la sympathie, de la cordialité. Comment M. Berthin pourrait-il croire qu'il venait chez lui avec calcul et ruse, pour attenter à sa vie, à sa situation, à son honneur ?... Ah ! il y a des actes dont un homme ne conçoit même point la possibilité. Et pourtant c'est

là qu'est le danger. Défiez-vous de la visite trop fréquente de celui qui se dit votre ami. Il ne vient chez vous, le plus souvent, que pour épier vos affaires, connaître vos habitudes, afin de savoir comment et par quel moyen il pourra vous nuire plus promptement et plus sûrement.

Or, après le repas du soir, M. Berthin et sa famille se mirent au lit sans songer aux malfaiteurs qui pourraient les guetter et troubler leur repos. Cet homme actif ne redoutait pas l'adversité et semblait être maître du lendemain. Mais hélas ! il est impossible de coudoyer avec indifférence la vie de tous les jours, cette vieille commère tatillonne, semée de tant d'écueils, source de tant de maux. Les existences les plus paisibles ont parfois beaucoup d'imprévus. Les imprévus viennent vous saisir dans la plus profonde des retraites, dans le refuge de la maison d'Horace ou sur la route d'ordinaire tranquille qui vous est familière. La minute inconnue qui arrive peut vous mettre soudainement dans une situation ridicule, ou vous engager dans un péril. Et un étrange enchaînement des événements peut acculer l'homme le plus sage, le mieux placé à des situations dramatiques. En effet, M. Berthin, dont l'existence a été toujours paisible, va connaître les mauvais jours, les nuits d'insomnie, de fièvre et d'inquiétude, les pensées ténébreuses que soufflent le démon et ses acolytes.

Ce soir-là, dis-je, il venait de pleuvoir. Une fraîche odeur de terre mouillée s'exhalait partout. Les feuilles luisantes dégouttaient. Une grande paix régnait maintenant. Les prairies, les arbres allaient s'endormir. Et tout s'assoupissait, s'éteignait dans une mélancolie infiniment douce. Les étoiles luisaient adorablement dans le ciel. Quelques lucioles dansaient en rond par-ci par-là dans l'air assoupi. Personne ne passait sur les chemins déserts et silencieux. Par l'immense silence de la campagne onze heures sonnaient tristement au clocher de l'église. A cette heure, les arbres tremblaient, les feuilles frissonnaient, et l'on ne sentait pourtant pas le moindre vent ; les fleurs se fermaient, se dis

simulaient sous les herbes. Tout était en repos. Aussi, c'était l'heure propice aux malfaiteurs.

Alors, M. Jean-Baptiste, qui avait son plan bien arrêté et qui faisait la veillée, mit ses vêtements à l'envers, les arrangea comme il n'en avait jamais l'habitude, se coiffa d'une façon grotesque, et sortit avec sa composition diabolique. Le voici donc en route vers l'habitation de son cousin. Le chemin qui y conduit serpente à travers des goyaviers, sous le feuillage touffu de quelques manguiers au tronc gercé, fendillé et noirâtre, entre des arbres à pain ambitieux et conquérants. De temps en temps il s'arrête pour reprendre haleine et pour s'assurer de la solitude. D'arbre en arbre, il se cache au moindre bruit. Un souffle de panique passe à travers la feuillée où des ombres prennent des formes étranges et fantastiques. On sait qu'il y a à la campagne, dans les bois, vers minuit, de furtifs glissements, des respirations oppressées et haletantes, des bruits inquiétants qui se taisent subitement à l'approche d'un être humain, des pas qui rôdent, des yeux qui luisent, des êtres qui rampent, qui se blottissent, qui se tapissent au fond de leur repaire, qui s'enfoncent dans les fourrés, des bêtes que l'on dérange dans leurs pratiques nocturnes, des ailes qui frôlent. Et inévitablement, quand on se hasarde à passer un bois plus ou moins touffu pendant la nuit, on a le cœur qui bat, et l'on se sent pénétré d'un effroi redoutable. On songe, malgré soi, à toutes les légendes auxquelles les ténèbres ont donné naissance, aux subites apparitions de spectres, de fantômes et de revenants.

Mais M. Jean-Baptiste pense-t-il aux attaques que l'obscurité rend possibles ? A-t-il peur des fantômes ? Pas le moins du monde. Il n'est obsédé que par une idée : celle d'accomplir son forfait.

Il s'approche de la maison de M. Berthin, se glisse sous la véranda et arrive en face de la porte principale. Là, il soupire, lance un regard circulaire autour de lui et ne voit rien. Un silence complet règne autour de la maison : pas une âme qui vive ; pas un chien ne fait entendre son aboiement plain-

tif. Ayant déposé sa pâte diabolique devant la porte M. Baptiste s'éloigne de la maison à pas de loup et disparaît dans les ténèbres.

Le tour est joué. Le dénouement, quel qu'il fût, ne devait pas se faire attendre.

M. J.-Baptiste connaissait bien les habitudes de son cousin. Celui-ci sortait de sa chambre avant l'aube pour vaquer à ses affaires. Le lendemain matin, M. Berthin sortit à l'heure habituelle et il pataugea dans cette merde. Il en fut étonné sur l'heure et se rejeta en arrière avec terreur, en s'écriant

— « Ah ! Ah ! ka en ka pilé là ? (Sur quoi je marche ?)

Comme il ne pouvait rien voir dans l'obscurité, il demanda une lampe à sa femme déjà levée, elle aussi.

— *Cé on caca chien !* dit la femme en approchant la lumière à l'endroit désigné par l'homme.

— *Comment fait cé là chien-là trouvé pou li tè caca ?* (Comment se fait-il que c'est là que le chien a trouvé pour faire caca ?)

— *Ça vrai si à pas on couyonnade yo mélé là pou vou ?* (C'est peut-être quelque maléfice qu'on a déposé là pour vous !)

— *Cé fouti ça !* — s'empessa de répondre M. Berthin qui s'était rendu à deux pas de là sur la pelouse pour s'essuyer les pieds. (C'est possible ! c'est peut-être bien ça !)

Cette réflexion, suggérée par la femme quelque peu clairvoyante, lui traversa l'esprit, mais il se dit que cette merde était sans doute l'œuvre de leur propre chien Médor. Or, M. Berthin sembla n'y attacher aucune importance. Il ne ressentit rien sur l'heure. Aussi se rendit-il au champ comme d'habitude et s'attela-t-il énergiquement à son travail, préparant sa terre pour la plantation de quelques légumes. Il ne se souvenait plus de sa mésaventure du jour. Mais à peine avait-il commencé à travailler qu'une grande faiblesse s'empara de lui ; il fut tout d'un coup comme épuisé d'une grande fatigue. Peu à peu ses idées se troublèrent. Il passa la main sur son front baigné de sueur et alla s'asseoir sous un

manguier qui s'élevait aux abords de son champ. Aussitôt il ressentit des picotements au pied droit, — le pied qui avait touché la merde fatale — puis une démangeaison active jusqu'au genou. La fièvre lui monta aux joues, enflamma son cerveau, mais quelques minutes après ce fut une fièvre violente qui fit trembler ses membres. Il n'avait plus qu'un parti à prendre : c'était de rentrer chez lui. Alors il se décida vite en ce sens. Il n'était que temps. Arrivé à la maison, il n'eut que la force de se traîner à son lit.

La maladie subite de M. Berthin fit sur Madame Berthin l'effet du *curare*, ce poison des Indiens qui glace l'énergie vitale sans ôter la conscience de la mort inévitable et prochaine. Elle se sentit tout à coup prise comme dans une chape de plomb, sans transition, sans avertissement et sans réaction possible. Ce jeudi-là, le jour s'était levé par un beau temps splendide, indifférent aux joies et aux tristesses des gens. Le temps marchait et la femme s'abandonnait toujours à une tristesse profonde. Encore anéantie par l'imprévu du coup qu'elle venait de recevoir, elle ne trouvait ni la force, ni le sang-froid pour prendre un parti. Et pourtant il fallait en prendre un. Il fallait quérir un homme de science en toute hâte. Prenant son courage à deux mains, Mme Berthin se ressaisit. Décidée à ce que la journée ne se passât pas sans qu'elle eût adopté un parti définitif, elle eut enfin l'énergie d'agir promptement, et un médecin fut mandé. Le médecin arriva, diagnostiqua simplement une fièvre cérébrale et prescrivit une courte ordonnance. Fièvre cérébrale !!!... Ordonnance !!!...

.....

.....

.....

M. Berthin s'affaiblissait de jour en jour, et son visage gardait une pâleur terne et étrange. Madame Berthin suivait avec anxiété les symptômes de cet affaiblissement graduel ; mais elle faisait appel, pour le combattre, à tout son dévouement, à toute son expérience de la vie, unis à l'ardent amour

qu'elle avait pour son mari. Son œil attentif, observait toutes les phases de la maladie, et c'était pour elle-même un supplice, une torture morale de chaque heure et de chaque minute.

Peu à peu l'appétit de M. Berthin diminuait. Sans cesse, il était tourmenté par des idées et des pressentiments sinistres ; son sommeil devenait court, quand il n'était pas troublé par des rêves pénibles. Au bout de cinq jours l'homme avait complètement changé d'allures ; c'était bien la même charpente, les mêmes contours, mais le ton blond rosé de sa peau s'était transformé en un teint jaune presque olivâtre ; les yeux avaient pris une expression de dureté triste et sauvage ; la jambe droite s'écaillait par endroits, tandis que le pied devenait un foyer de putréfaction. M. Berthin eut donc grand'peur de son état. Tout d'un coup sa stupeur tenait pour ainsi dire, de celle du D^r Faust, quand il voit surgir Méphistophélès devant lui, ou encore de celle des gentilshommes invités à dîner chez le Négroni lorsque, après l'orgie, les prières de l'office des morts retentissent et une file de pénitents, dont on ne voit que les yeux de braise par les trous de leurs cagoules, entrent en chantant d'un accent sinistre. Tous les soins que Mme Berthin prodiguait à son mari étaient inutiles. Et la pauvre femme avait des révoltes, comme des rages sourdes, de se voir impuissante devant le mal qui rongeaient son mari. A la fin elle ne pouvait regarder sans pleurer le pied malade, les tempes et les joues de l'homme creusées par la souffrance.

Et, quoiqu'il en coûte de le dire, je dois avouer que lorsque M. Jean-Baptiste apprit que son homme fut pris, — chose à laquelle d'ailleurs il s'attendait, — il en conçut secrètement une profonde satisfaction. Dès les premiers jours, il ne manqua pas d'aller voir sa victime, non par bonté mais par une curiosité funeste. L'air vulgaire et malicieux, les yeux pervers, chargés de vice, d'ironie et de méfiance, il se présenta chez son cousin et se dirigea prestement dans sa chambre. Les deux hommes échangèrent la poignée de main qu'on se donne ordinairement et

les paroles qu'on se dit ; puis M. Jean-Baptiste posa la question :

— *Min cousin ka ou trapé on ?* (Mais cousin qu'avez-vous attrapé?)

— *Mon Dié*, — répondit péniblement le cousin en proie à d'atroces souffrances, — *moin minme pe pa di vou ça moin trapé ! Jambe en moin et pied en moin en bobo et moin toujou tin la fièvre.* (Mon dieu, moi-même, je ne peux pas vous dire ce que j'ai attrapé. Ma jambe et mon pied sont « en bobo », et j'ai toujours une fièvre).

Quoique M. Jean-Baptiste attendît ces paroles qui ne lui apprenaient pourtant rien, il se sentit pâlir un instant et confus d'un remords passager. Il balbutia :

— *Ka ou ka di moin là ?* (Qu'est-ce que vous me dites là) ?

Mais son étonnement fit vite place à de l'indifférence. Il le montra, du reste, car il dit aussitôt :

— Vous souffrez, c'est bien malheureux ; mais il faut prendre du courage. Vous n'en mourez pas. Ce sont des douleurs comme les autres... *Ou po ko fè mèdecin vouè vou non ?* (Avez-vous vu déjà un médecin ?)

— *Min oui !* répondit la femme qui venait d'entrer dans la chambre. — *Cé rimède à mèdecin moin ka fè ?* (Mais oui ! c'est le remède du médecin que je fais).

— Chère cousine, tout cela est fort triste ; je suis aussi inquiet que vous de l'état de mon pauvre cousin, mais que voulez-vous?... Il faut prendre du courage ; il faut espérer que ça viendra !

Sur ces mots, qu'il laissa tomber plutôt cyniquement, M. Jean-Baptiste prit congé de la pauvre famille. Loin de s'inquiéter de leur sort, il jouissait vertement de ce qu'il croyait une victoire.

.....

Il est superflu de dire que la nouvelle de la maladie de M. Berthin éclata comme un coup de foudre dans le village et aux environs. Et tout le monde s'en étonna tout d'abord.

— Ah ! M. Berthin est malade !!! — s'exclama l'un

— Comment ! Un homme qui travaillait si vaillamment ces jours derniers !!

— Il a un grand mal au pied, et il n'occupe qu'une place.

— Oh ! c'est une maladie mystérieuse, et je vous assure que cet homme est en proie à des souffrances atroces.

— D'où vient donc ce mal ?

— C'est un poison qu'il a touché du pied, dit-on... Oh ! il faut voir l'état de ce pied-là !

Certains écoutaient attentivement le détail de cette situation, que racontaient les mieux informés, ceux qui témoignaient à M. Berthin une active sympathie et qui se faisaient un devoir d'aller le voir sur son lit de douleur. Mais c'étaient les femmes, comme toujours et dans toutes circonstances, qui en savaient plus long. Il fallait les entendre caqueter, comme des perruches, quand elles se rencontraient sur la route, passant d'un sujet à l'autre avec une mobilité d'idées et une diversité d'expressions stupéfiantes. Elles ne tarissaient pas sur le cas de M. Berthin, et beaucoup d'elles ne se cachaient pas pour dire tout haut leurs pensées.

— *Ah ! cé poisonné yo poisonné li ! I ka accouè li tellement !* (Ah ! on l'a empoisonné ! Il se fait accroire tant !)

— *Missié té tini l'idée vini plus grand qui pessone !* reprenait le chœur de ces gens que rongeaient la jalousie. (Monsieur avait l'idée de devenir plus grand que personne !)

— *Moin bien content yo arrêté vent à li !* (Je suis bien contente de savoir qu'on l'a cloué là !)

Hélas ! personne n'apprenait la nouvelle avec un serrement de cœur. Au contraire, la plupart se disaient tout haut qu'on pourrait bien empoisonner M. Berthin et toute sa famille. Peuh ! c'est triste, c'est même navrant de voir périr quelqu'un par quelque poison. Mais les gens d'ici croient que c'est dans les bonnes traditions, que c'est normal ; ils en sourient même quelquefois, comme s'ils assistaient à une scène de cinéma qui les amuse.

V

Un mois s'était écoulé, et M. Berthin n'avait aucune amélioration dans sa santé. Les remèdes du docteur n'avaient produit aucun effet. Que peut la médecine contre les sortilèges ourdis par les siècles ? Rien !... Que pouvait faire alors Mme Berthin ? Connaître la véritable maladie et ses causes, savoir quel remède susceptible de la combattre, c'était là toute la préoccupation de la pauvre femme. Or, à la Guadeloupe, les paysans, comme les citadins, ont conservé une foule de coutumes traditionnelles naïves, qui ne sont pas exemptes d'un certain cachet pittoresque. La consultation du sort, par le moyen des cartes, des chandelles, est de celles-là. Malgré l'instruction et l'éducation des gens de cette colonie à qui on a inculqué la confiance en la science médicale, les sorciers continuent et continueront toujours à conserver une forte emprise, un crédit inébranlable sur nos populations des villes et des campagnes.

En la circonstance il fallait donc s'adresser aux rebouteurs, aux dormeusos, aux batteuses de cartes, aux magiciens. Ceux-ci ne se servent pas moins de l'art de deviner, que des prestiges pour découvrir les meurtres et les auteurs de certaines maladies ; et dans ce dernier cas, par la pratique et par l'usage de certains remèdes superstitieux, en promettant des merveilles à ceux qui les consultent, ils entreprennent de guérir les maladies qui passent pour incurables. Et ils réussissent quelquefois, ou par une expérience que leur donne le Démon, ou en vertu de leur pacte, ou en ôtant le mal à l'un pour le donner à l'autre, ou en les soulageant malicieusement pour quelque temps, afin de les tromper par une apparence de guérison. Et les mentalités simplistes des gens d'ici sont toujours prêtes à accueillir, comme mot d'Évangile, les suggestiens les plus étranges des sorciers.

Madame Berthin prit donc une décision en ce sens. Cette décision tardive s'imposait d'urgence. Aussi finit-elle par demander à une de ses visiteuses :

— *Di moin, ma chè, ki bon dômèse ou connète ?* (Dites-moi, ma chère, quelle bonne dormeuse connaissez-vous ?)

— *Ah ! Ah ! jousse ka présent ou po ko vouè pon dômèse ?* (Jusqu'ici vous n'avez vu aucune dormeuse ?)

— *Non ! cé remède à mèdecin en ka fê.* (Non ! je me sers des remèdes du médecin).

— *Allè vouè man God, on gros madame en la ri zabime. I bon.* (Allez voir Madame God, une grosse dame de la rue des Abymes, dite rue Frébault, à Pointe-à-Pitre. Elle est bonne).

— *E bin, dumin fo moin allè là.* (Eh bien, demain, il faut que j'aïlle là,)

— *Ah oui, pa tadé. Pètète cé méchanceté yo, fê mari à vou...* (Ah oui, ne tardez pas. Peut-être que c'est de la méchanceté qu'on a faite à votre mari)...

Une bonne heure se passa en conversations auxquelles Mme Berthin prit une part active. Cependant, malgré tout ce que contenaient de varié et d'important les entretiens de ces deux femmes, nous nous abstenons de les rapporter.

Madame Berthin demandait pour une bonne dormeuse. C'est dire qu'il y en a de bonnes et de mauvaises. En effet, certaines pourraient bien affirmer que la maladie de son mari était naturelle, tandis que d'autres révéleraient la vérité, en déclarant que c'est un maléfice qui a été fait, par qui il a été fait, et la manière de le détruire. Or, une bonne dormeuse-sorcière lui avait été désignée. Dix fois, vingt fois le jour, il fallait voir cette grosse dame en question, assise fièrement devant une table sur laquelle se consumaient trois ou cinq chandelles piquées dans un plat de fer-blanc. Il fallait l'entendre raconter des faits à ses clientes, expliquer avec force détails, conseiller. Partout on parlait, en ce temps-là, de cette fameuse devineresse. « *I ka dit vérité !* » disaient beau-

coup de gens. « *I ka travaille bien !* » reprenaient d'autres. On disait que cette femme dévoilait, sans barguigner, l'avenir de tous ceux qui voulaient bien lui accorder confiance. Selon certains adeptes des *si-magrées*, elle pouvait même prédire la mort ; elle était bonne pour toutes les consultations, par tous les moyens, et s'ingéniait pour arranger toutes les affaires. Aussi presque tous les jours, mais notamment le lundi et le vendredi, c'était chez elle un défilé incessant de clientes. L'une venait pour un malade, l'autre voulait s'assurer de la fidélité de son mari ; une troisième désirait un talisman ou un bain pour son travail ; une quatrième voulait faire « valser » un camarade gênant, etc. Et madame God s'efforçait de satisfaire toutes ses clientes.

Or, sur les conseils d'une de ses visiteuses, l'idée satanique d'aller consulter cette sorcière de la rue des Abymes s'implanta dans la tête de Mme Berthin. Le profond désir de sauver son mari du danger, les éloges qui couraient partout comme un vent sur le compte de la devineresse-sorcière, n'eurent d'autre effet que de lui enfoncer davantage cette idée. Et un lundi matin Mme Berthin se trouva portée, poussée, entrée chez Mme God.

— Bonjour, madame ! fit-elle

— Bonjour, madame ! Soyez la bienvenue... Vous êtes venue pour une consultation ?

— Oui, madame, — répondit-elle timidement, pendant que son arrière-train élargi s'affalait sur le siège que lui avait présenté la sorcière.

— Il s'agit de vous lire l'imitation de Jésus-Christ ?

— Non, non ; *cé pou vou gadé chandelle*. (Non, non ; c'est pour consulter les chandelles).

— *Cé pou on malade ?* (Est-ce pour un malade ?)

— *Oui, cé pou mari en moïn ki malade dépi on moi*. (Oui, c'est pour mon mari qui est malade depuis un mois).

— Bon bon ! dit Mme God d'une voix poétique.

Sur ces mots, celle-ci s'installa devant sa table de travail et invita la cliente à venir s'asseoir à côté d'elle.

— Avez-vous apporté des chandelles ?

— *Ou-mi yo.* (Oui. Les voici).

— Donnez-m'en une.

Mme Berthin développa le petit paquet qu'elle avait à la main, en prit délicatement une chandelle qu'elle tendit à la sorcière. Et celle-ci demanda :

— C'est pour qui la consacrez-vous ?

— Eh ben ! c'est pour le malade.

— Comment s'appelle-t-il ?

— M. Berthin.

— Berthin ! *min nom baptême à li ?* (Son nom de baptême ?).

— Ah !... Rodolphe.

« Rodolphe !... Rodolphe !... Rodolphe !... » répéta tout bas la sorcière, tandis qu'elle s'ingéniait à faire tenir debout la chandelle dans le plat consacré à cet effet. Sur son invitation, Mme Berthin lui en donna une seconde, en disant :

— *Ci là cé pou la maison.* (Celle-ci c'est pour la maison).

La devineresse-sorcière en fit la même chose que pour la première, et enfin une troisième chandelle fut consacrée pour les « *affaires en dehors* ». Quand les trois chandelles furent disposées en « triangle » dans le plat, la sorcière, d'une main habile, les enflamma avec une allumette dont le soufre fut consumé.

— *Oh ! Oh ! min mari à vou bien malade !* — dit-elle de prime abord. (Oh ! Oh ! mais votre mari est bien malade !).

Un léger soupir trahit la crainte de Mme Berthin. Mais Mme God, dont l'attention se portait déjà entièrement aux mystères de ses chandelles, ne s'en aperçut pas. Les yeux fixés attentivement sur les vives lumières, elle continua :

— *Min tini quèque jou déjà nhomme là malade ! En ka vouè r ja fini a si li minme. Cé en pied r malade. I tini on bobo... Ah !... cé on méchanceté yo fè li !* (Mais il y a quelques jours depuis que l'homme est malade. Je vois qu'il dépérit. C'est au pied qu'il a un mal. Il a un bobo... Ah !... c'est de la méchanceté... !)

C'est de la méchanceté ! Il fallait en arriver là ;

c'est le mot général. Il est vrai que ce cas a été véridique : la maladie de M. Berthin était bien surnaturelle. Mais généralement, 99 fois sur 100, lorsqu'on va consulter une devineresse-sorcière pour un malade, elle vous déclare qu'il s'agit d'un maléfice. Et la cliente passionnée accepte cette confiance avec la crédulité la plus absolue. Or, il arrive souvent que lorsque la devineresse a déjà « une dent » contre X ou Y, elle l'accuse carrément « d'avoir donné la maladie au « patient », par des procédés d'envoûtement ou autres. C'est ainsi qu'au fond de certaines haines de famille on trouve l'influence occulte des devineresses redoutables.

Soit ! Madame God parla, parla ; elle donna des détails. Elle raconta mille et mille choses sur la jalousie des voisins et des voisines de la cliente, sur leurs reportages, leurs cancans, leurs méchantes intentions. Madame Berthin écoutait plein les oreilles, plein les yeux, plein le cœur, tant qu'elle pouvait. Et ses yeux clairs, fixés sur le visage expressif et sévère de la sorcière, exprimaient un étonnement sans fin. Elle semblait ahurie de tout ce qu'elle entendait. Une des lumières vacilla longtemps. Alors mad. God, comme un artiste en extase devant son œuvre, s'écria :

— *Gadé ! Gadé ! ou ké tni on zaffè à paroles, on cancan à case à vou, soi èvè on vois in soi èvè on parent à vous* (Regardez ! Regardez ! vous aurez des reportages, des cancans chez vous, soit avec un voisin, soit avec un parent).

— *Eh bin ! é bin ! tout ça pou moin !* — soupira mad. Berthin. (Eh bien ! Eh ! tout cela pour moi !).

Les chandelles achevaient de se consumer dans le plat. Dans la pièce où se trouvaient ces deux femmes en tête-à-tête, l'air était lourd et tiède comme dans une chambre où l'on veillerait un mort. Au dehors, le bruit des voitures, la voix des gens qui s'interpelaient, se faisaient entendre distinctement. Après un instant de silence, que l'on pouvait considérer comme un instant de recueillement, Mme God déclara :

— *Cé pou moin ba vou rimède à présent ! Pa in-*

quiétude vous, mari à vous ké guéri. (Il me reste à vous donner des remèdes maintenant ! Ne vous inquiétez pas, votre mari sera guéri).

Point n'est besoin, afin d'éviter des longueurs, d'entrer dans les explications des remèdes. Sachez que la sorcière, qui va se charger de guérir le malade, n'a pas à s'embarrasser d'une pharmacopée très complexe. Certains gestes rituels, l'absorption d'un ingrédient, quelques bains généreux, peuvent suffire pour guérir certaines perturbations organiques, certaines lésions cutanées. Or, entre autres choses, quelques amulettes, préparées en grand secret par Mme God, seront douées d'une vertu curative certaine. Mais aussi, quelle occasion favorable pour la sorcière ! La fabrication des amulettes, la confection des sorts, sont pour elle des sources importantes de revenus. En effet, on ne lésine pas sur le prix de ces travaux : l'argent est accordé dans ces occasions en quantité d'autant plus grande qu'on a un désir plus vif à satisfaire.

Enfin, toute condition prise, Mme Berthin paya et sortit. Tout était gai au dehors : la chaleur, le bien-être et la vie régnaient partout, alors que l'âme de cette pauvre dame était triste. D'un pas rapide, elle regagna sa demeure et se mit, le jour même, à faire pour son mari ce qu'on lui avait recommandé de faire. Elle demanda à un pêcheur de lui procurer neuf espèces de varechs et un *brûlant* dont elle avait besoin. Elle avait déjà pris du corne de cerf à une pharmacie de la ville. Et, pour un bain de pied, il ne lui restait qu'à se baisser aux abords de sa maison pour recueillir de l'herbe dite *Devant-Nègre*.

.....

Quelques jours après, une amélioration se fit sentir dans l'état de M. Berthin. Et un jour, au moment d'entrer chez celui-ci, M. Jean-Baptiste croisa l'ami Philippe qui en sortait. Il y eut entre eux un rapide échange de phrases banales.

— Et comment va-t-il maintenant ? — demanda le cynique cousin.

— Un peu mieux — ! répondit naïvement M. Philippe.

— Vous croyez ? — fit l'autre, étonné.

— Oui, oui ! — affirma Philippe.

A ces mots, des orages intérieurs grondèrent en M. Jean-Baptiste.

— Et quel remède fait-il donc ?

— Je n'en sais rien ! — répondit sèchement M. Philippe qui, à ce moment, le trouva trop curieux, et crut même remarquer que sa curiosité devenait légèrement ironique.

.....

Quand M. Berthin put se lever, il parla de sa maladie à ses amis, donna des détails, avec l'abondance d'un homme hanté par un long souci et qui s'en soulage en parlant.

— Ah ! j'ai passé des jours cruels ! — disait-il, convaincu plus que jamais qu'il s'agissait d'un empoisonnement mystérieux. — Vous ne vous doutez pas des souffrances que j'ai endurées.

A l'horreur de cette scène de maladie évoquée avec une intensité qui la lui rendait vivante et présente, s'ajoutait ce désespoir que pendant qu'il gardait la maison, en proie aux souffrances atroces, ses affaires pérécliciaient.

— Eh bien ? Ah ! ça va bien maintenant ! — dit M. Jean-Baptiste à M. Berthin lors de leur première rencontre, en s'efforçant de voiler par un sourire la tourmente des émotions qui passaient dans ses yeux.

— Oui ! heureusement, je ne suis pas mort. !!! — répondit M. Berthin.

Cela était dit d'un ton incisif. Puis, il parla en termes amers, fustigea le monde, exposa ses vues satiriques sur le cœur des gens d'ici. Cependant, il ne soupçonnait point M. Jean-Baptiste. Celui-ci ne répondait rien ou presque rien, induit au silence par cet instinct des coupables qui les fait taire pour éviter une parole imprudente. Autant que son trouble le laissait capable, il s'efforçait de pénétrer le vrai sens des paroles qu'il écoutait : inquiétantes en elles-mêmes, elles étaient dites d'un ton paisible, mais un peu plus incisif que celui de leur ordinaire causerie. Enfin, M. Jean-Baptiste eut un singu-

lier « *hum ?* » d'étonnement qu'il accompagna d'un sourire mauvais.

— Ah ! que le monde est méchant ! — lança M. Berthin pour terminer l'entretien.

.....
Nous avons dit, que M. J.-Baptiste exécuta le plan horrible qu'il avait conçu, sans hésitation ni pitié. Mais, M. Berthin trouva la guérison après avoir enduré les souffrances les plus horribles.

M. Berthin, rétabli par les soins de la devineresse-sorcière, se levait de bonne heure comme à l'ordinaire, s'en allait au champ, reprenait ses occupations habituelles. Ses affaires en général reprenaient leur cours normal. Mais M. Jean-Baptiste pensa que son cousin trouva une trop prompte guérison. Il fut exaspéré de vengeance et de représailles. Oh ! se venger !... cette pensée si pleine d'espérances mauvaises lui fit sourire dédaigneusement. Alors il conçut le sinistre projet de faire périr les animaux de son cousin. Ah !... qu'il y a des êtres dépourvus de toute sensibilité, de tout sentiment de bonté, de pitié, qui ne s'élèvent jamais au-dessus de leurs petits intérêts matériels ! Hommes et femmes, on dirait qu'ils sont persuadés que la bassesse gouverne le monde. Que fit encore M. Jean-Baptiste ?... Le sort dont il s'est servi pour faire mourir les bestiaux de M. Berthin consistait dans une composition mise dans un pot de terre qu'il enterra dans le parc même des bœufs. Tant que ce sort demeurerait en ce lieu la mortalité des bestiaux ne cessait point.

Quand M. Berthin constata qu'il perdait ses animaux il eut encore recours à la devineresse-sorcière. Des conjurations ont été faites pour découvrir le sort. La sorcière vint au parc et, après avoir fait plusieurs figures et des imprécations exécrables, elle trouva effectivement le sort qui avait été jeté sur les bœufs et il le leva.

VI

Nous avons dit que M. Berthin a deux enfants, Nicole et François. Et M. Jean-Baptiste également a aussi des enfants, dont l'aîné se nomme Gérard. Tous, ils sont à l'école de la même commune.

Les enfants assis sur les bancs de l'école ce sont ceux des ouvriers des champs, de l'usine, du comptoir, comme ceux des gens fortunés et des gens de la carrière libérale. Le maître, sans parti pris, distribue l'instruction à tous, étant de l'avis du philosophe Condorcet qui, le premier, a soumis à la Législative l'idée de préparer chacun à se rendre capable des fonctions sociales auxquelles il a le droit d'être appelé, à développer toute l'étendue des talents qu'il a reçus de la nature et à établir par là entre les citoyens une égalité de fait.

Mais voici que Gérard, le fils de M. Jean-Baptiste, le jaloux malfaiteur, est très intelligent ; il est d'une intelligence surprenante. Il souffre, pour ainsi parler, de la vie médiocre où sont réduits ses parents. Mais il est bien doué, il travaille convenablement à l'école et il devient l'élève aimé qui console le maître des déboires de l'enseignement. Il fait des progrès étonnants en écriture et en mathématiques, car il y met toute son application.

Nicole, le fils aîné de M. Berthin, qui connaît une assez large aisance, est tout autre. Ses parents ont mis en lui toute leur ambition. Ils s'acharnent à le pousser, ils ne savent vers quel but ni par quels moyens. Mais cet enfant d'une intelligence médiocre, paresseux par-dessus le marché, n'avance pas.

Eh bien ! Gérard souffre déjà de la haine dont les condisciples le poursuivent, tout simplement par jalousie de l'élève doué qui apprend bien. Tous les élèves détestent également Nicole. Celui-ci leur est suspect par naissance, et ils le regardent comme un ennemi né. Et pourquoi ? Que leur a-t-il fait ? Rien. Il est détesté de la sorte, — et c'est dur déjà, — à cause de l'habit qu'il porte et de toute l'apparence de l'aisance chez sa famille. Enfant gâté de ses parents, il est toujours richement nippé. Il a des vestons de drap, des chapeaux de prix, toujours de beaux jouets. Alors, on devine quel œil les autres écoliers ouvrent en présence de la brillante toilette de Nicole !

Et je laisse aussi à penser quelle triste figure font, à côté de ce petit complet de drap, le grossier linge

de Gérard, son chapeau de paille, ses souliers grossiers ! Celui-ci est un peu honteux, la vanité est si naturelle chez les enfants. Il en aurait pris son parti, sachant bien que ses parents sont pauvres et ne peuvent faire davantage pour lui. Par instinct cependant, Gérard et tous ceux de sa condition font une différence entre Nicole et lui. Celui-là a bien une certaine dignité dans sa tenue. Mais malgré la richesse de ses accoutrements et même la prétention de ses manières, il n'est toujours qu'une nullité à l'école. Il sent cela, sans doute, et c'est ce qui enflamme chez lui une jalousie à l'égard de Gérard. Dès lors une vive antipathie s'établit entre ces deux écoliers, et il s'ensuivit une guerre à coup d'épingle.

Nicole, l'aristocrate, appelle Gérard le fils de *Monsieur Sans-le-Sou*, et celui-ci renvoie à son rival l'épithète de *Tête-Dure*. Le premier fait remarquer fort habilement le peu de valeur du costume que porte Gérard ; et celui-ci relève très finement la fainéantise du fils du nouveau parvenu. Je ne saurais dire combien de mots piquants, de sobriquets cruels, de remarques malicieuses, ils échangeaient entre eux dans leurs curieux dialogues.

Le démon de la jalousie mordait Gérard au cœur. Tous ces débats, toutes ces observations malignes n'avaient pas manqué de lui faire voir toute sa pauvreté. Quand il se considérait à côté de l'élégant Nicole, il était quelque peu honteux. Cela allait même jusqu'au malaise ; il ne voyait plus qu'avec tristesse et une sorte de dépit ses misérables vêtements, et il aurait bien voulu être, sinon riche, mais assez aisé pour rivaliser avec ceux qui étaient les plus richement habillés. La pauvreté commençait alors à lui devenir désagréable. Jusque-là, il n'y avait pas songé ; à la rigueur, rien ne lui manquait au foyer paternel, si peu fût-il. Mais le contact d'un monde plus riche et plus élégant, le voisinage de Nicole si bien paré et chez qui, au moindre caprice, tout était si vite remplacé, lui créaient dans le cœur une blessure que tout tendait à aigrir. Il ne pensait plus à ses succès d'écolier ; sa supériorité sur son rival ne

le touchait même plus ; ses progrès en lecture, en écriture, et en calcul, ne suffisaient pas à le consoler : il ne voyait plus que les beaux habits de Nicole, et il n'avait de désir que d'en avoir de pareils.

.....
M. Berthin s'informait souvent des nouvelles de la conduite de Gérard à l'école

— *Est-ce ti bougue à Jean-Baptiste ka apprenne en classe ?* — demanda-t-il à son propre fils. (Est-ce que le fils de Jean-Baptiste apprend en classe !)

— *Oui, papa !... eh, i toujou premié en classe !...* (Oui papa !... eh ! il est toujours premier en classe !...)

Cette réponse n'a pas satisfait M. Berthin. Aussi prononça-t-il tout haut un « Hein !... » de dépit.

.....
Alors que Nicole n'a pas été jugé digne d'être porté sur la liste des candidats au certificat d'études primaires, Gérard décroche l'examen avec la mention « Très bien ». On juge alors du bonheur de la famille !

Et le père de Gérard trouve le moyen de le pousser et de l'envoyer à l'école de la grande ville. Ce jeune homme de treize ans, à la mine éveillée, plein de zèle et intelligent, est agréé de plein droit, à la suite d'un concours, au cours supérieur de la Pointe-à-Pitre. Et là, par son travail et son assiduité, il conquiert l'estime de ses maîtres. Il en tire vanité.

La vie sociale du pays, ses jalousies, ses scandales, ses ambitions, n'étaient encore pour Gérard qu'une vision confuse. Chaque jeudi et chaque dimanche, il venait voir ses parents au village natal où la nouvelle de sa bonne conduite et de son travail était répandue et commentée.

Gérard semblait porter avec lui une froideur silencieuse. Quand il revenait au village, il se montrait étrangement seul, seul de son espèce. Il était silencieux, il ne parlait que lorsque c'était nécessaire. Il était réservé et on interprétait mal sa réserve. Alors la jalousie des uns et des autres se manifestait en médisances de toutes sortes contre lui.

— « *Hein !... dépi Géra lécole en ville i tellement*

fiè ki la tè pé pa pôté li, » (Hein !... Depuis que Gérard est à l'école à la grande ville il est si fier que la terre peut à peine le porter).

— « *Ka ti bougue là ké apprende en pliss la Pointe ?* » (Qu'est-ce qu'il va apprendre de plus à la Pointe-à-Pitre ?).

.....

Les démarches de Gérard devinrent suspectes aux yeux des gens de la commune. Son attitude, l'expression de sa voix, son geste, ne furent qu'une pantomime d'acteur. On se rappelle le mot de La Rochefoucauld : « *Nos actions sont comme les bouts rimés que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît* ». C'est ici surtout que cette vérité n'a pas besoin de preuve. Cette funeste passion, qu'on appelle la jalousie, change tout à nos yeux : la piété n'est plus qu'une hypocrisie bien conduite ; la réputation la mieux établie est une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité ; les meilleurs talents ne sont qu'une ambition démesurée qui cache plutôt un fond de médiocrité et d'insuffisance ; les succès les plus glorieux ne sont qu'un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; la valeur la plus éclatante n'est qu'une pure ostentation ou un bonheur qui tient lieu de mérite. Enfin, ici la jalousie flétrit tout, change tout.

— Que faut-il voir en Gérard ? — demande l'un.

— Ah ! bah ! un pauvre ignorant comme nous tous ! — répond un deuxième qui ne manque jamais de renchérir sur la perfidie du premier.

.....

VII

M. Berthin n'approuve pas l'œuvre de M. Jean-Baptiste. Celui-ci, pour son fils, connaissait alors le labeur sans trêve, la lutte de tous les instants ; il déployait des trésors d'énergie, de dévouement, dépensant les meilleures forces de son être, pour élever ses enfants, surtout Gérard qui lui promettait beaucoup. Sachant quel but poursuivait celui-ci, M. Berthin ne pouvait assister les efforts de son cousin,

sans en réprover la tendance. Alors il va éprouver le sinistre plaisir de faire du tort à l'enfant. Tout d'abord il va manifester sa jalousie en dénigrant, en calomniant toute la famille voisine.

— « Fichtre » ! — dit-il un soir à sa femme. — *Missié bien gangala comment ! I meté ti bougue aille-là lécole en ville !...*

(Fichtre ! M. se montre très grand ! Il a mis son enfant à l'école de la ville !...)

— *Fo couè i ka senti li pé !* » répondit la femme (Il faut donc croire qu'il se sent capable !)

— *Toute mounne ka dit ki ti Géra ka travaille bien !* (Tout le monde dit que Gérard travaille bien).

— *Et papa la ka accouè li !...* (Et le père se fait accroire !...)

— *On salopri con ça !... I pa minne tni dé têtes a culotte pou li mété si li, i ka fè grand zaffè kon ça évè gaçon à li !* (Un homme de rien comme ça !... Il n'a même pas deux vieux culottes, il fait de grandes affaires avec son garçon !...)

— *Ka ou vlé fè ! Gaçon-là ka lévé né a li* (Que voulez-vous ! Son garçon fait toute son ambition.)

— *Holà ! Ti bougue là pé ké rété longtemps en ville.* (Cet enfant-là ne restera pas longtemps à la ville.)

— *Moin pa tni lidé i ké rété trop longtemps non plus.* (Je n'ai pas l'idée qu'il y restera trop longtemps non plus.)

— *Min o Jean-Baptiste ké pé consèvé longtemps ti bougue là en ville ! Missié vlé pétè pli hau ki li pé. En ça bien couè ki i té ké fè mié voyé ti gaçon la apprende on métié, o bin fè li travaille tè à li évè li !* (Mais comment Jean-Baptiste pourra-t-il conserver son fils à la ville ! Monsieur veut faire plus qu'il ne peut. Je crois bien qu'il aurait mieux fait d'envoyer son fils en apprentissage ou de le faire travailler sa terre avec lui).

La femme, plus indulgente peut-être, répondit tout timidement :

— *Min i ka apprende on métier ! Con li a lécole en ville là cé pou li vini avoca o bin mèdecin.* (Mais il apprend un métier ! Comme il est à l'école à la

ville c'est pour qu'il devienne avocat ou médecin).

— « *O là ça !!* — s'exclama l'homme. (*Cè ti nègue la ça ki ké jamin fè on mèdecin o bin on avoca !!!*). (Comment voulez-vous ça !!! C'est ce petit nègre qui va devenir jamais un médecin ou un avocat !!!)

— *En ka di ça, pisse yo ka prétende i ka travaille en pile.* (Je dis ça, puisque le monde prétend que l'enfant travaille beaucoup).

— *A pa tout di travaille en pile !* (Ce n'est pas tout que de travailler beaucoup.)

— *Enfin !* — soupira la femme.

— *En ka di vou yo ké baissé orgueil à Jean-Baptiste bien vite.* (Je vous dis qu'on va bien vite abaisser l'orgueil de Jean-Baptiste). *On bon jou ou ké vouè ti bougue là monté en case-là. I ké fini pa oublié lécole et cé en canne à blanc i ké allé gagné jouné a li con lésott !...* (Un beau jour vous verrez l'enfant monter ici et rester pour de bon à la maison. Il finira par oublier l'école et c'est dans les champs de cannes des blancs qu'il ira gagner sa journée comme les autres !)

— *Si li pa rété en vacabonage en ville !* (S'il n'est pas resté en vagabondage à la ville !)

— Et puis.

Enfin M. Berthin et sa femme, assis nonchalamment sous leur véranda, tout en grignotant de grains grillés de maïs, tenaient à l'égard de la famille Jean-Baptiste des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de la propriété.

— « Gérard n'aura qu'à manier la houe et le cou-telas toute sa vie », — affirma Berthin. « Il sera le mulet des békés » (1). Il faut qu'il gagne sa vie en travaillant durement sous le soleil et sous la pluie ; il faut qu'il apprenne ce que c'est que la misère ; il faut qu'il mange, comme beaucoup des nôtres, de la vache enragée.

— *Ou pa save, mon ché !* (Vous ne savez pas) — répondit la femme.

— *Moin pas savé !...* *Min moin minme ké fè ti bou-*

(1) On appelle ainsi les blancs créoles.

gue là on bitin ! (Je ne sais pas !... Mais moi-même je ferai quelque chose à ce garçon là !)

— Vous ne commettrez pas ce méfait, mon cher ! s'écria la femme.

— A-t-on reculé devant le projet de me faire du mal ?

— *Fô pa ou gadé ça !* (Il ne faut pas regarder ça !)

— *Tonnè ! en vérité, fô mom fè li on bitin.* (Tonnerre ! En vérité, il faut que je fasse quelque chose à ce garçon).

Et pour appuyer son serment, M. Berthin frappa sa poitrine de toute la largeur de sa main et de toute sa force, puis se baissa, prit du bout de son index un peu de terre qu'il déposa sur sa langue. Pour lui rien n'existait plus que sa haine à satisfaire. Il avait déjà conçu un projet et se préparait à l'exécuter. Ses manigances, ses louches manœuvres allaient contribuer tout d'abord à donner à Gérard le plus grand dégoût de l'école.

Or, un matin M. Berthin attrapa un anolis sur l'un des arbres de son jardin au nom de Gérard. Il baptisa cet animal et le munit, par les moyens en son pouvoir, des sacrements de l'enfant. Puis il s'acharna sur l'animal, lui crevant les yeux, lui enlevant les pattes, lui arrachant sa langue, tout en proférant diverses paroles magiques. Ceci fait, M. Berthin, avec un sourire de satisfaction aux lèvres, enferma l'animal ainsi martyrisé dans un bocal rempli de choses les plus extravagantes.

.....

Gérard qui, jusqu'alors, avait vécu insoucieux et gai comme l'oiseau, sans même soupçonner que le mal existât, se trouva tout à coup en face de la triste réalité et de ses douleurs. Il reconnu alors qu'il y a des opprobres en ce monde qui frappent les innocents, des infamies qui rejaillissent sur les fronts les plus purs. C'est qu'un beau jour, Gérard abandonna l'école, prétextant que son papa n'est pas assez aisé pour l'entretenir à la ville et que de plus ce père a d'autres enfants à élever. Il voulut se faire commis dans un magasin quelconque. Est-ce que les questions d'argent tenaient déjà

une grande place dans cette jeune tête ? Non. Le diable était après lui pour l'inciter à prendre une mauvaise voie et à mal faire.

.....

La mère de Gérard s'inquiétait de tout ce qui concernait son fils, de ses travaux à l'école, de sa santé et de son bonheur. D'habitude, Gérard jouissait de la santé la plus parfaite. Il avait été exempt de toutes ces petites maladies auxquelles les enfants de son âge sont souvent sujets. Quand il arrivait le jeudi ou le dimanche, il fallait voir comment la mère lui témoignait tout son amour : elle lui disait sa tristesse et celle de son père d'être séparés de lui, et aussi toute la joie qu'ils éprouvaient à le voir revenir périodiquement à la maison.

Or, M. et Mme Jean-Baptiste, en présence du changement opéré chez leur fils d'ordinaire si laborieux, se décidèrent à se faire faire une séance de somnambulisme.

— *Oh ! ka ça vlé di ?* — avait demandé la mère. (Oh ! qu'est-ce que ça veut dire ?)

— *En nou voyé cô en nou ô van !* Allons chercher à connaître ce qui existe !)

Et alors, ils portèrent leur préférence à une somnambule des environs qui passaient pour un très bon sujet. En effet, on prétend que la nature produit quelquefois des femmes qui, sous l'influence de l'électricité, sont douées de la double vue, c'est-à-dire des femmes qui voient dans le monde surnaturel, en vertu de magnétisme, qui ont le don de suivre, par exemple, une personne voyageant à des milliers de kilomètres, qui l'aperçoivent dans toutes ses actions et qui peuvent vous dire immédiatement ce qu'elle fait à un moment donné, aussi bien que ce qu'elle a fait hier et ce qu'elle pense faire plus tard.

Or, Mme Boncœur, dit-on, était une somnambule merveilleusement douée. C'est donc en toute confiance que M. Jean-Baptiste et sa femme se rendirent chez elle un vendredi matin. Ils furent introduits dans le salon disposé pour recevoir les clients et la maîtresse de maison leur désigna un canapé où ils devaient s'asseoir. La séance devait avoir lieu

à huis clos. Après avoir fermé les portes, Mme Boncœur prit place dans un fauteuil et son mari magnétiseur s'assit sur une chaise en face d'elle.

Selon les procédés classiques, le magnétiseur fixa ses yeux sur le sujet, puis tout d'un coup lui lança en pleine figure des flots de fluide, en joignant l'extrémité des doigts de chaque main et en les écartant brusquement. Ensuite, les bras tendus, il lui promena les mains devant le visage dans un geste de lente bénédiction. Entre temps la grosse face de Mme Boncœur s'efforçait de paraître sérieuse et grave. Mme Jean-Baptiste, sur le canapé, regardait, d'un air ahuri, l'homme qui se livrait à un aussi singulier exercice ; et, très intimidée, elle restait immobile, la bouche béante.

Enfin l'opérateur étendit son doigt, garni d'une bague où scintillait une pierre précieuse, et en toucha le front et les yeux de la somnambule en signe de croix. Les yeux de Mme Boncœur se fermèrent. Et alors, avec un grand sérieux l'homme prit la main gauche du client et la plaça dans la main de la somnambule.

— Vous êtes maintenant en communication magnétique, — dit-il. — Vous pouvez demander à Madame ce que vous désirez savoir du passé, du présent et de l'avenir, en ce qui vous concerne.

Sur ces mots, le mari magnétiseur se retira discrètement pour ne pas troubler les confidences des personnes consultantes.

— Vous irez visiter chez moi ! dit M. Jean-Baptiste à la somnambule, qui avait renversé la tête en arrière.

— Où se trouve votre maison ? — demanda-t-elle.

Alors M. Jean-Baptiste donna les explications nécessaires.

Ce furent donc des prédications, des dévoilements du passé, des histoires abracadabrantes. Le cas de Gérard fut examiné avec minutie.

— *Cé on mirake ti gaçon-là pa vini fou !* — s'exclama en fin de compte la dormeuse : *Min ou kè pren vou bien é i ké guéri !* (C'est par miracle que ce gar-

là n'est pas devenu fou. Mais, à vous prendre bien, il sera guéri).

.....

Il a fallu faire un voyage au Moule. La mère avait à se rendre au cimetièrre abandonné du quartier dit « Vieux-Bourg » pour y découvrir... je ne sais quoi de mystérieux.

Enfin, Gérard, après avoir pris, entre autres choses, quelques « bains démarrés », put se reprendre, se rendre de nouveau à l'école, et travailler d'arrache-pied en vue d'obtenir le brevet élémentaire.

.....



VIII

Entre temps, M. Berthin, d'un rêve orgueilleux, fait entrer son fils au Lycée Carnot ; il tient à faire de lui un sujet ; il veut que cet enfant soit le premier de sa classe et qu'il arrache le succès à force de travail.

Voyez-vous ! M. Berthin veut à tout prix du succès pour son fils, tandis qu'il souhaite l'insuccès, le mal, pour autrui ! Que comprenez-vous vraiment à ces âmes réellement égoïstes qui ne veulent voir lui-même le soleil que pour eux seuls ?

Mais, hélas ! Nicole a perdu pied dès son entrée au lycée. Son esprit est nouveau, très nouveau même ; il ne comprend rien aux mathématiques, à la littérature, à la physique, à la chimie. Toutefois, le père garde des prétentions et l'oblige à se présenter au baccalauréat. Ouf !... Au bout de cette tentative il n'y avait que l'échec.

.....

Quelle âme, accoutumée aux soudaines émotions de la vie, pourrait concevoir ce qui se passa dans l'âme de M. Berthin, quand il s'aperçut vraiment que Gérard poursuivait tranquillement ses études ? Gérard, qu'il avait cru perdu pour toujours, se montrait plus zélé que d'habitude. Il était rentré à l'école ; oui, il travaillait bien. M. Berthin ne pouvait douter des nouvelles qui circulaient partout et qui attachaient une auréole de gloire à l'enfant de son cousin. Aussi mille conjectures oppressaient à la fois la pensée de cet homme pervers et l'étouffaient. Depuis lors, M. Jean-Baptiste causait à M. Berthin une impression étrange qu'il ne pouvait définir. Chaque fois qu'ils se rencontraient, chaque fois que leurs regards se croisaient, M. Berthin ressentait une vive commotion intérieure.

— Ah ! Ah ! pensait-il... *Magré tou ça moin fè, ti bougue-là rété lécole !!!* (Malgré tout ce que j'ai fait, l'enfant est resté à l'école !!!) *Eh bien ! si moin pa trapé pitié là moin ké trapé papa là !* (Eh bien ! si j'ai manqué l'enfant, je prendrai le père !)

Or, M. Berthin avait vite conçu un sinistre projet contre M. Jean-Baptiste. Il n'attendait qu'une occasion pour l'exécuter. Un jour, tous deux s'en revenaient ensemble de l'usine, où ils avaient été toucher un salaire, après leur travail pénible, et ils marchaient lentement, alourdis par la chaleur et la fatigue. Ils causaient tous deux, de choses et d'autres, quoique avec un peu de gêne ; et, par instants, ils s'arrêtaient en face l'un de l'autre, semblaient discuter avec des gestes de la main et de la tête ; puis ils reprenaient leur chemin. Tout à coup, arrivés devant une boutique, ils firent une nouvelle pause.

— Je vous offre un *sec*, — dit M. Berthin, en se tournant vers son cousin. — Entrons !

— Oh ! merci, mon cher. Je préfère rentrer de suite chez moi.

— Mais vous avez bien le temps de rentrer chez vous !... Comment ! vous refusez de prendre un *sec* avec moi ?

— Non ! Ce n'est pas ça !

— Eh bien ! quoi ! allons-y !

Enfin, ils se décidèrent à entrer au cabaret. Après avoir commandé un apéritif, M. Berthin s'assit sur un escabeau devant une table, puis, se tournant vers son cousin, il dit ironiquement :

— Ah !... vous avez eu un gros succès !

— Lequel donc ? — demanda son cousin avec un air de méfiance.

— Je vous parle du succès de votre fils, parbleu.

— Mais...il n'y a plus rien jusqu'ici !

— Comment plus rien ? L'enfant ne travaille-t-il pas avec beaucoup de zèle ?...

— Oui.

— Eh bien ! C'est déjà beaucoup ! C'est une gloire pour vous ! Et je sais que tout le monde fait l'éloge de votre fils. On vous admire !

Oh... ! quels compliments qui sonnent faux, qui font souffrir, qui engagent au cynisme !

— Enfin ! — soupira M. Jean-Baptiste. — Gérard travaille un peu ; il fait ce qu'il peut !... Il fait de son mieux !...

— Mon fils, savez-vous, a fait déjà deux ans en cinquième classe, et il ne passera dans la classe suivante que l'an prochain !

— Ah !...

— Quelque peu suffisant en mathématiques, il est au-dessous de tout dans les autres matières. Oh ! la, la ! il me décourage vraiment !...

— C'est peut-être le professeur qui ne montre pas suffisamment bien ! — lui objecta M. Jean-Baptiste.

— C'est possible, car il y a des professeurs et des instituteurs qui ne se « foulent pas les côtes » !

— Que voulez-vous. Prenez du courage ; ça viendra. Il faut espérer que Nicole travaillera mieux cette année et qu'il finira par *décrocher* le baccalauréat.

— Je ferai bien tout ce qui dépend de moi pour qu'il réussisse, n'ayez pas peur !

— Il faut en avoir la ferme volonté !

— Et surtout de l'ambition !... comme vous, — s'exclama M. Berthin.

— Oh ! je n'ai aucune ambition.

M. Berthin haussa les épaules avec une certaine vulgarité, en disant ;

— Allons donc !... Pas d'ambition !... Tout le monde a de l'ambition ! Les uns veulent avoir de l'argent, les autres la gloire ; les plus malins veulent avoir l'un et l'autre. N'est-ce pas l'ambition qui mène le monde ?.. D'ailleurs, si vous n'aviez pas de l'ambition, mon cher Jean-Baptiste, est-ce que vous vous efforcerez d'envoyer votre fils à la ville ?... Pourquoi l'avez-vous fait ?..

— Je prétends que vous avez encore beaucoup plus d'ambition que moi. Comment se fait-il que vous travaillez de la sorte ? Regardez comment vous vous appliquez à entretenir votre champ, à soigner vos animaux.

Il y eut un peu d'impertinence dans le ton de la réponse :

— Ah ! pour me distraire !!!

Et alors Jean-Baptiste ricana :

— Mais, mon cher, pour se distraire, on ne travaille pas, on s'amuse plutôt.

Les deux hommes continuèrent à causer, mais en indifférents, chacun s'efforçant de cacher à l'autre le drame latent de son cœur, celui-ci affectant l'insouciance, celui-là l'aménité, pesant tous deux leurs paroles, surveillant leurs regards et leurs gestes.

.....

Les deux verres commandés étaient servis, et le tenancier du bazar avait tourné le dos, laissant les deux clients seuls à leur causerie familière. Or, il arriva un moment où l'attention de M. Jean-Baptiste fut détournée de la buvette, soit par un malencontreux hasard, soit intentionnellement pour cacher son trouble à M. Berthin. L'occasion fatale était favorable. En un tour de main, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, celui-ci fit tomber dans l'un des verres une pincée de poudre blanchâtre. Le tour était joué. Dieu sait ce que M. Berthin a mis dans la boisson réservée à son cousin.

— Mon cher, ce n'est pas ça ! — dit M. Jean-Baptiste. Il se fait déjà tard.

— Vous avez raison ! Et puis il est plus que temps de boire notre verre ! Voici le vôtre et trinquons...

— A votre santé ! — dit M. Jean-Baptiste.

— A la vôtre aussi ! — répondit ironiquement le cousin.

M. Jean-Baptiste, sans regarder si son verre était bon ou mauvais, l'avala coup sur coup.

— Ce rhum est bien fort ! — dit-il sèchement en déposant son verre. — L'avez-vous apprécié ?...

— Oui, oui. D'habitude le rhum est bon ici. C'est pourquoi ce bazar regorge de clients le plus souvent. Le samedi et le dimanche...

— Mais non ! — interrompit M. Jean-Baptiste en se levant. — Nous n'allons pas passer tout notre temps ici !

Ils sortirent et se séparèrent non loin de là. Bientôt les vapeurs de cette boisson frelatée environnèrent d'un nuage le père de Gérard. Comme il avait

bu précipitamment, l'ivresse le prit tout-à-coup ; il sentit ses idées se troubler puis se calmer, pour se troubler encore. Cependant M. Jean-Baptiste put rentrer chez lui assez tranquillement, n'éprouvant rien pour ainsi dire, ne sentant rien, et comme privé de réflexion. Arrivé à la maison, il se fit servir à diner. Mais le mets était à peine goûté, qu'il alla se déshabiller et se mettre au lit. A peine eut-il posé la tête sur son oreiller que les esprits de la vengeance le saisirent, et il crut que tous les muscles de son corps fussent devenus de bois. Il passa ainsi près d'une heure fou et raide comme un squelette. Ce fut une sorte d'accès de folie provoquée qu'il éprouva.

Il avait la bouche en bois et une sensation désagréable à la racine des cheveux. Mme Jean-Baptiste ne se trompa point sur l'état de son mari. Elle coupa un citron en deux, en exprima le jus, qu'il versa dans un peu d'eau sucrée. Et M. Jean-Baptiste en but son souï. Après quoi son œil devint plus clair. Puis peu à peu les vapeurs de l'ivresse se dissipèrent dans son cerveau. Toutefois il demeura faible et parfaitement inconscient.

Enfin, M. Jean-Baptiste s'endormit. Le lendemain en s'éveillant, après une nuit quelque peu agitée, il éprouva un mal de tête violent, des douleurs dans tous les membres et une faiblesse extrême. Il voulut se rendre au travail, mais cela lui fut impossible. Un froid glacial l'avait saisi. Malgré une température assez élevée déjà au petit jour, il semblait grelotter. C'était la fièvre.

.....

Depuis lors M. Jean-Baptiste devint un buveur, un vrai soulard, sentant toujours le rhum et déshonorant les siens.

.....

M. Jean-Baptiste ne put se guérir de l'alcoolisme, il ne put reprendre son sens et sa raison que fort longtemps après, et cela grâce aux soins mystérieux des personnages sorciers à qui il a eu recours.

.....

IX

Gérard avait atteint sa dix-huitième année. A vrai dire il n'avait éprouvé encore aucun malheur, aucune maladie. Il était d'un caractère assez ouvert, avec toutes les espérances. C'est avec un succès retentissant qu'il affronta l'examen du brevet élémentaire. Félicité par les membres du jury d'examen, congratulé par certains camarades, Gérard touchait à la réalisation de tous ses espoirs. Aussi il éprouvait une légitime fierté d'avoir atteint le point décisif.

Un coup de téléphone annonça à la famille le succès de Gérard. La mère se redressa, en apprenant cette bonne nouvelle, aussi fière qu'une reine qu'on vient de couronner. Son front fut rayonnant de bonheur. Quant à M. Jean-Baptiste, il faillit pleurer de joie. Il s'empessa d'aller trouver son cousin dans son champ, l'air triomphant. Il n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à M. Berthin. C'est d'une certaine distance qu'il cria de toute sa force :

— Oh ! cousin ! mon fils a réussi !

Cette parole produisit un effet terrible chez M. Berthin. Celui-ci fut subitement pris d'un tremblement nerveux qui secoua son corps tout entier. Il sentit sous son front comme un tourbillonnement dans lequel se confondaient toutes ses pensées. Mais Jean-Baptiste ne vit rien, ne soupçonna rien. Oubliant la mémoire de sa jalousie et de ses crimes il ne savait pas qu'il soufflait sur un brasier, qu'il portait le trouble jusqu'au fond de l'âme de son cousin, et que le succès de son fils frappait aussi cruellement le cœur de l'autre que la lame d'un poignard.

Et quand M. Berthin rentra chez lui, ses oreilles encore bourdonnantes de la nouvelle qui lui était sinistre, il se trouva dans un état d'exaltation extraordinaire ; une rage sourde, dont il se sentait l'impuissance, grondait en lui et faisait bouillonner son sang. M. Jean-Baptiste avait triomphé ! La jalousie avait versé en plein ses terribles poisons dans le cœur de M. Berthin, et ses impitoyables morsures le livraient à des emportements fiévreux, à des tor-

tures sans nom. Ces mots : *Mon fils a réussi !* résonnaient à ses oreilles et semblaient être répétés par un écho sinistre.

Le soir ç'a été une fête intime à la maison pour fêter le brevet élémentaire. Quelques amis y avaient été invités, aussi bien que M. Berthin. Mais celui-ci ne s'est pas présenté.

.....

Lorsque la nouvelle de ce succès se répandit au village, personne ne pouvait en croire ses oreilles. Ce fut alors une nouvelle campagne de dénigrement contre Gérard et sa famille.

— *Ola ti bougue à Jean-Baptiste té tini force pou li té passé brève !* — dit l'un. (Comment l'enfant de Jean-Baptiste fut-il capable de réussir au brevet !)

— *Cé protégé yo protégé li !* — répartit le chœur des nigauds. (On l'a protégé !)

Quelle triste mentalité !

Les gens d'ici considèrent leurs compatriotes comme des incapables, quelle que soit leur supériorité, tandis que le plus vulgaire étranger prend à leurs yeux une importance qu'il n'a point en réalité. La parole, les gestes, les actions de celui-ci feront loi dans cette colonie où chacun reconnaîtra, en dépit de tout, la profonde sagesse de ses plus légers mouvements. Aucune particularité de sa vie ne donnera prise au ridicule, à la moquerie et à la malveillance. Mais, hélas ! notre propre valeur est toujours méconnue. Que l'un de nous s'avise de faire quelque chose qui puisse le rehausser aux yeux du public ! Il verra qu'on le considère avec autant de curiosité qu'on en aurait manifesté pour une girafe, et qu'on lui lance des œillades pleines d'ironie.

Pendant les jours qui suivirent, des amis se rencontraient et tout naturellement la conversation se portait sur le succès de Gérard. M. Clovis, un des intimes de M. Jean-Baptiste rencontra le cordonnier, Adolphe. Après les premiers mots d'usage, il lui dit :

— Ah ! ce garçon-là a pu travailler jusqu'à prendre son brevet. Il a vraiment des qualités que beaucoup d'autres n'ont pas, je pense. On ne dirait jamais qu'il était si travailleur, si persévérant.

— Je ne pense pas comme vous ! — s'écria M. Adolphe. — Ce Gérard n'a rien de plus que les autres jeunes gens. Pensez-vous qu'il est plus intelligent ou plus travailleur que le petit Léon ou que le fils du boucher ? Il y en a beaucoup même qui valent mieux que lui. Seulement, avec la chance, avec les intrigues de toutes sortes qu'il y a chez nous...

— Pourtant, je l'aime bien, ce Gérard, et je l'admire !

— Ah ! — s'écria M. Adolphe d'une voix foudroyante. — Vous l'aimez !... Malheureux !... Ce succès n'enlève rien, je pense, à la réputation de légende de la famille !... Hein !...

— Comment ? — demanda M. Clovis, intrigué.

— Vous n'êtes pas de ce monde ? Ne cause-t-on pas partout, fût-ce à voix basse, des dessous mystérieux de l'âme ténébreuse du père ? On le soupçonne d'avoir accompli déjà les drames les plus affreux. Et

.....
Oui, voilà bien comme ils sont tous. On ne peut louer devant eux une personne digne de louange, qu'ils ne cherchent aussitôt à la noircir. Ils empoisonnent même le plaisir de louer justement.

Et pourtant de quel crime pourrait-on déjà accuser Gérard ? Est-ce qu'il avait déjà donné le baiser d'Isariote à tel ou tel ami ? Avait-il déshonoré un bienfaiteur ? Avait-il dépouillé celui à qui il devait tout ? Avait-il été reconnu faux, hypocrite ? Non, pourtant. Naturellement, il n'était pas loin d'éprouver, lui aussi, l'indéfinissable influence du sentiment général et de l'approuver en s'associant à la malignité de ses compatriotes ! Mais...

X

Deux jours après la fête de son succès, Gérard rencontra un ancien condisciple de classe. Celui-ci après l'avoir chaudement félicité de son succès, lui tint ce langage :

— Oui, mais il faut te mettre sur tes gardes. Tu connais bien les gens d'ici ! Tu sais à quel point ils sont jaloux et méchants ! La plupart ne t'aiment

guère. Des murmures, partis de-ci de-là, me font concevoir des doutes sur ton avenir. Ils se disent déjà qu'il ne suffit pas d'avoir un brevet, mais il faut pouvoir en tirer parti. Ça laisse à penser que, d'après leurs manigances, tu t'endormiras sur ce succès, que tu ne seras pas appelé à travailler... Or, mon cher Gérard, que tes parents prennent toutes les mesures utiles pour arrêter le flot menaçant des mal-fauteurs et assurer ton avenir !

.....

En effet, on allait commencer à s'occuper sérieusement de Gérard, en se livrant aux combinaisons qui ont le mal pour objet. De nouvelles jalousies avaient été suscitées. De nouvelles intrigues se préparaient pour empêcher ce jeune homme d'être nommé instituteur. Le frère aîné de l'amî dont nous venons de parler, un commerçant parvenu aux moyens des deniers d'autrui, osa même déclarer à la tante de Gérard que jamais celui-ci ne serait fonctionnaire, que jamais « *il ne mangerait l'argent de l'Administration* ».

Qu'est-ce à dire ?

.....

Mais Gérard ne veut rien entendre ou savoir de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait contre sa personne. Alors que l'examen ne lui apparaît plus que sous un voile un peu opaque, il est maintenant obsédé par la vision anticipée d'une école. Il se sent vaillant et il a soif de travail et de dévouement ; il a hâte de voir devant lui les petits enfants dont les petites mains apprendront avec lui à tourner les feuillets des livres, qui doivent ouvrir une échappée vers l'idéal à leur vie.

Gérard avait donc sollicité une délégation de stagiaire. Octobre est venu : les écoles s'ouvrent. Impatient, il guette chaque jour le facteur de sa commune. Puis un beau jour, il se rend à la ville, court au bureau du chef du service de l'Instruction publique, et demande ce qu'on pense faire de lui. On lui fait entendre qu'il serait bientôt appelé à servir comme suppléant ; et qu'il serait nommé dès qu'il y aurait un poste vacant. Et Gérard voyait

déjà le chemin de son avenir. Il souriait, se rappelant les obstacles déjà surmontés, les difficultés déjà vaincues, les terreurs subies pour arriver à la réalisation de sa douce espérance.

.....

Enfin, après quelques suppléances faites dans différentes communes, après quelques mois d'anxieuse attente, Gérard obtint une délégation de stagiaire. Ce fut alors le départ pour la vie ; ce fut la responsabilité d'une noble tâche qui s'abattit sur lui. Qu'est-ce que la réalité allait offrir ou opposer au rêve d'apostolat de ce jeune homme, élève hier, maître aujourd'hui ? Quel accueil ferait la population à cette bonne volonté qui s'offrait toute, à cette ardeur qui voulait se dépenser pour le bien des autres ? Qui serait ce directeur d'école avec qui il lui faudrait vivre intimement ?

Gérard était nommé dans une commune assez importante, à quelques lieues loin de sa famille. Il se sentait terriblement seul au milieu d's inconnus qui, durant les premiers jours, le regardaient passer curieusement, bouche bée sur le seuil de leurs portes. Faut-il penser que Gérard ne leur inspirait pas confiance ?... Le directeur de l'école était un personnage quinteux, soupçonneux, hostile. Cependant il reçut son nouveau collègue et adjoint avec entrain et une cordialité bienveillante. Entre Gérard et lui il y eut tout de suite un de ces coups de foudre de sympathie, comme il s'en produit toujours avant que l'expérience de la vie ait appris à l'homme la défiance.

Enfin, voici le maître au milieu de ses élèves. Sa classe, étroite, occupe un rez-de-chaussée, avec une porte branlante qui donne sur un bout de rue. Elle paraît sombre ; les tables sont vieilles. Mais la vie va y régner avec cet instituteur de bonne foi, qui va s'appliquer de tout son cœur à sa tâche.

Assez jeune encore, avec une fraîcheur d'esprit, une humeur souriante, une cordiale franchise, Gérard gagna des sympathies. Tout de suite il révéla ses qualités. Le voir, l'entendre, c'était tout de suite apprécier sa distinction particulière,

l'équilibre heureux d'une intelligence assez fine et d'un caractère ouvert et gai ; le pratiquer quelque temps, c'était admirer ce mélange de prudence, d'initiative, de patience, d'ardeur qui font le véritable homme d'école. Il travaillait avec intensité. Il s'instruisait toujours. On eût dit qu'il avait l'esprit toujours tendu par quelque recherche, et que ses études le poursuivaient même au milieu de ses promenades et de ses rares distractions. Du reste, il avait d'autres examens à préparer. Et il se disait que « s'endormir sur le succès d'un jour, c'est préparer sa défaite du lendemain ».

On se rendit bien vite compte de la valeur de ce jeune fonctionnaire, qui se fit surtout remarquer dans certaines sociétés par la précision de sa parole, la sobriété du style jointe chez lui à un tour personnel. Dans quelques réunions à la mairie, par un jour solennel, il prononça un discours hardiment avec un certain talent, se montrant ainsi psychologue épris de progrès social. Le discours fut bien goûté et applaudi. Mais une telle distinction ne pouvait manquer de susciter des jalousies. Même dans ces circonstances il faut, — et cela est bien regrettable — que la passion altère les débats. Gérard fut sourdement l'objet d'attaques visant ses tendances et son œuvre. On lui fit des critiques injustifiées. Aussi, dès lors il eut l'idée involontaire que la société des hommes d'ici est un repaire d'hypocrisie et de haine.

En conséquence, Gérard se résolut à rester isolé, presque en dehors de la vie du pays, car pour tous les habitants il était un étranger et partant presque un ennemi. Certes, à son arrivée, il fut accueilli presque partout avec sympathie par tous ceux qui voudraient s'en faire un ami. Mais il ne tarda pas à sentir qu'il lui était bien difficile de se lier intimement avec quelques-uns d'entre eux. Il avait fait d'ailleurs tout ce qu'il avait pu pour attirer à lui la population de la commune. Souvent il a eu l'illusion d'avoir réussi : on lui parlait si gentiment ! Mais des propos malveillants et des critiques injustes lui ont bien vite révélé sa méprise. Il fut tou-

jours, pour la plus grande partie de son entourage, l'étranger qu'on feint d'aimer et de respecter, mais qu'on jalouse au fond, et dont on médit volontiers. Pour ceux à qui l'on pourrait appliquer l'épithète de *bourgeois*, pour certains intellectuels, Gérard était un demi-savant, prétentieux et pédant. Et ils lui reprochaient son origine... « Qu'est-ce qu'il est ? Rien qu'un simple primaire ! » Ces mots, prononcés d'une façon toute particulière, prenaient dans leur bouche une signification blessante. Son origine dite *primaire*, était pour lui une tare.

Mais, pour le paysan et l'ouvrier, ce maître, ce *primaire*, était tout de même un intellectuel qui touchait de magnifiques appointements. Son mandat était assuré ; il travaillait à l'ombre, à l'abri de la pluie et du soleil, et encore travaillait-il un jour sur deux. « C'est trop d'avantages pour l'instituteur », pensait-on. Avoir à soi un jour de repos par semaine, outre le dimanche, des congés au premier de l'an, à Pâques, à Noël et deux grands mois de liberté en août et en septembre, c'était là une trop belle existence ! Et une jalousie latente, mais réelle, germait chez ces travailleurs qui ne se doutaient pas du labeur épuisant fourni par l'instituteur.

Partout on retrouve des épisodes caractéristiques de la guerre de coups d'épingles qui s'éternise entre l'ouvrier ou un autre et le pauvre instituteur. L'esprit de la commune à l'égard de celui-ci est le plus méchant qui soit au monde. L'instituteur, qui peut être considéré comme une personne de bien, un esprit supérieur, est méconnu ; il est l'ennemi né du public. Fait-il la guerre aux préjugés, aux vices, aux petitesesses, il passe pour un imposteur qui insulte les gens de son entourage, pour un homme funeste, sous des apparences favorables. Quand il arrive d'une commune voisine ou éloignée, on l'accueille tout d'abord de bonne grâce, on le caresse, on le fête comme un chien fidèle, on le traite même avec une politesse exagérée, mais pour le maltraiter après comme un chien crotté. A-t-il besoin d'un service, il y trouve des gens empressés pour le lui rendre, mais qui prendront à cœur de

lui jeter sans remords le plus lourd pavé pour lui écraser la mouche qui le pique

Si l'instituteur offre une cigarette à quelqu'un, celui-ci comprend qu'il veut l'empoisonner ; s'il trouve une fille jolie, c'est qu'il veut la séduire ; s'il vante les vertus d'une femme, c'est par une froide ironie et il attaque personnellement le mari de celle-ci ; s'il s'avise de faire un compliment dans une réunion quelconque, les gens ne le comprennent pas et vont dire partout que l'instituteur les a insultés ; s'il fait une conquête dans la dite commune, il n'est plus digne d'y rester et il est traqué, vilipendé, persécuté.

Intérêts matériels, considération, réputation, honneur, bonheur personnel et bonheur de famille, tout cela est exposé aux coups de rivaux malhonnêtes, ennemis sournois ou déclarés qui gisent au sein de toutes les communes de la Guadeloupe.

Or, quelque temps après son installation dans la commune où il fut appelé à servir, Gérard fut écrasé par les habiles calomnies de tous les gens. Aux yeux des plus honnêtes mêmes, son honorabilité fut chose équivoque.

— *Nhomme-là cé on crapile ; ou ka vouè li tou en ba en ba, min toute len nuite i dèriè ti vacabon !*
(Cet homme est une crapule ; vous le voyez tout tranquille, mais il court toute la nuit avec les plus viles femmes !)

Pendant que cette réflexion injurieuse se faisait par une de ces femmes qui prennent rang parmi la valetaille, l'un des collègues de Gérard disait à un cordonnier ;

— Gérard, savez-vous, est l'un des plus fervents amateurs du beau sexe ! Il est ce qu'on appelle vulgairement un « femmelier ». La vue d'une jolie grisette suffit à lui faire oublier sa respectabilité de fonctionnaire....

— Ah !... tout le monde le connaît déjà. Il courtise les affriolantes boutiquières de la rue d'en face. Il va après toutes les grisettes... Il...

— Il est vraiment sans pudeur. C'est par là que disparaissent tous ses appointements. Et puis, ce

qu'il y a de fâcheux, c'est que ses créanciers viennent le relancer jusqu'à la porte de l'école.

.....

Jamais homme ne fut plus dénigré, plus honni, plus diffamé. Et pourtant, il ne paraissait point mériter la haine ni le mépris dont on s'est plu à l'accabler.

XI

Les écoliers d'hier sont devenus aujourd'hui des hommes. Alors la vie a complètement changé pour eux. Ils n'ont plus, comme auparavant, à se laisser vivre tout doucement auprès des parents qui s'efforçaient de leur faire une existence douce et agréable. Chacun doit compter avant tout sur lui-même, car le moment est venu de prendre la vie au sérieux et de la regarder bien en face.

Or, tandis que Gérard trouva le moyen de se caser dans l'enseignement, Nicole n'avait point d'état, aucune occupation. (C'est superflu de dire que celui-ci nourrissait une haine profonde contre le fils de M. Jean-Baptiste et que, par un moyen ou par un autre, il arriverait tôt ou tard à lui faire du tort). Après les études superficielles qu'il avait faites au Lycée, Nicole avait travaillé durant six mois comme clerc chez un notaire à la Pointe-à-Pitre, avec une telle inexactitude qu'on fut dans la pénible obligation de le renvoyer. Son seul trésor, après cela, était l'indépendance. Du reste, il semblait avoir voué un culte farouche à l'indépendance.

Un certain jour, son père, pensant à son avenir, lui a parlé de plusieurs métiers entre lesquels il lui a laissé le choix. Alors ce fils réfléchit à tous les états divers, et délibéra d'en prendre un. Il les remua tous dans sa pauvre tête, l'un après l'autre jusqu'au dernier ; après quoi, ne se sentant du goût pour aucun, il laissa flotter ses pensées. Depuis ce temps-là, Nicole n'avait rien essayé que par obéissance pour son père, mais sans pouvoir jamais vaincre sa répugnance. Il était donc libre et par paresse et par volonté. Ainsi pendant qu'il vivait aux dépens du père, il courait le monde, sortant quand

bon lui semblait, allant aux spectacles et dans des réunions charmantes à Pointe-à-Pitre.

Il s'était lancé sans crainte dans le torrent du monde, ayant des maîtresses, se montrant tour à tour constant ou infidèle, triste ou joyeux, trompé ou respecté.

Cependant, devenu adolescent, Nicole avait le droit et le devoir de prendre part aux affaires publiques, de s'intéresser à la politique du pays. Il était devenu électeur. Et il s'est cru alors le droit de faire partie de ceux qui dirigent les affaires de la Guadeloupe. C'est ainsi qu'il a décidé de poser sa candidature à une élection pour la nomination des conseillers généraux. Et, le hasard aidant, il fut élu conseiller général. Désormais ce fut un homme important en son genre. Il se voyait déjà par la pensée, dans la grande salle des délibérations du conseil général, dans la ville capitale, prenant la parole, discutant, applaudissant, acceptant telle ou telle proposition ou refusant de voter tel ou tel ordre du jour.

.....

Au moment où les fonctionnaires de la colonie demandaient une augmentation de traitement ou d'indemnité, de logement, des contribuables auraient jeté les hauts cris et auraient fait remarquer que les instituteurs en particulier n'avaient rien à réclamer. Il n'en fallait pas davantage pour que les conseillers généraux se missent en lutte contre ces derniers.

Une session du conseil général s'ouvrit. C'était alors la première après les récentes élections cantonales. Quand les différents conseillers prirent place autour de la grande table en fer à cheval il se fit tout d'abord un silence d'attente. Cependant toutes les têtes s'agitèrent comme les vagues d'une mer orageuse sur laquelle le tonnerre s'appête à gronder. Nicole, qui avait pris place à l'extrême gauche, était loin de se sentir indifférent à ce qui allait se passer.

Le gouverneur se leva et lut un long discours qui fut un exposé de la situation financière et économi-

que du pays. Entre autres questions budgétaires, il fit ressortir qu'il fallait prévoir une revision de traitement des fonctionnaires et plus particulièrement une augmentation d'indemnité de logement pour le corps enseignant. A ce chapitre il y eut une rumeur confuse dans toute la salle. Et Nicole pensa à Gérard avec mécontentement.

Les conseillers généraux se mirent en bataille contre les fonctionnaires. Un des conseillers proposa même au conseil de demander à l'Administration d'élaborer un projet de réformes pour, au besoin, centraliser tous les services de la colonie, car, dit-il, il faut absolument faire des économies. Il fallait donc demander à l'Administration de diminuer son personnel, car quant à lui ce conseiller, il n'était pas partisan des pléiades de fonctionnaires. Il poussa même l'audace jusqu'à prétendre qu'on pourrait supprimer les chefs de Service, tous sans exception. « Les fonctionnaires sont des budgétivores !!! »

Inévitablement la question de l'indemnité de logement devait arriver sur le tapis et faire l'objet d'un examen spécial. La parole ayant été donnée à Ni ole, qui la demandait avec enthousiasme, celui-ci se leva avec une hâte qui dénotait quelque inquiétude. Il rajusta son pince-nez et déclara :

— Messieurs, longtemps j'épie le moment de prendre la parole. Veuillez tout d'abord m'excuser de retarder quelque peu la clôture de cette discussion. Je dois, en ma qualité de conseiller général, signaler à l'Administration la possibilité de faire des économies dans notre budget, et je crois que votre bienveillance me sera acquise.

« Je dois vous mettre en garde contre certaines erreurs. Je dois vous dire qu'il y a certains projets qu'on ne peut pas approuver. Et nous voici en présence d'un projet bien téméraire : celui tendant à augmenter les indemnités représentatives de logement des instituteurs et institutrices. Augmenter les indemnités de logement des instituteurs et institutrices, c'est donner à ceux-ci la possibilité d'avoir de plus confortable, de plus grand logement, n'est-ce pas ? Eh bien ! croyez-vous, messieurs que ce n'est pas

excessif ? N'en ont-ils pas assez déjà ? L'instituteur et l'institutrice ont déjà tous les avantages auxquels peuvent prétendre les fonctionnaires. Pourquoi leur en donner encore ? Pourquoi imposer de nouvelles charges à la colonie, et cela uniquement pour favoriser ceux qui sont assez bien logés déjà ? Du reste, que feront-ils avec un plus grand logement ? Il ne faut pas toujours beaucoup de place pour eux. Ils n'ont presque pas de ménage et souvent le logement déjà mis à leur disposition par la commune est assez grand, pour ne pas dire qu'il l'est trop. Supposons que l'instituteur se trouve nanti d'un superbe appartement avec cinq ou six pièces spacieuses, claires, aérées. C'est une bonne aubaine ! Mais que lui sert-il d'avoir tant de place, tant de belles chambres vides ? La moindre pièce meublée ne ferait-elle pas mieux son affaire ?...

— Pourquoi dites-vous donc pareilles choses ! — dit timidement une voix de l'extrême droite. — Avez-vous peut-être quelque chose contre ce corps de fonctionnaires ?

— Je n'ai, — s'empressa de répondre Nicole, — aucune animosité à l'égard du corps enseignant. Mais je considère à bon droit qu'il est déjà trop coûteux. Augmenter encore l'indemnité représentative de logement, c'est faire vraiment des dépenses abusives. Du reste, dans ce corps, qui mérite soit-disant une certaine considération, il y a bon nombre de gens qui vous répugnent de travailler en leur faveur.

« Excusez-moi d'insister, Messieurs. De temps en temps, on demande des subventions pour telle ou telle affaire, des augmentations de traitements ou autres ; et quelquefois, à tort et à travers, à l'aveuglette, nous rognons dans le budget, croyant faire œuvre utile. Mais c'est à nous de réfléchir et de nous ressaisir. Nous qui sommes les représentants du pays, c'est à nous d'exiger la radiation au budget de toutes les dépenses inutiles ou excessives. De plus, nous ne devons point imposer de nouvelles charges à la colonie, sous prétexte de donner satisfaction aux instituteurs. J'estime que nous ne saurions, sans un réel méfait, sacrifier les intérêts

de la colonie à la fourberie de ces fonctionnaires qui lui prennent son argent et se moquent outrageusement d'elle. Or, en la circonstance, je m'adresse à vous tous, Messieurs, à quelque parti que vous appartenez, et vous prie de prendre en considération les raisons que je viens de vous exposer.

Ceci dit, notre conseiller général se rassit, le cœur léger, en homme qui vient de remplir une belle mission, un devoir sacré, sans faiblesse, sans crainte. Qui l'eût observé eût remarqué dans son attitude plus d'ampleur et de décision. Il avait dans ses manières comme une affirmation d'orgueil, comme un sentiment de triomphe.

Un des collègues de l'extrême droite se leva et s'avisa de placer un mot :

— Je vous ai écouté, dit-il, avec une grande attention, car tout cela est sérieux, plein d'intérêt. Mais en dépit de votre argumentation, je ne peux absolument admettre vos raisons. Vous prétendez même qu'il y a des instituteurs qui vous répugnent de travailler pour eux ; vous insinuez qu'ils sont fourbes... C'est affreux de dire pareilles choses !

M. Nicole, qui ne pensait durant cette séance qu'à Gérard devenu instituteur, répondit avec toute l'énergie dont il était capable :

— Si quelques décisions vont être prises en faveur des instituteurs en ce qui concerne le logement, je comprendrai que mon concours ne vous est plus utile ici. Par conséquent, je déclinerai toute solidarité et je donnerai ma démission de membre du conseil général ; car en somme, il ne me convient pas d'encourir des responsabilités à propos d'une situation embarrassée qui sera bientôt celle de la colonie par le seul fait d'accorder faveur à ces « messieurs », et situation que je n'aurai nullement contribué à établir, au contraire.

La grande majorité des conseillers généraux, y compris même ceux qui avaient un fils, un beau-fils ou une fille dans l'enseignement, s'éleva contre les instituteurs et les institutrices. Les prétendus privilèges de ceux-ci furent dénoncés. Ces conseillers généraux nous reprochèrent d'avoir trop de loisirs

et de gagner déjà beaucoup, sans tenir compte des difficultés d'accès dans la carrière de l'enseignement.

— Oui ! — s'écria l'un d'eux. — A mon avis l'instituteur et l'institutrice vivent déjà assez largement. Ceux-ci gonflent leur budget avec le produit de quelques leçons particulières ; ceux-là avec le produit de l'exploitation d'une propriété ; d'autres se livrent au commerce et son en voie de faire fortune ; certains se lancent dans l'action coopérative, à la conquête, de biens immédiats. Il y en a pas mal qui ont des maisons, voire une automobile.

— Ce que mon collègue vient de dire c'est de la vérité. A dire vrai, augmenter l'indemnité de logement, c'est augmenter chez l'instituteur les possibilités de boire un coup de plus. Et dieu sait qu'ils boivent déjà trop !

Une voix retentit du fond de la salle :

— Je crois ! Il suffit d'avoir en poche un citron avec un morceau de sucre et de passer près d'un instituteur à midi, pour prendre son punch.

.....

Les conseillers généraux insinuèrent que les instituteurs sont des viveurs ; ils les soupçonnèrent d'être insociables. Et ce n'est pas tout, puisque la calomnie ne s'arrête pas en si beau chemin. Les instituteurs furent écrasés sous les insinuations les plus malveillantes. Et il semblait que ce fût une gageure tant ces conseillers dépensaient de zèle à déprécier ces fonctionnaires pourtant dignes de considération. De temps en temps quelques voix les rappelaient bien à une sage discrétion et à plus de mesure dans les jugements qu'ils portaient sur les instituteurs et par conséquent sur eux-mêmes. Mais ces voix étaient vite étouffées. Ce que ceux-ci pouvaient cacher avec soin ou nier avec la plus parfaite tartufferie, ceux-là l'étaient en public aux scènes d'une discussion budgétaire.

Mais quels étaient donc les vrais motifs et mobiles de cette discussion passionnée ? Avouons que c'est l'envie, la jalousie, la haine qui ont poussé

Nicole à cette extrémité. Qu'il ne vienne pas persuader sophistiquement qu'il a été guidé par le souci du bien public et d'une sage prévoyance !

Le personnel enseignant n'est pas bien vu des politiciens locaux. Il est constamment l'objet de critiques injustifiées ; il est abreuvé d'injures grossières ; il est en butte à toutes les calomnies ; il est victime de brimades de toutes sortes. Les politiciens, leurs gens et leur presse, manifestent toujours une grande hostilité aux instituteurs, leur vouent même une haine mortelle. Et cela, parce que les instituteurs — tous ceux, bien entendu, qui ne se font pas les agents fidèles des hommes politiques — empêchent la réalisation du rêve de ceux qui n'aspirent qu'à conquérir une certaine hégémonie et asseoir leur entière domination sur l'ignorance des masses. Cela est un cas particulier. Mais que de fois a-t-on vu les hommes politiques sacrifier l'intérêt général à leurs jalousies particulières, faire échouer des entreprises profitables à la masse, de peur que la gloire n'en rejailît sur leurs rivaux. Que de fois ont-ils préparé des combinaisons louches ou laissé la voie ouverte à des événements capables de porter atteinte au bien public, uniquement pour briser le bonheur de leurs concurrents et risquer de tout perdre pour faire périr un homme. Les histoires de notre conseil général sont remplies de ces traits honteux, et chaque session presque en a vu de tristes exemples.

Les conseillers généraux empruntent, cela va sans dire, les apparences de l'amour du bien public. Ils étalent leurs titres *de bon citoyen*, mais ils cachent dessous la qualité de jaloux, la jalousie même. Ils ont sans cesse le *bien public* dans le cœur. Mais au fond il leur semble que le bonheur et la sûreté publics ne puissent subsister que par l'injustice et l'iniquité.

Que voulez-vous ? A la Guadeloupe, où la nature nous invite à la paix et à l'union, le divorce existe entre les politiciens et les employés administratifs, entre les fonctionnaires et le peuple, voire entre les fonctionnaires d'un service et ceux d'un autre service.

XII

Comment peut-il en être autrement quand les instituteurs et les institutrices eux-mêmes se jaloussent entre eux, se nuisent les uns les autres, s'appliquent à se déprécier eux-mêmes avec une fière ostentation ? Quoi d'étonnant que les autres nous jugent mal, quand nous-mêmes nous avons la forfanterie de nos scandales.

L'écume que le fleuve rejette ou la vase qu'il dépose dans les bas-fonds de son lit ne nuisent point à la limpidité de son onde, c'est entendu. Mais notre faute est de prendre, poussé par l'envie, un malin plaisir à remuer et l'écume et la fange pour satisfaire notre manie de nous donner en spectacle, pour être les premiers à rire de nos travers et de nos défauts.

C'est sur l'instituteur que repose l'avenir tout entier de son pays, puisque c'est lui qui façonne les esprits, qui éclaire les intelligences encore jeunes, mais susceptibles d'amélioration ; c'est sur lui enfin qu'on compte pour répandre dans les masses les idées vraiment républicaines. Vivant toujours en contact avec le peuple, fils ou petit-fils lui-même du Prolétariat de tous les métiers, connaissant les besoins, les tendances, les misères des populations dans lesquelles il évolue, n'est-ce pas donc à l'instituteur qu'échoit la tâche pénible, mais honorable, de former la Démocratie ? N'est-ce pas à lui qu'incombe la mission profondément charitable, philanthropique même, d'inculquer aux masses paysannes et ouvrières ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit et dans le cœur, et de chercher à améliorer autour de lui les mœurs, à développer chez ses élèves et chez les adultes les meilleurs sentiments ? Si son devoir le plus urgent est de bien faire sa classe, il a encore d'autres devoirs envers l'humanité. Des devoirs aussi urgents nécessitent son dévouement ; des luttes sollicitent son énergie : luttes contre l'égoïsme des uns, luttes contre les passions, les tendances mauvaises, luttes contre la méchanceté, luttes contre tous les maux sociaux.

Emanciper les intelligences, faire la lumière dans les consciences, vaincre l'égoïsme étroit qui refuse de s'élever à la conception de l'intérêt général, habituer les cœurs à la pratique de la solidarité et de la tolérance, réaliser l'union de tous pour le bonheur de chacun, voilà bien le rôle que l'instituteur est appelé à jouer en dehors de sa classe, l'instituteur de la Guadeloupe comme celui de la France.

Mais hélas !!! nous à qui incombe le grand devoir, sacré entre tous, de faire comprendre au peuple le sens élevé de la vie sociale, nous ne sommes pas assez humanitaires. Où règne-t-il, en effet, plus d'intrigues, plus de haines, plus de jalousie, plus d'hypocrisie, que dans le corps enseignant de la Guadeloupe. Une faveur, un mot bienveillant un sourire d'une belle bouche, une œillade peuvent inspirer la jalousie jusqu'à la rage chez nos instituteurs et nos institutrices. Et ceux-ci desservent leurs collègues auprès d'une dame. Ils les desservent auprès des chefs, ils les desservent à tout venant. Il y en a même qui sont des « fervents de discorde ». Il suffit bien souvent d'une virgule pour créer entre eux de très graves différends, comme il a suffi d'une lettre alphabétique pour faire éclater une guerre entre le Danemark et la Suède (1).

Un instituteur est-il nommé à un poste quelque peu avantageux, un poste qui lui plaît, parce qu'il y a des relations auxquelles il tient et qu'il y est attaché pour des raisons de famille. Aussitôt une sourde colère gronde parmi les collègues mécontents

(1) Il y eut de très graves différends, de longues et menaçantes négociations entre ces deux pays, parce que le comte d'Ahlefeld avait exigé, dans une négociation, qu'un traité entre les deux états donnât au roi de Danemark le titre de rex-Gothurum, ce qui semblait attribuer au monarque danois la souveraineté de la Gothie, province suédoise, tandis que les Suédois ne voulaient lui accorder que la qualité de rex-Goturum, dénomination qui équivalait simplement à l'ancien titre des souverains danois, roi des Gots.

C'est donc à cette cause des différends en question, que l'allusion est faite.

qui murmurent et s'indignent de voir le fonctionnaire, investi de la confiance de son chef, s'installer au poste qui lui est assigné. Pour si peu c'est l'envie, la jalousie et les rancœurs qui se déchainent alors sur le favorisé. Dès lors les réflexions des collègues sur le compte de celui-ci sont de plus en plus outrageantes et contradictoires. Et ceux qui convoitaient le poste et ceux qui n'y pensaient guère vont desservir le collègue auprès des chefs pour démolir cette confiance qu'avaient ceux-ci pour l'instituteur en question.

C'est le cas de rappeler les mots de Talleyrand : « *Quand je donne un poste vacant, je fais un ingrat et cent mécontents* ». Oui, ils s'irritent par un mouvement d'envie contre les collègues qui sont plus heureux qu'eux et ils leur souhaitent du mal ; mais ils se flattent que seul l'esprit de justice les anime et l'indignation contre le faux mérite triomphant. Ils blâment le choix d'un maître pour tel ou tel poste important, le considérant un incapable ; mais ce n'est point l'intérêt public, l'intérêt de l'école qui les pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été choisis eux-mêmes. Enfin ici, plus qu'ailleurs, s'applique le mot de Corneille :

« Enfin, vous l'emportez, et la faveur du roi

Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi »

.....

Quoique ces instituteurs soient chargés d'un enseignement laïque, ils sont, pour la plupart, dépourvus de l'esprit laïque dont la définition est, selon l'ancien ministre, M. Maurice Faure, la tolérance pour les idées d'autrui, le respect de toutes les libertés, même celle de l'erreur, la passion de la justice pour tous.

En effet, pour ne m'arrêter qu'à cet exemple probant, quel état d'esprit dénote la lettre anonyme qui m'a été adressée à propos du *Meilleur Mariage* ? A quel mobile mon collègue a-t-il obéi en dénigrant mon œuvre ? A quel mobile a-t-il obéi en envoyant la copie de la lettre au directeur d'école des Abymes ainsi qu'à d'autres collègues ?

Si ce détracteur était animé de ce « sentiment de confraternité » auquel il a fait allusion, il ne parle-

rait pas inconsidérément de « petites prétentions » qu'il me prête, il n'aurait pas poussé ses fantaisies satiriques jusqu'à m'ordonner de ne plus vendre le livre en question. Au nom de quoi donc avons-nous le droit de condamner les actes d'autrui ? Avant la Révolution, les livres ne pouvaient être imprimés sans un privilège du roi. On brûlait publiquement des ouvrages qui renfermaient des doctrines jugées dangereuses ; selon les caprices de l'intolérance , les auteurs étaient souvent obligés de se cacher eux-mêmes ou de s'exiler. Jusqu'à la troisième République même, les journaux furent étroitement surveillés, saisis, condamnés à de fortes amendes, les imprimeurs parfois emprisonnés. Mais toutes ces entraves ont disparu, et maintenant la presse demeure libre. Alors, comment se fait-il qu'un collègue puisse m'adresser une pareille injonction ? Comment ? C'est qu'il faut bien comprendre le vrai sentiment de ce détracteur. Quand l'idée saugrenue lui est venue de me dire de ne plus vendre ma brochure, il avait entrevu que je serais capable de faire fortune avec ça. et il était porté tout naturellement à envier mon existence. Ah ! l'envie ! cette « fureur qui ne peut souffrir le bien des autres ! »

XIII

Le frère de Gérard, Albert, était devenu forgeron. Il s'était marié de bonne heure à une belle et gentille demoiselle, fille d'un cultivateur. M. Albert et sa femme s'installèrent, quelque temps après leur mariage, dans une petite et coquette maison à Port-Louis.

Les relations sont faciles dans ces milieux où l'on vit presque au grand jour, où tout le monde se connaît, où les langues parlent carrément et vite. Dès leur installation, les gens de Port-Louis les accueillirent de démonstrations d'amitié. Mais beaucoup de curiosité se mêlait à cette sympathie hâtive.

Encore jeunes, M. Albert et sa femme firent en commun mille projets pour l'avenir et les plus beaux rêves de bonheur. Ils possédaient toutes les illusions de la vie et ne soupçonnaient point les ronces

qui poussent sur les sentiers. Ils virent d'abord le bonheur leur sourire. Du reste, ils n'étaient pas exigeants ; ils ne demandaient à la Providence que le moyen de vivre, l'indépendance par le travail. Aussi, comme ils étaient, pleins de santé, laborieux et économes, rien ne leur manquait dans leur modeste ménage. Tout marchait pour ainsi dire à souhait chez eux, et il n'y avait pas lieu de supposer que leur existence, calme, heureuse et assez bien arrangée, pût être troublée. C'est pourtant ce qui devait arriver.

.....
De la rue, la forge de M. Albert était impressionnante. Des jets soudains de flammes éclairaient son atelier et permettaient d'apprécier une enclume brillante, les barres de fer et un soufflet gigantesque. Le forgeron et son aide se mouvaient comme des êtres fantastiques devant le foyer ardent.

— Dépêchez-vous mon garçon ! disait M. Albert. Ce travail doit être livré ce soir.

Tandis que le petit maniait la corde du soufflet, le maître aux bras nus, en tablier de cuir, saisissait le fer rougi, au moyen d'une longue pince, le posait sur l'enclume et le frappait à tour de bras avec un lourd marteau qu'il manœuvrait fort habilement. Les étincelles jaillissaient alentour : le forgeron frappait sans relâche, tournant en tout sens la barre de fer. Il avait toujours des travaux à livrer. De temps en temps quelqu'un se présentait pour lui recommander une pince, un fer à cheval, un outil quelconque. Et M. Albert recevait ses clients toujours avec le meilleur sourire d'affabilité.

De temps à autre le forgeron venait respirer un peu d'air frais à la porte de son établissement, jeter un regard au soleil radieux et donner aux passants un joyeux bonjour. Puis il rentrait et s'attaquait à une nouvelle barre de fer avec ses gestes mesurés et puissants.

— Qu'il travaille beaucoup ! — grommelaient les passants tirillés par la jalousie.

M. Albert jouissait d'une assez grande réputation. C'était un maître forgeron très à son aise, sachant

régler ses affaires. Il inspirait l'estime respectueuse à laquelle a droit tout homme qui ne doit rien à quiconque. Il n'allait chez personne. Ne recevant pas non plus de visite, sa vie était toute de sa famille et d'intimité. Or, on trouva à relever chez lui l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice, sur sa femme et sur son unique enfant.

.....

Un jour, sur le seuil d'une petite maison de belle apparence, Madame Albert cousait, tout en surveillant jalousement son petit nourrisson. Bien que celui-ci ne bougeât plus dans son petit lit, la mère fredonnait encore la chanson par laquelle elle venait d'endormir le bébé. Pendant ce temps elle confectionnait une chemise de travail pour son mari laborieux ; elle était active ; l'aiguille, conduite par sa main habile, allait, venait, ne s'arrêtait guère.

Cette femme, à peine âgée de vingt-huit ans, respirait la plus parfaite santé. Belle créature assez grande, elle paraissait être avant tout une personne alerte et travailleuse. Deux beaux yeux éclairaient son fin visage, et on devinait derrière eux une âme franche et pleine de bonté.

Tout à coup, à l'appel de son nom, elle leva la tête et aperçut son amie Piercine qui lui dit :

— Bonjour ! Que vous êtes bien tranquille ! *Cœu a vou content ! ou ka chanté* (Votre cœur est content ! vous chantez !)

Madame Albert sourit et, de son air le plus aimable, elle répondit :

— *Ma foi ; en ka chanté pou fé passé le temps.* (Ma foi, je chante pour faire passer le temps.)

— Votre garçon va bien ?

— Oui pourtant. Je vous remercie.

— Oh ! il est mignon ce garçon. C'est un petit ange de grâce !

Affectueusement, madame Albert invita la visiteuse à entrer et à s'asseoir dans une berceuse.

— Je suis bien contente de vous voir aujourd'hui, dit Piercine en s'asseyant. Il y a longtemps que nous n'avons pas bavardé ensemble !

La pièce où Piercine pénétra n'était certes pas luxueuse, mais elle était bien tenue. C'était une chambre unique servant de salle à manger et de chambre à coucher. Il y avait dans un coin un grand lit en bois d'acajou recouvert d'une couverture blanche. Quelques meubles rustiques, quelques chaises symétriquement rangées, remplissaient les vides. On y voyait aussi une commode en bois d'acajou recouverte d'un couverseau de toile rouge et garnie de la grosse vaisselle et de l'épaisse verrerie.

Connaissez-vous ces femmes très bavardes et qui engagent la conversation avec quelqu'une de leurs connaissances dans le but de recevoir bien plus qu'elles ne donnent?.. Ces femmes sont loquaces. Elles viennent vous apprendre ce qu'elles ont fait le jour ou la veille, vous mettent au courant de tous les tripotages de leurs voisins ; elles vous apprennent que le commerçant d'à côté est parvenu à conquérir sa position, grâce à la complaisance d'une tierce personne ou au dévouement de sa femme ; que telle ou telle dame, mariée depuis peu, paraît bien, mais qu'auparavant elle n'était qu'une vile femme.

Alors, l'auditrice rend politesse pour politesse, ouvre son cœur à l'interlocutrice jusqu'à lui conter sa vie amoureuse avec son mari. Ce double bavardage fait passer à l'intruse une heure fort agréable et lui donne le temps de tout observer dans la maison. Et elle vous demande : « Pourquoi telle chose ? » « Comment faites-vous telle chose ? », etc. Elle pousse l'audace quelquefois à vous donner des conseils.

C'est ainsi que ce jour-là Mlle Piercine s'empres-
sait auprès de Madame Albert. Et qu'était-ce réellement que cette Piercine?... C'était une de ces femmes de mauvaise langue qui sont descendues déjà au plus bas de l'échelle sociale. Personne tragique et caricaturale, elle traînait partout sa silhouette lamentable, son ennui, et surtout son besoin affamé de bavardage. Entre temps, elle espionnait tout, examinait les plus singuliers accessoires de la salle, les chevrons du toit, le ton des cloisons ou les points que les mouches y avaient imprimés.

— J'ai vu votre mari l'autre jour. Il me paraît un

homme qui travaille beaucoup ! — dit cette visiteuse en fixant des yeux inquisiteurs sur Mme Albert.

— Il fait comme tout le monde !

— Oui ! mais son métier doit lui rapporter beaucoup ! Il a toujours de l'ouvrage, que je sache ! Ce n'est pas vous, je pense, qui manquez un sou !

— Je ne voudrais pas en manquer non plus, — répondit naïvement la maîtresse de la maison. — C'est pourquoi je travaille, moi aussi, de mon côté.

— Ah ! vous n'êtes pas obligée de travailler. Ce que fait votre mari est largement suffisant ! je pense !

— Vous croyez ?

— Oui je crois... Voyons, combien peut-il gagner à peu près par jour ?

— Je ne peux pas vous dire au juste. Il peut gagner dix francs ; il peut en gagner vingt, trente, quarante, cinquante aussi. Ça dépend de quel travail il s'agit.

— Eh bien !!! s'exclama Piercine. Je serais bienheureuse d'être à votre place !

— Du reste, votre mari n'est pas méchant ? Vous vivez bien ? n'est-ce pas ?

— Oh ! non, il n'est pas méchant...

Et alors Mme Albert, très flattée, parla avec une nuance de blague familière de leur liaison qu'elle affirmait être un très bel exemple d'amour. Elle dut même donner mille et un détails, de ces détails minutieux où se complaît la curiosité jalouse et subtile des femmes. Elle n'avait pas encore supposé que Piercine était une femme rouée et niaise, hypocrite et dangereuse.

— Eh bien ! vous êtes des heureux... Vivez en paix. Je me sauve.

Là-dessus Piercine s'était levée et s'appêtait à partir.

— Mais vous allez prendre quelque chose avant de partir ! — opina Mme Albert.

— Volontiers ! — répondit sa visiteuse.

Les deux femmes burent un punch au citron que prépara la maîtresse de la maison et sur lequel elle avait demandé le goût de Piercine.

Le moment du départ arriva. Et Madame Albert regarda partir son amie sans soupçonner ce que celle-ci pensait et n'oserait lui dire. Tout en causant, Piercine avait épié tous les gestes de Mme Albert. La physionomie de celle-ci dénotait chez elle un bonheur réel. D'ailleurs elle avait assez dit, et Piercine avait conclu dans son for intérieur que c'était trop beau pour ces deux êtres, qui pourtant ne gênaient et ne concurrençaient personne. Et une colère s'élevait en elle.

— « *Hein !* pensait-elle en se rendant chez elle. Cette femme a des manières de grande dame ! Ses pieds sont bien chaussés de bottines de chevreau ! Elle est heureuse, quoi !... « *Ah ! min ça cé pou on temps. Evè dé chandelle, ti brin vinaigre, ti brin goudron, ti brin lencre, on billé lenterrement,.... zaf-fè à yo ké bien maniè !* (Ah ! mais ça c'est pour un temps ! Avec deux chandelles, un peu de vinaigre, un de goudron, un peu d'encre, un billet d'enterrement ... leurs affaires seront au point.)

Piercine en voulait au bonheur de la famille Albert, et elle résolut de le briser coûte que coûte. Une fois la jalousie est éveillée contre quelqu'un on ne peut savoir où peut s'arrêter la frénésie qui a sacrifié ici tant de gens dignes d'intérêt.

.....

En peu de temps il y eut quelque chose d'équivoque dans le ménage des époux Albert. Il y eut par instant une scène entre l'homme et la femme d'ordinaire bien tranquilles, une aveugle scène de colère à laquelle ni l'un ni l'autre ne comprenaient rien.

Un jour, en sortant de la forge, M. Albert prit un chemin autre que celui de sa maison. Après avoir marché un peu comme à l'aventure, il s'en alla dans un cabaret où il devait tuer le temps en buvant et en jouant. Il ne rentra chez lui que fort tard, oubliant même de dîner. Sa femme, très inquiète, l'avait attendu comme d'habitude ; le repas préparé comme de coutume s'était depuis longtemps refroidi sur la table.

— *Ka ki arrivé vou jodi la non ?* (Que t'est-il donc arrivé ?) — demanda-t-elle avec anxiété.

M. Albert avait l'habitude de raconter à sa femme toutes les visites qu'il avait reçues à l'atelier, les conversations et les potins qu'il avait recueillis au courant de la journée. Ils s'intéressaient l'un et l'autre d'ailleurs à ces choses futiles et familières de l'existence mondaine. Mais peu à peu, le mari se montrait réservé, et ce soir-là il répondit sèchement à sa femme :

— *Moin té tni bocou de chose à fè jodi.* (J'avais beaucoup à faire aujourd'hui !)

Elle allait se jeter à son cou quand il la repoussa. Elle poussa un soupir et retourna à son ouvrage. Une semaine s'écoula pendant laquelle Mme Albert s'inquiétait sérieusement, en cherchant à se rendre compte des bizarreries d'humeur de son mari. Sous un prétexte quelconque, quelquefois même sans vouloir donner un motif à son absence, l'homme passait souvent des soirées dehors. Que faisait-il ? Où allait-il ainsi ? La femme se posait en vain toutes ces questions. Si l'étrange conduite de son mari l'étonnait, elle s'en attristait encore davantage. Elle avait beau se mettre l'esprit à la torture, elle ne parvenait pas à se l'expliquer.

Dans ce ménage, pourtant si paisible auparavant, l'homme et la femme ont fini par vivre en mauvaise harmonie. La vie conjugale devint pour eux une quantité de petites exaspérations, de heurts quotidiens.

Sur ces entrefaites M. Albert fut pris par les deux plus affreuses passions à la fois, par les plus tenaces, par les plus funestes, celles qui gardent leurs victimes, malgré les déboires, les douleurs et les désespoirs qu'elles amènent : le jeu, la boisson. Du reste, quand un homme se met à boire, c'est fini ; le bonheur s'en va de sa maison. La pauvre femme pleurait bien souvent, car elle sentait son mari perdu définitivement. En effet, un soir, celui-ci n'est pas rentré du tout. Il s'était mis de la partie de quelques joueurs et grands buveurs. La femme s'était mise à table sans lui, peinée et même inquiète de ne pas le voir revenir.

A partir de ces moments, M. Albert ne travaillait

guère comme autrefois. Il fêtait le *Saint-lundi*, comme les mauvais ouvriers, les loupeurs qui trouvent toujours qu'ils en font trop. Puis, arrivé à sa forge, au lieu de travailler convenablement, il était mou, sans courage, sans énergie, fatigué par les nuits passés au cabaret, au jeu, mal disposé à l'ouvrage par une sorte de paresse indéfinissable. Les clients faisaient dès lors le vide autour de lui. Il ne donnait presque plus d'argent à sa femme. Celle-ci avait beau faire des prodiges d'économie, ce qu'elle avait était trop peu pour vivre. La misère allait donc élire domicile à leur foyer.

.....

Mais ce n'est pas tout. Une complète transformation devait s'opérer dans l'âme de Mme Albert. Cette femme, d'ordinaire si douce, devint tout-à-coup une nature indomptable, coléreuse. Désormais elle était capable des plus violents partis pris avec elle-même. Elle offrait de déroutantes alternatives d'excitation et de dépression, s'irritant quelquefois à propos des plus menus incidents domestiques. Pour un fait quelconque elle piquait subitement une de ces colères de forme primitive et purement animale, colères qui font trembler les maisons et claquer les portes, qui brisent les assiettes et renversent les meubles. C'était chez elle un accès, une crise brusque, une sorte d'explosion, comme chez l'enfant tout petit qui hurle, trépigne, se roule par terre, comme chez l'animal sauvage qui, aveuglé par la fureur, se rue de prime-saut à l'attaque. Il fallait voir le spectacle vraiment affreux d'une de ces fureurs qui justifient si bien le proverbe ancien comme le monde : « La colère est la sœur de la folie ».

Les continuelles sautes d'humeur de la femme se manifestaient souvent en mettant en pièces tout ce qui pouvait se trouver sous sa main, en commettant toutes sortes d'extravagances. Et le mari restait-il calme après ces vexantes provocations ? Non. Aussitôt il se mettait en fureur aussi. Et alors, on s'imagine du reste !... Ils en arrivaient aux mains. Et le public amusé assistait à des scènes de pugilat accompagnées de grossiers jurons. Pendant ce temps-

là certaines femelles, en mal de sottise et d'hypocrisie, allaient et venaient aux abords de la maison des époux : c'était une cohorte de va-nu-pieds, de bonnes à tout faire, de têtes à poux qui s'interpellaient sur le compte de M. et Mme Albert.

— *Ah ! ah ! ou ka comprenne ça on, ma chère ?... Dé mounn ki tè ka vive si hien !!!* (Ah ! ah ! que comprenez-vous à cela, ma chère ?... Deux personnes qui vivaient si bien !!!)

— *Ka ou vlé fè !... Bon commencement mové fin !* (Que voulez-vous ! Bon début, mauvaise fin !)

— *Magré tanne pocé vébal yo ja trapé, yo pa ka césé goumé a yo la !* Malgré tous les procès-verbaux qu'on leur a dressés déjà, ils ne finissent pas avec leur bataille !)

— *Comment ou vlé yo fini ? Zotte pa ka comprenne ki cé méchanceté yo fè cé mounne la ça !* (Comment voulez-vous qu'ils finissent ? Vous ne comprenez pas qu'on a fait des méchancetés à ces gens là !)

— *Ah ! pa tini moyen vive ici mimme alô !* (Ah ! il n'y a pas moyen de vivre ici alors !)

Une ardeur cruelle, obscure, mystérieuse, déchaînait Mme Albert contre son mari. Une sorte de fureur s'emparait d'elle, une fureur aveugle comme l'ouragan et irrésistible comme la fièvre, un désir ardent d'accuser l'homme, de le tourmenter, de le rabaisser aux yeux du monde, de le bafouer, de le déshonorer. De plus cette femme éprouvait le besoin de se raconter, de se commenter, de se plaindre, de trouver en dehors d'elle quelque chose comme la force et le soutien qui lui manqueraient. Elle allait donc chez ses amies ou les recevait chez elle en l'absence du mari, contant avec force détails ses moindres affaires, comme si les désagréments de sa vie intime faisaient partie de ces événements fondamentaux de l'existence dont on doit le récit à tout le monde. Elle débitait ainsi mille reproches qu'elle avait à faire à son mari, affirmant que celui-ci doit sa situation à son dévouement, qu'il lui doit un nombre incalculable de repas pris chez elle pendant le temps qu'il ne travaillait pas, quand il n'était alors qu'un pauvre hère aspirant à se faire dans le froma-

ge social un trou où se blottir. Elle allait partout, répétant que son mari n'était qu'un gueux, qu'un bandit de la forêt noire, qu'un ingrat la laissant vivre de l'air et d'eau fraîche. Elle racontait ainsi beaucoup d'autres sornettes dont je fais grâce aux lecteurs, et qui faisaient ouvrir de grands yeux à ceux qui l'écoutaient. Le sac à reproches se vidait et exhalait une puanteur qui écœurait le monde.

L'incompatibilité d'humeur qui existait désormais entre M. Albert et sa femme s'accroissait de jour en jour, et le moment approchait où la vie commune leur deviendrait insupportable.

Voilà donc l'œuvre de Piercine, qui avait bien réussi. Celle-ci avait su, par ses manigances, perdre M. Albert dans la boisson et le jeu. Mme Albert avait pu vivre pendant quelques années en bonne harmonie avec son mari, restant fidèle à ses devoirs de mère et d'épouse, et réussissant à faire envier aux autres un certain bonheur apparent !... Aujourd'hui la situation n'est pas la même ; non seulement les époux ne s'aiment point, mais ils se méprisent et se font la guerre.

Maintenant, à l'encontre des éloges qu'on leur adressait autrefois, il s'est répandu des discours singuliers sur leur compte. Les propos allèrent leur train sur les inégalités de conduite et les scènes auxquelles elles donnèrent lieu. Il fallait entendre les commentaires malveillants et les anecdotes des plus inexacts, avec cette excitation que soulèvent toujours les scandales. L'humeur montante de sédition contre M. et Mme Albert crevait de toute part ; elle crevait pour ainsi dire par tous les pores de ce petit peuple, en chansons, en sarcasmes et quolibets, en propos entre-croisés presque à haute voix dans les endroits publics, en injures atroces. La « bonne société » et les mauvaises langues prétendaient que la femme souffrait beaucoup des mille avatars d'un mari brutal qui ne lui apportait que froissement et déception. D'autres accusaient Mme Albert.

Mais qu'on se détrompe ! Il n'y a pas de faits sans motifs et sans conséquences. Comme l'a bien dit Spinoza, il ne s'agit pas de s'indigner, ni de s'é-

tonner d'un évènement, mais de comprendre. Ne rendons pas M. et Mme Albert responsables de ce qui leur est arrivé de fâcheux. Ils devaient en arriver fatalement à se haïr et à se séparer. Il fallait tôt ou tard se quitter, parce que cette vie de suspicions continuelles, de dénigrement, de lutte, vie créée par les sortilèges ourdis par une criminelle envieuse, leur devenait intolérable et à l'un et à l'autre. Plus ils prolongeraient cette situation équivoque, plus ils en sentiraient le poids insupportable. Ainsi, les méchants ont condamné deux créatures à une séparation pire que la mort, la séparation dans le mépris et dans la haine. Et cela se renouvelle chaque jour sur ce petit « joyau enchâssé dans l'écrin d'émeraude », dans ce petit pays au séjour enchanteur où Dame Nature, revêtue d'un éternel manteau de verdure, offre aux yeux émerveillés de l'étranger des sites d'une incomparable beauté.

.....

XIV

Victor est un fort gaillard d'une trentaine d'années, intelligent et bon. Orphelin de bonne heure, une tante s'était chargée de son éducation et de son instruction et avait inculqué à l'enfant encore jeune, les principes de droiture, de l'honneur et du devoir. C'est ainsi que, peu à peu, Victor était devenu un homme, très doux de caractère, généreux et charitable, homme dont la vie entière semblait être guidée par le sentiment de la justice, du devoir et de l'honneur.

A force de travail et de probité, il était devenu contremaître dans une des usines de la Grande-Terre et il dirigeait plusieurs équipes d'ouvriers ayant chacune à sa tête un conducteur-chef. Dès les premiers jours le Directeur de l'usine s'était assuré des services de ce jeune contremaître et il put constater à sa grande joie que celui-ci accomplissait son travail pour le mieux. En effet, Victor apportait un grand sérieux et une ponctualité de premier ordre à sa tâche. Il était d'une scrupuleuse honnêteté, en employant du mieux qu'il pouvait le temps dévolu au travail. Il aimait bien son

emploi, et chaque soir, en rentrant chez lui, il se sentait bien fier de sa personne, car il avait la conscience d'avoir bien exécuté son ouvrage. Il avait encore mérité l'estime du Directeur de l'usine par sa tenue extérieure qui révélait de bonnes dispositions de l'âme. Il était correct dans ses paroles comme dans ses actes. Il se gardait bien des excès qui dégradent l'homme. Enfin, il était vraiment quelqu'un qu'on pouvait estimer largement et sur qui l'on pouvait compter.

Victor était quelque peu orgueilleux ; mais, à l'usine, il ne se montrait pas trop fier du rang qu'il occupait au-dessus des autres. Au contraire, il était bon et accommodant à l'excès pour les ouvriers ; il se montrait accessible à tous ; il était constamment prêt à entendre leurs plaintes et à satisfaire leurs désirs légitimes. Aussi était-il fort apprécié de tous. Cependant, Victor joignait à sa douceur une autorité douce et clairvoyante, car tout en aimant à voir les travailleurs heureux autour de lui, il ne voulait pas qu'on hésitât à exécuter l'ordre qu'il donnait. Tout en considérant ses travailleurs et en leur donnant son appui fraternel, il gardait sa dignité et le droit de penser et d'agir comme il l'entendait.

Victor avait, certes, une situation des plus enviables. Depuis quatre ans qu'il occupait cette place, il vivait pour ainsi dire dans un parfait bonheur. Il avait eu déjà à lutter contre certains envieux, mais jusqu'ici il avait triomphé de leurs maléfices.

.....

Un dimanche, Victor faisait sa promenade habituelle aux environs de sa maison, une belle maison d'habitation que lui avait allouée la société usinière, non loin de la grande fabrique de sucre. Tout-à-coup il se trouva en présence d'un de ses condisciples de classe qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps. C'était un mulâtre de mise assez correcte, très aristocrate en son genre ; mais un homme sans cœur, gonflé de haine pour tous ceux qui lui étaient supérieurs ; un homme plein de vices, envieux, dissimulé et qui ne croyait pas au bien. Habitué à faire toutes

ses volontés, il n'obéissait qu'à son caprice et n'aimait que lui.

— C'est vous, Grégoire ? — dit Victor. — Quel hasard !

— Comment cela va-t-il donc, mon cher Victor ? — répondit il en tendant la main.

Victor qui avait quelque peu la manie de parler l'anglais, pour en avoir appris quelques mots sans doute au lycée où il fit ses études, fit entendre un « *All right* » sonore, ce qui signifiait alors « Tout va bien ».

— Je n'espérais plus vous rencontrer !

— En effet, je sais que vous avez couru le monde : vous avez été à Cayenne, à Cuba, à la Dominique, un peu partout, quoi !

— Oui. Mais j'espère que désormais nous ne resterons pas de nouveau ni deux ans, ni quatre ans sans nous rencontrer. (1) Du reste, je dois m'établir ici pour de bon et essayer de trouver un emploi.

— Eh bien ! il y a tout près d'ici une maison qui abrite mon existence et où je serai heureux de vous accueillir, en ami de jadis, en ami d'hier.

— Oui, nous sommes de vieux amis : la vie nous a séparés, mais j'éprouve aujourd'hui une joie immense à vous revoir. Je vous retrouve en plein essor et je suis fier de vous, je suis fier d'être votre ami.

Ils s'entretinrent longuement. Ils se firent de mutuelles confidences, et bientôt les deux hommes connurent leur situation respective. Et Grégoire s'exclama malicieusement :

— Oh !... vous avez fait des progrès ! Et vous avez eu de la chance aussi ! Vous êtes un grand contremaître ; vous êtes par conséquent un homme im-

(1) Mon détracteur, — l'homme à prétentions exagérées et ridicules, qui veut paraître supérieur aux autres, — avait souligné dans le « *Meilleur Mariage* » un passage où se trouvaient deux négations. Qu'il ne s'avise pas de revenir à la charge et de souligner celui-ci. Il est vrai qu'on ne fait pas usage de PAS lorsque NI est répété. Mais cependant nous ferons observer que, pour rendre l'expression plus énergique, les bons auteurs ont employé quelquefois PAS avec NI répété.

portant... Moi, j'ai pioché un peu partout, tour à tour ouvrier et manœuvre. Entre autres, je suis pour l'instant à la recherche d'un emploi...

Grégoire, par une verve extraordinaire, surprit complètement la bonne foi de son ami. Il sut si bien mener la conversation qu'il se fit admettre d'emblée en qualité de conducteur d'équipe.

Le lendemain matin, Grégoire se présenta de bonne heure à l'usine.

— Ah ! vous voilà, camarade, — dit Victor en s'approchant de lui et en lui tendant franchement la main. — Tout d'abord je vais vous présenter au directeur, et je vous indiquerai ensuite l'emploi qui vous est réservé.

L'ami de Victor fut présenté au directeur de l'usine qui l'accueillit de bonne grâce et lui demanda ses nom et prénoms. Il déclara s'appeler Grégoire Freschemont, et il fournit des certificats émanant des endroits où il avait déjà travaillé, certificats reproduisant tant s'en faut de bonnes références.

— Eh bien ! — demanda le directeur à Victor. — Que pensez-vous faire de lui ?

— Je me propose de l'employer comme conducteur en chef de l'équipe qui travaille au fourneau.

— Eh bien ! faites.

.....

Grégoire se mit à l'œuvre avec un dévouement sans bornes. Il se lia vite avec ses camarades de travail. Entre temps ses relations avec le contre-maître étaient, paraît-il, des plus cordiales. Cependant Grégoire se prenait souvent à réfléchir. Il pensait :

— C'est drôle, tout de même ! Voilà un homme qui a fait ses classes ensemble avec moi : il n'a jamais été plus brillant que moi. Il n'a jamais été mieux que moi sous aucun rapport. Et ne voilà-t-il pas qu'il est mon chef aujourd'hui !

Dans le service tout marchait pour le mieux, du moins en apparence. Mais Grégoire s'attristait bien souvent à la pensée d'être commandé, dirigé par un homme qui n'était pas toujours supérieur à lui.

— Ma vie entière se traînera-t-elle toujours aussi

monotone ? pensa-t-il. Serai-je toujours contraint de recevoir des ordres et d'obéir aveuglement ?

Or, M. Grégoire, très mécontent, essaya de « *carrotter* » quelques minutes par-ci par-là. Il se proposa de lambiner exprès, sous prétexte de ne pas « *gâter le métier* ». Le contremaître, qui avait l'œil à tout, ne tarda pas à remarquer la mauvaise foi de celui-là. Aussi lui fit-il doucement quelques observations bien fondées. Grégoire essaya de se courber ; mais il ne pouvait souffrir le contremaître ; il éprouvait envers celui-ci un sentiment étrange. Et Victor se trompait bel et bien en voyant en Grégoire l'ami docile qu'il avait été pour lui auparavant. Cependant, comment Victor pouvait-il changer l'amitié qu'il professait pour l'ami en une méfiance injustifiée, certes, mais cruellement humaine ?

Tout marcha pour le mieux de nouveau, mais pendant quelques jours seulement.

.....

C'était la saison des réparations diverses. Des équipes d'ouvriers et de manœuvres s'en allaient déterminer, dans les environs, des fers, des pièces de machine déjà mises hors d'usage, travail quelque peu fatigant mais dont les hommes se chargeaient volontiers. Il faisait une chaleur torride. Victor offrit à ses hommes un pourboire avant de les mettre à l'œuvre et leur proposa une augmentation de cinquante centimes pendant les jours consacrés à ce travail. Jamais encore un contremaître ne s'était montré aussi généreux à l'égard des travailleurs. Mais toutes ces considérations ne mirent pas le conducteur en chef en humeur. Il s'en alla avec ses hommes, et, à quelques pas de là, il s'installa à l'ombre bienfaisant d'un manquier, en invitant les autres à faire comme lui.

— Commençons par nous reposer, — dit-il. — Que peut-on faire sous ce soleil ardent ?

Grégoire, assis nonchalamment sous l'arbre, devisait longtemps avec eux et fit des réflexions les plus grossières à l'égard du contremaître.

Victor s'aperçut du manège de son protégé. Il s'en offusqua. Aussi il se permit de lui faire des reproches de mauvais ton, et le haranga longuement sur ses

obligations. Mais Grégoire devint furieux, il envoya le contremaître à la plus « *chaude place* » du monde, et, tout en se mettant au travail, il proféra des paroles outrageantes à l'adresse de son bienfaiteur.

— Hein — ! pensa-t-il. — Vous ne continuerez pas longtemps à me faire des sermons !...

Jamais Victor n'eut la pensée de renvoyer l'importun. Il est vrai que dès ce jour-là, Grégoire se mit en devoir de travailler consciencieusement et de se montrer très sérieux. Toutefois, il se proposa de faire du tort à Victor par un moyen ou par un autre.

Ceux qui croient aux pressentiments prétendent que nous sommes toujours avertis des chagrins ou des malheurs qui nous menacent, soit par une sorte de mystérieuse angoisse intérieure, soit par je ne sais quoi. C'est peut-être bien vrai, car depuis lors, il semblait à Victor qu'une secrète menace flottait constamment dans l'air au-dessus de sa tête et que cette menace aurait une répercussion fâcheuse qui briserait le bonheur des siens. Il se sentait quelquefois plein d'une émotion indéfinie.

Grégoire enviait rageusement la situation avantageuse de son ami. Aussi le haïssait-il. La haine dans son âme était devenue aussitôt une soif de vengeance. Or, tandis que Victor menait tranquillement ses travaux, dans l'ombre l'ingrat conducteur calculait, imaginait quel coup devait-il porter à son employeur. Et voilà que peu à peu son plan machiavélique prenait forme ; chaque jour il était raffiné par un grand besoin de cruauté.

J'ai dit déjà que Grégoire s'était bien vite lié, pour ainsi dire intimement, avec ses hommes. Or, il profita de cela pour démolir cette entière confiance que chacun d'eux avait pour le contremaître. Il disait, entre autres choses absurdes, que Victor était un homme pervers et habile qui savait, par des promesses qu'il ne tenait pas, par des paroles engageantes, mais trompeuses, aveugler les yeux les plus clairvoyants pour obtenir un maximum de travail et un maximum de soumission.

.....

M. Victor aurait souffert bien cruellement s'il lui avait fallu entendre tous les paradoxes outrageants que Grégoire débitait par-ci par-là sur son compte. Ma plume se refuse à relever ce que quelques-unes des expressions ont eu de cruel et de blessant pour le contremaître. Il est vrai que certains potins, entendus d'une oreille distraite, revenaient à son esprit et s'y burinaient avec des traits aigus de pointe sèche. Mais il faisait mine de ne pas entendre, de ne s'apercevoir de rien ; toutefois, il n'en percevait pas moins comme une piqûre d'épingle le dard d'une méfiante observation et le poids d'une hostilité croissante contre lui. Victor demeurait aussi indifférent que peut l'être, à la palpitation d'un chirurgien le patient piqué à la cocaïne. Du reste, pourquoi s'en alarmerait-il outre mesure ? Les grands hommes de la révolution n'ont-ils pas été traités par Catherine II sans ménagement, et même avec mépris ? Le grand La Fayette n'a-t-il pas été surnommé « *Dadais le Grand* » ? Mirabeau ne passa-t-il pas pour « *le scélérat rempli de vices qui mérite l'estime de Sodome et de Gomorrhe* » ?

Les ouvriers firent tout d'abord la sourde oreille aux avances perfides de Grégoire. Depuis quatre ans que Victor était contremaître dans cette usine, personne n'avait songé à lui ternir la réputation. Mais cet infâme Grégoire, doué d'une parole persuasive, savait fort bien influencer les gens. Il redoubla d'ardeur au travail de dénigrement qu'il avait entrepris contre le contremaître.

La phrase célèbre de Bazile : « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose », traduit vraiment une des plus tristes et des plus indiscutables vérités sur le cœur humain. Il y a toujours un résidu empoisonné de méfiance que laisse dans l'âme tout soupçon, même dissipé. C'est ainsi que peu à peu les ouvriers avaient perdu confiance, en se ralliant à celui qui, soit disant, leur ouvrait les yeux. Et insensiblement s'était trouvée ébranlée cette belle admiration qu'on avait pour le contremaître. On avait fini par éjecter dans l'ombre toutes ses qualités pour ne faire paraître en pleine lumière que ses défauts. Sur tous les hommes de l'usine un vent de méfiance, puis de haine

avait soufflé ; et, tandis que Victor se croyait toujours l'homme aimé et respecté, il était détesté par le personnel. Il y avait même une certaine effervescence parmi ce personnel. Ce n'était que l'autorité absolue de Victor qui empêchait le flot houleux de se soulever contre lui. Mais il était évident qu'autant, autrefois, il eut été plaint dans l'infortune qu'autant maintenant on la lui eut souhaitée.

Il est vrai que les ouvriers lui souriaient toujours. Mais que cachait dès lors cet indéfinissable sourire qui se dessinait sur les lèvres ? Leur sourire, leurs paroles cachaient la plus basse et la plus vile trahison. Maintenant ils concevaient l'immonde projet de faire de l'amour qu'ils avaient voué à Victor l'appât qui devait attirer vers le supplice ce contremaître qui se fiait à eux.

.....

Ce n'est pas tout. Grégoire va user contre le contremaître, l'arme surnoise des sortilèges. Un beau jour il se rend auprès d'une vieille sorcière et lui débite d'abord un tas de calomnies sur celui qui va être sans nul doute sa victime.

— M. Victor veut me faire perdre mon pain ! — dit-il en substance. — Alors, madame, il vaut mieux qu'il perde sa place avant que je perde la mienne. Je suis un petit malheureux vivant au jour le jour, tandis que lui, il a déjà son magot.....

— Et alors que voulez-vous ? — demanda la femme, dont l'odieux regard détaillait l'homme des pieds à la tête.

- Je veux qu'il perde sa place !

— Ce que vous me demandez là est fort grave. Si l'on venait à savoir que j'ai été votre complice pour faire renvoyer cet homme...

— On ne saura rien !

La femme avait fait seulement le simulacre d'une objection. Mais croyez-vous qu'elle hésiterait à se faire l'instrument des immondes desseins de Grégoire ?.. Non ! il n'hésitait pas, bien qu'elle eût déjà suffisamment de forfaits à son actif pour ne pas se charger encore de celui-là. Il n'est pires atrocités dont elle ne soit capable. Pour elle, Grégoire avait bien le

droit de haïr son employeur et de ne reculer devant aucun moyen de le perdre et de se faire nommer à sa place. Du reste, ces sorcières sont toujours les basses complices de ceux qui s'adressent à elles pour faire le mal aux autres.

— Enfin, — dit la femme — vous ambitionnez la place du contremaître ? Vous pouvez l'obtenir sans grand-peine ni grand risque. Du reste, il n'est pas question d'user de moyens violents envers lui ! Il s'agit simplement de lui faire perdre l'estime du directeur et de faire en sorte que la situation se retourne en votre faveur.

— C'est bien ça !

— Bon ! bon ! fit la vieille sorcière. — *Fô vous mêté lu en désacô èvè directè l'usine-là !* (Il faut le mettre en désaccord avec le directeur de l'usine.)

Grégoire parla de diverses choses outrageantes contre Victor. Et, la femme et lui, ils eurent à accomplir de terribles méchancetés dans le détail desquelles je n'ai pas besoin d'entrer.

.....

Les relations entre le contremaître et le directeur de l'usine se refroidirent peu à peu. Enfin celui-ci finit par n'avoir guère de considération pour celui-là. Il lui arriva de ne plus pouvoir le supporter sans savoir lui-même pourquoi. Un jour, Victor, pour des raisons personnelles, ne pouvait prêter son concours à une œuvre que le directeur tenait à cœur de mettre sur pied. Celui-ci ne vit alors de la part de l'autre qu'une résistance qui eut le don de l'exaspérer. Se trouvant aussitôt hors de lui, il fit quelques remarques de mauvais ton au contremaître. Par malheur, celui-ci le contrecarra et ses objections lui parurent très outrecuidantes. Les prunelles du directeur devinrent agressives ; il s'y alluma de rageuses lueurs, et, l'air offensé et hautain, le supérieur s'exclama.

— M. Victor ! j'aurai soin de vous !

Sur quoi, le contremaître, poussé par je ne sais quoi, répondit :

— J'en aurai également de vous !

Cette réponse exaspéra davantage le directeur, attisa l'irritation secrète qui couvait en lui.

— Je vous arrangerai ! — dit-il.

Semblable à un ange révolté, frappé de l'anathème de dieu, Victor releva audacieusement la tête et déclara :

— Eh bien, soit ! Faites ce que vous voulez ; je ne lutterai pas contre votre détermination.

.....

Au milieu de l'après-midi de ce jour une note enjoignit le contremaître de passer au bureau du directeur. Celui-là, le front pâle et barré d'un pli soucieux, y alla vivement. Quand il pénétra au bureau, le directeur était assis dans un fauteuil de cuir, avec le visage pâle et d'une rigidité de marbre. Il y eut tout d'abord une minute de silence. L'entrevue entre le Directeur et le contremaître fut des plus émouvantes. Oh ! qu'on se rassure ! il ne s'est pas prononcé de grandes phrases entre eux ; de grandes colères n'ont pas éclaté. Mais l'émotion qui étreignait Victor était grande. L'expression de son visage, le léger tremblement qui l'agitait, le son de sa voix, tout semblait déceler en lui une de ces émotions difficilement continues, l'émotion d'un brave et honnête homme, dont la conscience est sans reproches, et qui sent planer tout-à-coup sur lui d'infamantes suspicions. Enfin, le directeur releva la tête et, fixant sur le contremaître un regard aigü, il le contempla comme si de sa vie, il ne l'avait pas encore vu.

— Eh bien ! — dit-il sèchement, — je vous congédie définitivement.

Tout d'abord, Victor songea ironiquement que cette résolution était excessive et cadrait mal avec les sentiments du directeur. D'une voix triste, il balbutia :

— Comment?...

— Pas d'explication !

Tandis qu'une rougeur intense couvrait ses traits, Victor demeurait anéanti. Il voulut poursuivre :

— C'est ainsi que vous me récompensez de mes quatr.....

— Assez ! — c'ama le directeur qui s'échauffait. — Voici vos appointements. Je ne saurai vous tolérer un

instant de plus au service de l'usine. Je vous chasse !

.....

Victo leva les yeux sur cet homme armé de pleins pouvoirs sur ses employés. Ils se sentait capable de l'empoigner et de lui flanquer quelques gifles, mais sa révolte ne montrerait rien que l'impuissant soubresaut d'une âme trop débile en la circonstance. Il toucha ses appointements et sortit.

Comment était Vitor à la sortie du bureau ? Il était probablement fou ?... Non, il n'était pas fou. Il était au désespoir !... Le langage est une algèbre si grossière quand il s'agit de traduire les nuances de sentiments, qu'il m'est difficile de trouver des mots précis pour traduire la situation morale de cet homme. Quoiqu'il eût fait de bonne heure l'apprentissage de la souffrance, jamais il n'avait rien éprouvé de comparable à la douleur qui le meurtrissait. De précoces chagrins s'étaient abattus sur son enfance ; plus tard les soucis matériels, les tracas domestiques, les blessures d'amour-propre, avaient imprégné d'amertume son existence. Mais depuis quelque temps, la certitude d'être en place et de pouvoir travailler tranquillement lui avait fait oublier ces pénibles souvenirs. Et alors il jouissait d'un peu de bonheur. Mais, hélas ! le bonheur est quelque chose de très relatif. Nous nous consacrons tout entier à la poursuite d'un bien-être matériel ; nous cherchons à acquérir une situation solide, par tous les moyens en notre pouvoir ; après l'avoir obtenue, nous ne cessons d'aspirer sans cesse à une amélioration de notre condition. Et tout à-coup un incident quelconque détruit tout. Ne voilà-t-il pas que c'est ce qui arriva à Victor ; un orage éclata à l'improviste par l'entremise des envieux et démolit son édifice de bonheur.

Victor sentit sourdre en lui des rancunes formidables, de ces rancunes puissantes à soulever un monde ; mais il n'avait pas à s'indigner contre le directeur ; mais plutôt contre tous ceux qui sont les agents néfastes de la fatalité. Notre vie, par l'effet de toutes les relations bonnes ou mauvaises, est soumise à tout le monde ; nos amis, nos camarades, nos enne-

mis, influencent notre destin à leur gré, notamment à la Guadeloupe.

Beaucoup de gens — et même les premiers qui crièrent haro sur cette affaire — ont eu leur part de responsabilité dans le renvoi du contremaître. Les uns l'ont eue par leurs actes volontaires, les autres par leurs bavardages, leurs potins, la légende malveillante qu'ils ont créée autour de Victor et du directeur de l'usine. C'est là une fatalité arrivée une fois de plus par l'intervention perfide de nos semblables. L'œuvre de Grégoire avait très bien réussi, et celui-ci s'en réjouissait de bon cœur. Il éprouvait l'âpre contentement que donne toujours une haine farouche enfin satisfaite.

Ah ! dame !.. qui n'a pas connu les grandes infortunes de la vie ne peut comprendre la pire, celle qui s'abat soudain sur vous, au milieu de votre tranquillité, au milieu de votre bonheur apparent, et fait d'un homme de conscience, d'un homme d'honneur, un déchu, un destitué !

Si, par exemple, quand Victor allait et venait autour de ses hommes, en maître qui a coutume de commander et d'être obéi ; si, quand il étalait aux yeux de tous la fatuité de son rang et la présomption de ses paroles, quelque bonne sorcière, instigatrice des choses de l'avenir, fût venue gâter ses illusions et troubler la frivolité de ses pensées par de graves révélations ; si celle-ci lui eût dit qu'un jour le camarade, le soit-disant ami, qu'il avait pris au service de l'usine, causerait sa perte ; et que ce même camarade ou ami rirait de sa bonne incrédulité et serait appelé à être contremaître à sa place, comment Victor eût-il répondu à ces lugubres prophéties ? sans nul doute par un éclat de rire gouailleur et une pirouette ! Il eût été dans l'impossibilité de concevoir que la fanfanterie et la trahison se cachaient, chez Grégoire, sous les apparences d'une parfaite amitié. Et pourtant !....

.....

Deux jours après le renvoi de Victor, le perfide Grégoire fut nommé contremaître.

XV

Le frère de Nicole, le nommé François, a vingt-quatre ans. Après ses premières études, il était entré dans un atelier de mécanique où il servait en qualité de manœuvre. Ayant compris qu'on ne peut devenir quelqu'un que par le travail, il voulut travailler sérieusement et surtout gagner de l'argent. Etourdi, éivré, il quitta son père avec indifférence, et c'était alors pour toujours ! Hélas ! nous sommes si mauvais, si volontaires dès l'enfance ! Du reste, peu de chose nous enlève vite aux bons sentiments naturels ! Or, François s'adonna à tout. Il n'était pas difficile sur l'ouvrage et acceptait toute besogne susceptible de lui rapporter. Ayant quitté l'atelier, il se fit tour à tour colporteur, jardinier, bûcheron, coupeur de canes, casseur de cailloux. Il était tout ce qu'on voulait.

A force de volonté et d'énergie, François était parvenu à amasser quelques sous. Pour y arriver, combien avait-il supporté de longues privations avec courage et résignation. Il ne buvait jamais de vin et le plus souvent il ne « mangeait pas gras ». Jusqu'au jour où il alla louer, à la Pointe-à-Pitre, un appartement qu'il meubla assez convenablement, il ne changea en rien sa manière de vivre. Toutefois, François continua de travailler et d'économiser pour grossir son magot. Une bonne femme de la ville, qui avait connu ses parents, prenait soin de son petit ménage de garçon ; elle lavait son linge, le raccommodait et entretenait tous ses effets dans le meilleur état de propreté possible. De sorte que François vivait paisiblement de sa vie de garçon.

La vue d'un camarade commerçant fit éclore dans son cerveau des idées ambitieuses.

« Pourquoi ne m'établirais-je pas aussi commerçant ? » pensait-il.

Tant et si bien que François se fit à cette idée

qu'un beau jour, il se fit installer une coquette boutique dans la rue Frébault. Dès les premiers jours, les clients étaient venus, curieux d'abord, s'arrêtant devant la dite boutique afin d'admirer l'étalage, puis jetant au passage un coup d'œil à l'intérieur pour examiner le commerçant, entrant enfin pour acheter quelque chose. Ils étaient tous revenus après, puis d'autres encore, et bientôt une véritable clientèle s'était formée.

Personne, tout d'abord, n'avait eu ou semblait ne pas avoir une pensée de dépit, ni un sentiment d'envie à l'ouverture de ce bazar, qui n'allait faire concurrence à quiconque. Jusque-là il n'y avait pas de jalousie agissante contre le tenancier de cet établissement ; au contraire, celui-ci avait provoqué une certaine joie dans le quartier. Et les voisins disaient sans arrière-pensée :

— Ah !.. il nous manquait un bazar ici !

La boutique, peu achalandée le matin, se remplissait durant l'après-midi d'une clientèle assez nombreuse. Les affaires de M. François s'arrangeaient de mieux en mieux. Et il souriait à l'idée d'en tirer grand profit.

Un jour, une cousine de ce commerçant, Mlle Jeanne, était à la Pointe-à-Pitre. Venue pour faire quelques emplettes, elle parcourait les magasins, quand tout-à-coup elle se trouva en face d'une boutique bien coquette, à la porte de laquelle parut aussitôt un homme en bras de chemise. Celui-ci paraissait gai et bien portant. Jeanne eut un mouvement de surprise et l'homme en eut tout autant, car elle le reconnut et lui-même la reconnut. M. François se trouva donc en présence de sa cousine qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Jeanne se remit très vite de sa surprise, et, s'avancant vers François, lui fit une révérence :

— *Ah !! cousin, bonjour ! Cè côté-ci ou yé on ? (C'est ici que vous êtes donc ?).*

— Oui, ma chère, Jeanne, — lui répondit-il, l'air calme.

— *Dépi ki tan ou rouvè boutique ici ? (Depuis quand avez-vous ouvert la boutique ici ?)*

— *Tu n'y es que cinq mois environ.* (Il y a cinq mois environ.)

— *Cé bien ! cé bien !* — fit la cousine en promenant ses regards partout. — *Et la vente ?* (C'est bien ! c'est bien !)

— Ah ! figurez-vous qu'une petite boutique comme la mienne n'est pas de nature à attirer l'attention de nombreux clients ! Mais je n'ai pas à m'en plaindre !

— A qui appartient la maison ? — demanda Jeanne, qui regardait son cousin au fond des yeux en dissimulant une jalousie affreuse qui la mordait déjà au cœur.

François, un peu prétentieux, poseur, avec un insupportable orgueil et une aveugle confiance, déclara :

— C'est une maison qui appartient à M. Florimond ; je la loue tout juste cent francs, mais je compte l'acheter d'ici quelque temps.

A ces mots, Jeanne ouvrit de grands yeux et s'exclama :

— *Cé bien ! cé bien ! cabrite à vous ka fè bèf !* (C'est bien ! c'est bien ! Vous progressez !)

Mais François n'a rien compris du sarcasme contenu dans ces mots. Et sans s'imaginer la souffrance de sa cousine en cette occasion, il débita ses joies, et parla de ses projets d'avenir. Entretemps mille réflexions jalouses traversaient l'esprit de la pauvre fille. Combien de gens, pensait-elle, étaient partis de la misère la plus sombre pour s'élever peu à peu, par un travail continu, mesuré, patient, jusqu'à une situation assez importante. Etant naïve, elle croyait que le succès était possible pour tous. Aussi voyait-elle déjà une réussite complète, une fortune pour son cousin. Or, de cœur jaloux, envieux, comme tout autre, elle souhaitait déjà la faillite à M. François.

.....
.....
.....

— Et vous, qu'est-ce que vous faites donc de bon, ma chère cousine ? A quoi occupez-vous votre temps ?

— Je suis toujours à la maison, faisant la couture et les travaux de l'intérieur, aidant papa quelquefois.

— Mais, dites-moi, est-ce vrai ? J'ai appris que vous aimez un monsieur qui est arrivé de l'étranger depuis peu et qui s'est installé ici comme négociant.

— Oui, oui, ce monsieur, je ne sais par quel singulier hasard, m'a rencontrée et m'a aimée. Il est fou de moi ; il a beaucoup de confiance en moi ; il a même cru en moi plus que je n'ai cru en lui, car j'ai eu, depuis sa déclaration d'amour, des moments de jalousie durant lesquels j'ai souffert de la pensée et de la crainte qu'il ne rencontre une autre femme plus en vue, plus belle pour l'attirer.

Une lueur mauvaise venait de passer dans les yeux de François. Connaissant la belle situation de l'homme en question, il entrevoyait déjà une position heureuse pour sa cousine si le mariage s'accomplissait. Il demanda, avec le cœur serré :

— Parlez-moi donc de M. Jacques.

— Oh ! M. Jacques est un homme assez joli. Tout le monde l'admire.

— Oui, on est toujours plus ou moins joli. Et son esprit ?

A cette question Jeanne parut tout interdite. Elle connaissait Jacques au physique ; elle le considérait comme un homme aisé, mais elle n'avait peut-être pas songé à se rendre compte de son esprit.

— Son esprit ? ... ah ! ma foi, je ne peux rien vous dire à ce sujet. Il parle bien ; que j'aime sa conversation !

— Mais de quoi donc vous parlait-il ?

— De l'amour, parbleu !

— De quoi encore ?

— De mille choses : de notre installation à la Pointe-à-Pitre après le mariage, de son magasin, d'une propriété qu'il fera exploiter à la Capesterre, ... que sais-je encore ? ... enfin de toutes choses.

Le cousin eut un sourire sceptique, et répondit :

— Vous me dites que votre prétendant vous parle de toutes choses. Toutes choses ! ... c'est vague... Et

de ses sentiments ?

— Oh ! oui. C'est un homme très bon. Il m'aime bien sans arrière-pensée.

— Est-ce que cet homme vous ira comme époux ?

— Oh ! oui, s'empressa de répondre Jeanne. — C'est un brave homme et personne ne peut me blâmer de vouloir l'épouser.

Je n'ai pas confiance, savez-vous. Cet amour auquel M. Jacques et vous ont cédé vous vaudra certainement des chagrins, des tourments. Il vous faut y renoncer, ma chère cousine.

— Ce n'est pas possible ! Ce serait un sacrifice au-dessus de mes forces.

— Réfléchissez beaucoup avant de vous engager définitivement dans la voie que vous avez choisie.

Oh ! toutes mes réflexions sont faites. Sachez bien qu'avant de m'abandonner à cet amour, que vous semblez me reprocher, j'ai beaucoup réfléchi à toutes les complications qu'il pourrait me créer dans la vie.

.....

Tout dans l'attitude de la fille, dans son regard, révélait une surexcitation que François n'avait pas manqué de s'apercevoir. Ses yeux s'animaient, ses joues s'empourpraient et on la sentait prête à affronter tout, à briser avec tout et tous pour conserver l'affection de Jacques.

.....

Enfin le cousin et la cousine avaient causé à leur aise, l'un parlant de ses affaires commerciales et de son projet d'acheter la propriété avec une assurance d'homme à qui tout avait réussi, et l'autre se posant en jeune fille privilégiée du sort, voyant son bonheur resplendir de plus haut et l'éblouissant elle-même. Tous deux avaient laissé tomber des phrases laudatives et ils s'étaient séparés avec des compliments mutuels. Mais hélas ! d'un côté et de l'autre, ces compliments si gentils en apparence, n'étaient point sincères : ils étaient empoisonnés par l'envie.

Lorsque Jeanne eut fini ses affaires, elle s'en alla chez une parente pour prendre le repas du midi et se reposer un instant avant de se mettre en route pour sa commune natale. Elle fit même une petite

sieste. Quand elle s'éveilla, il était deux heures. C'était un après-midi splendide. Le soleil, qui descendait lentement à l'horizon, versait sur tous les objets de la terre une flambée de lumière. Il faisait une chaleur d'enfer. L'air était suffocant dans cette ville peu hygiénique où les poumons ont toujours à craindre la poussière qui se lève en tourbillon au passage des autos. Il semblait que le vent eût pour jamais rendu son dernier souffle.

C'était le moment où la ville commerciale commençait à se dépeupler. Les gens des différentes communes, arrivés le matin, s'apprêtaient à regagner leur foyer. Jeanne fit ses adieux aux bonnes gens qui l'avaient hébergée, se chargea de son panier dit caraïbe, et emprunta la rue Frébault qui devait la mettre sur la route conduisant chez elle. La rue n'était point déserte. Des voitures y circulaient en tout sens. Des marchandes se suivaient par petits groupes tandis que charrettes se détachaient sur la route toute blanche avec leur plein de marchandises.

Mais Jeanne était seule ; elle paraissait soucieuse et attristée. Elle s'en allait d'un petit pas élastique et rythmé, alors que l'entretien qu'elle venait d'avoir le matin avec M. François se prolongeait dans son esprit. Elle discutait mentalement avec celui-ci comme si la silhouette du jeune homme eût été là, marchant à côté d'elle. Elle reprenait une à une toutes les paroles de son cousin, qui semblaient résonner à ses oreilles, et elle s'appliquait à en épuiser tout le sens. Pas une d'elles qu'elle n'ait pesée, mot par mot ; pas un de ses sentiments, pas un de ses gestes de bienheureux qu'elle n'ait discuté à la lumière de sa conscience troublée. Et par instants, elle soupirait :

Ah ! ah ! ... François ja tini boutique déjà ! Ça trop fó ! (François a déjà une boutique ! cela est trop fort).

Jeanne n'était troublée dans sa douloureuse méditation que par le passage d'un auto dont le ronflement et le poumpoum la faisaient retourner en arrière en même temps qu'elle se jetait au bord de la route.

Arrivée à la chapelle à Teynard accotée aux verdures d'un petit bois qui surplombe la route, à dix

cents mètres environ de la naissance de la route coloniale n° 1, elle s'arrêta, se dressa en face de ce lieu saint et fit le signe de la croix. C'est une pratique courante que de se signer devant chacune de ces petites églises dont le nombre s'accroît journellement dans tous les coins de la colonie. Ceci fait, Jeanne se mit à dire dévotement l'*Ave Maria* et le *Pater Noster*. On la vit alors immobile et comme impassible à l'ombre que projetaient en cet endroit quelques manguiers et des orangers.

On prétend que la prière fortifie, qu'elle inspire bien souvent un courage qu'on n'aurait point osé se supposer avant d'en avoir éprouvé les effets : on prétend qu'elle fait oublier les souffrances et les haines, qu'elle est un baume pour le cœur, un remède pour l'âme et un aliment pour le corps. Je doute fort qu'il en soit toujours ainsi, car Jeanne cessa brusquement la prière commencée, et aussitôt un profond soupir s'échappa de sa poitrine, alors qu'un nuage de tristesse s'emparait d'elle. Que se passait-il au fond de son cœur ? Dans le recueillement de ses méditations elle rencontrait des motifs de tristesse en songeant au bonheur de M. François. Or la métamorphose qui s'opéra en elle était tout simplement l'effet du ressentiment qu'elle éprouvait déjà à l'égard de son cousin. Et la violence de l'envie lui fit interrompre cet exercice de piété qu'elle s'était prescrit. Une subite altération de ses traits faisait deviner chez elle des douleurs aiguës. Son regard se portait vers l'image de la Vierge et le crucifix placés au fond de la chapelle. Mais elle ne trouvait aucune consolation dans la considération de ces objets si chers à toute âme chrétienne. Elle se retourna et vit une amie qui venait elle aussi de la ville, d'un air empressé et satisfait. C'était Mademoiselle Marthe qui habitait la même commune que Jeanne et non loin d'elle.

Jeanne l'attendit.

— *Moin pa té save ou te en ville !* lui dit Marthe en l'abordant. (Je ne savais pas que vous étiez en ville).

Mlle Marthe se signa en présence de la chapelle et les deux jeunes filles reprirent leur route. Une ondu-

lation indescriptible semblait passer de leur taille à leurs talons, et de leurs talons à leur taille, à chacun de leurs longs pas, tandis que les plis de leur robe flottante oscillaient à droite et à gauche sous le balancement libre de leur hanche. Cette démarche est d'ailleurs aussi naturelle chez les jeunes filles et les femmes créoles que la teinte de leur peau.

Après avoir quitté le faubourg de la Pointe-à-Pitre, la commune des Abymes, où se trouvaient alors ces deux voyageuses, offre à la vue un coup d'œil unique en son genre, parsemée qu'elle est de monticules rocheux et boisés, de provenance neptunienne, s'élevant brusquement dans toutes les directions et plongeant leurs bases dans la verdure des plaines immenses et unies qui les environnent. Bien que fort sensible à la beauté des choses et passionnément éprise du charme particulier et si prenant de cette commune familière, Jeanne n'accordait aucun intérêt à l'ensorcellement hardiesse du paysage qui garde éternellement son éclatante verdure en dépit de la chaleur tropicale. Elle ne dédiait pas un regard aux arbres qui bordent la route sur un certain parcours : des manguiers qui s'épanouissaient en feuillage touffu ; elle n'admirait même pas l'idéale transparence du ciel. Elle ne songeait point à respirer l'odeur tiède de ce sol qu'elle aimait. Elle était uniquement obsédée par la pensée de son cousin.

Or, dès que nous entrons en relations avec quelqu'un de nos amis, nos tendances se réveillent en nous plus aiguës. Le contact avec nos semblables nous fait songer plus fortement à nos ambitions, à nos déceptions, à nos haines, et alors nous éprouvons le besoin de nous raconter. Bien souvent notre interlocuteur, soit par souci de ne pas déplaire, soit par timidité, se fait le plaisir d'entrer dans les sentiments que nous éprouvons et de les partager. Or, la présence de Marthe fut une belle occasion pour Jeanne de montrer à quel point elle était railleuse, envieuse et sentencieuse.

— *Ma chère, ou savez qui François tini on boutique en l'ari Zabyme !* annonça-t-elle à brûle-pourpoint à son amie. (*Ma chère, savez-vous que François a une bou-*

tique dans la rue Frébault !)

— *Cé vré on ?* demanda Marthe intriguée (C'est vrai donc ?)

— *Min oui ! En pa té ko save ça. Cé jôdi là en ka passé en lari Zabyme en ka voué François en cote chemise a dan on bel boutique. Missié gros, gras, vaillan, i fiè kon i tout sel ! I jousse té ka fè on gen pa rouconète moin !* (Mais oui, je ne savais pas ça encore. C'est aujourd'hui, en passant dans la rue Frébault que j'ai vu François en bras de chemise dans une belle boutique. Monsieur est gros, gras, vaillant, il est fier comme lui seul ! Il faisait même semblant de ne pas me reconnaître). *Min moin fè li reconnète moin. Alò moin rentré, nous causé. I fè moin comprenne ki zafè a li ka maché min si min. I jousse di moin ! i tini lidé acheté maison là. Fô vou voué gen a li ! Ah i grand missié a présent !* (Mais je me suis fait reconnaître. Alors je suis entrée, nous avons causé. Il m'a fait comprendre que ses affaires sont en bonne voie. Il m'a même dit qu'il a l'idée d'acheter la maison où il est. Il faut voir sa façon. Ah ! il est gros monsieur présentement). *Moins très étonnée ! En pé pa comprendre o misié prend lagen pou li té monté boutique. Missié té ka travaille manève tou lotte jou. I pa dotte chose ki on vagabond et cé bien difficilement i té ka mète on culotte a si li. I té ka joué graine dé en toute coin la i trapé... Ah ! moin payé pou connète li. I té a ka papa on temps. On foi mimme i prend lagent a papa pou li té joué. I poko fait hac qui bon. I paka rété a dan on travaille.* (Je suis très étonnée ! Je ne puis pas comprendre où Monsieur a pris de l'argent pour monter une boutique ! Monsieur travaillait comme manœuvre l'autre jour. Il n'a pas été autre chose qu'un vagabond, et c'était bien difficilement qu'il pouvait se mettre une culotte. Il jouait au dé partout, dans tous les coins... Ah ! je suis payée pour le connaître. Il était chez papa un certain temps. Une fois même il a pris l'argent de papa pour jouer. Il n'a en core rien fait de bon, il ne reste pas dans un travail). *Missié douete gagné quièque sou en jé et alò i tiré plan a li pou on négociant té ba li machandise. Pa pli ki ça et missié ka fait grangala a li. Min pa pé. Ça pé-*

ké diré lonten. I ké soit joué et pède toute fon à boutique o bin ça ké fonde en main à li. En vlè ki avant lanné la fini missié pas tini ni boutique, ni memme on bon chimise pou li sôti ! (Monsieur a dû gagner quelque argent au jeu, et alors il a joué de la ficelle pour avoir des marchandises d'un négociant. Ce n'est pas autre chose, et il s'en fait accroire. Mais n'ayez pas peur ! Cela ne durera pas longtemps. Soit qu'il jouera et perdra tout le fonds de la boutique, soit que tout ça fondera entre ses mains... Je veux qu'avant la fin de l'année Monsieur n'ait ni boutique ni même une bonne chemise pour sortir).

Marthe avait écouté cette longue tirade avec une patience angélique, tandis qu'elle jetait sur son amie un de ces regards douloureux qui semblent appeler la compassion. Elle ne jugea pas d'y placer tout d'abord un mot, sachant que le premier remède à l'exaspération d'un cœur c'est de le laisser librement exhaler ses ressentiments et ses plaintes : une réplique précipitée pourrait être fâcheuse. Ce ne fut donc que lorsque Jeanne eut donné un libre cours à son irritation que sa compagne essaya, timidement d'ailleurs, de l'exhorter à un peu de réserve.

— *Ma ché fo pas ou jigé-li con ça ! Dépi ten i ka travaille i pé ja fé on ti économie ! Et si li tini ti brin chance...* (Ma chère, il ne faut pas le juger ainsi ! Pour le temps qu'il travaille il peut avoir fait déjà quelques économies ! Et s'il a de la chance), ...

— *O la ça !* — répliqua Jeanne — *Nègue pas ka tini lagent ! Pou yo tini fo yo trouve o bien fo yo volé.* Comment voulez-vous ça. Les nègres n'ont point d'argent. Pour qu'ils en aient il faut qu'ils en trouvent ou bien qu'ils en volent.

C'était là une trahison et une déloyauté vis-à-vis de François. Et l'attitude de Jeanne à l'égard de son cousin fit naître en Marthe un sentiment pareil à de la méfiance. Celle-ci hasarda tout de même quelques mots :

— *Ou douète bien content ki cousin à vou tini beuti-que. Quand ou ke en ville ou ke fé provision à vou là et cètin i ke vendé bien ba vou.* Vous devriez être bien contente de savoir que votre cousin possède une

boutique ! Quand vous serez à la ville vous ferez vos provisions chez lui et il est certain qu'il vendra bien pour vous) !

— Ah ! foute ! si cé assi moïn i ka attende pou li vende i pé ké jammin vende ! Min pli ci mié allé payé on bitin dé foi pi ché on dotte côté ; a pa sou en moïn i ké vouè !... (Ah ! fichtre ! si c'est sur moi qu'il attend pour vendre il ne vendra jamais ! J'aime mieux aller payer quelque chose plus cher ailleurs ! Ce n'est pas mon sou qu'il verra).

Jeanne ne tarissait pas. Un peu fourbue, en nage de sueur, les yeux incommodés par la chaleur du soleil, elle parlait, prétendant que personne ne peut encore soupçonner l'indignité de François. Elle parlait tant et si bien qu'on dirait que Dieu a donné la voix à l'homme uniquement pour en faire un usage criminel.

Pendant ce temps, Jeanne était loin de soupçonner le combat qui se passait également en son cousin.

Lorsque François fut seul, après le départ de Jeanne, il réfléchit beaucoup sur le sort de celle-ci.

— Fichtre ! Quelle bonne chance pour Jeanne !.. Oh ! non ! ce n'est pas possible. Cet homme ne peut pas porter son choix sur cette fille. Il ne se mariera pas avec elle. Du reste, je ferai tout pour empêcher ce mariage !..

C'est alors dans cette pensée que François se mit en devoir d'écrire une lettre à son oncle, pour essayer de le faire revenir sur le projet de marier sa fille à M. Jacques. Voici la lettre :

Mon cher oncle,

Depuis quelques jours j'entends qu'il est question d'amour et de mariage entre Jeanne et M. Jacques. Je n'ai pas voulu prendre cette nouvelle au sérieux. Mais aujourd'hui i Jeanne, de passage ici, me l'a confirmée.

Ne représentez-vous pas, cher oncle, l'impossibilité d'une union entre Jeanne et M. Jacques ? Jamais celui-ci ne voudra épouser votre fille. Je ne connais encore que très peu cet homme. Ce que je puis dire c'est qu'il est un étranger qui vient de tomber ici comme une épave. On doute encore de ses origines et de ses sentiments. Est-il assez respectueux d'une jeune fille qui n'est pas

de son monde pour la traiter avec tous les égards qui conviennent ? Ne cherche-t-il pas à s'en amuser pour la délaisser plus tard et rendre à la vie votre fille trompée, bafouée, salie et triste à tout jamais ?

Mon cher oncle, croyez-moi, cette liaison me semble infiniment dangereuse pour Jeanne. Jamais, n'est-ce pas, les parents de M. Jacques ne consentiront à une mésalliance. Notez bien que Jeanne est pauvre !!

En conséquence, mon cher oncle, suppliez votre fille de briser tout de suite avec ce roman de jeunesse. Agissez promptement, pour vous et pour le bonheur de cette chère enfant. Si vous n'avez pas en mon jugement une confiance suffisante demandez conseil aux autres.

Espérant que cet appel sera entendu, je vous prie, mon cher oncle, de croire à mon profond attachement.

Votre neveu affectueux,
FRANÇOIS.

Or, un jour, en revenant de son champ, le père de Jeanne, M. Gaston Olivar, trouva chez lui une lettre portant le timbre de la ville. Il ouvrit l'enveloppe avec empressement, et il lut.

Depuis quelque temps son visage revêtait une mystérieuse et triomphante expression à la seule pensée de marier sa fille à un homme riche. Mais après la lecture de cette impertinente lettre, cet homme, fidèle au principe américain qui est de ne pas intervenir dans les affaires d'autrui, eut un accès de colère et manifesta son indignation contre son neveu d'une telle manière que son visage prit une expression grave et peinée. Il creusa pendant quelques instants le sens caché de cette diplomatique missive ainsi que le mobile qui l'avait dictée. L'un et l'autre lui échappaient complètement. Néanmoins ce père orgueilleux trouva bien importune l'immixtion de François, si absolu dans ses opinions, dans les affaires de cœur de sa cousine.

— *Célestine ! ou ka comprenne zaffè à François on !! (Célestine ! Comprenez vous les affaires de François !!)*

— *Ka i fè ? (Qu'a-t-il fait ?)*

— *Min cé lettre à li moin recevoi là. ! I ka di moin pas laissé Jeune innmé Jaques. (Mais c'est sa lettre que j'ai reçue là ! Il me dit de nè pas laisser Jeanne aimer M. Jacques).*

— *Ka ça yé ?... s'écria la femme en se mettant la main sur la hanche dans un geste plein de désinvolture... I fou !... (Qu'est-ce que c'est ?... Il est fou).*

— *Moin ké rende-li on belle réponse aussi ! (Je lui rendrai une belle réponse aussi !!)*

— *Missié roulé bosse à li tou patou Passe à présen la chance pôté pou li, i établi-li comerçan, i ka couè i cé on grand personnage et qui i tini doi fourré nez à li en sazè a lezott.. I jalou con li yé là. . ! (Monsieur a traîné sa bosse partout. Parce qu'aujourd'hui la chance lui a souri, et qu'i s'est établi commerçant, il se croit un « bourgeois » tout comme un autre et s'imagine avoir le droit de fourrer le nez dans les affaires d'autrui ! .. Il est jaloux !!!)*

XVI

Jeanne touchait à ses vingt ans. La délicatesse de ses traits et de ses proportions lui laissait apparemment la gentillesse de l'enfant. C'est, du reste, le principal charme des créoles. D'un teint quelque peu clair, elle montrait un visage profitable. C'était une figure dont les traits principaux étaient une bouche très bavarde, une bouche à tout dire, rapide en ses mouvements, et deux grands yeux qui, à certains moments, s'éclairaient d'une résolution et d'une intrépidité singulières. Assez forte, elle était douée d'une grande activité. Jeanne avait poussé librement comme une plante vigoureuse dans le silence de la campagne. Elle avait toujours vécu dans la solitude, au milieu des champs et on pourrait croire que, de ce fait, son caractère était sauvage. Elle travaillait de tout son cœur avec ses parents, en vraie paysanne amie de la nature, fière des égratignures que les chardons et les ronces pouvaient laisser sur ses mains. Elle aimait la terre, les arbres, les bêtes des bois et des champs ; le vent qui passait à travers la feuillée lui chantait aux oreilles de douces chansons. Elle travaillait avec ses parents cultivateurs et pre-

nait goût à cet état. Elle ne pensait qu'à travailler, qu'à aider ses parents. Le mariage n'était pas encore dans ses idées, ou du moins il lui apparaissait comme une chose lointaine à laquelle d'ailleurs elle aurait toujours le temps de penser. L'essentiel, pour le moment, était de subvenir à leurs besoins.

Mais il n'est condition si humble où une jeune fille ne puisse attirer honorablement les yeux. Jeanne fut vite aimée par un inconnu qu'une simple rencontre avait mis un jour en face d'elle. C'était un nouveau négociant de la ville, d'une figure agréable, de bonne tournure. Il se nommait Jacques De Lafourrière. Cet homme, qui avait des loisirs, errait à la Guadeloupe au hasard. La campagne surtout l'attirait irrésistiblement. Or, au cours de ses promenades sans but, il avait vu et revu la jeune fille. Peu à peu l'image de celle-ci s'était insinuée en lui, tour à tour fuyante et fidèle. Et, par l'attraction fatale des circonstances, Jeanne et M. Jacques devinrent amis. Mais l'amitié entre un homme et une femme ne reste pas longtemps innocente. L'amitié désintéressée entre deux jeunes personnes des deux sexes est une de ces douces chimères dont se repaissent les âmes candides, ou bien une aimable fiction dont les amoureux se servent pour se mentir à eux-mêmes. L'homme et la femme qui ont scellé le pacte d'amitié peuvent être remplis d'honnêtes intentions, mais il n'en arrive pas moins un jour où ils s'aperçoivent qu'ils sont de sexe différent et où leur amitié, si simple soit-elle, commence à se changer en un sentiment plus vif. A partir de ce moment-là la cordiale poignée de main qu'on se donnait sans arrière-pensée s'alanguit en une pression plus prolongée ; les regards qu'on échangeait tranquillement se fondent l'un dans l'autre d'une manière délicieuse et provoquent un frisson intérieur qui remue tout l'être ; petit à petit à l'amitié se mêle une tendresse expansive et tout-à-coup l'amour se montre. C'est ainsi que Jeanne avait reçu un beau jour une déclaration d'amour qui l'avait d'abord trouvée indifférente ; mais une lettre mystérieuse, parvenue secrètement était venue tout-à-coup changer la froideur de la jeune fille en une

passion ardente. Puis suivait une correspondance d'une certaine étendue jusqu'au jour où l'homme eut accès libre dans la maison de la famille.

Les premières visites de M. Jacques plurent tout naturellement aux parents de Jeanne. L'amour s'abat où il veut. Jeanne serait-elle coupable d'aimer cet homme ? Celui-ci était revenu de l'étranger, le cœur débordant de tendresse, d'un irrésistible besoin d'aimer de toute son âme. Or, ces deux jeunes gens en vinrent à s'aimer également d'une pure tendresse, et, les circonstances aidant, M. Jacques se résolut à subir le mariage comme une nécessité sociale.

.....

Il est difficile de cacher au public les affaires même les plus intimes. Et comme nous vivons à une époque d'indiscrétion à outrance, ce qui se passe dans les familles est analysé, commenté, discuté par le premier venu. Or, la nouvelle de cet amour fut vite la fable de tout le bourg et des environs. En la circonstance, autour de Jeanne remuait une foule d'amies qui s'efforçaient de connaître ses prétentions. Jeanne pourrait être circonspecte et repousser avec probité toute insinuation malicieuse sur ses relations avec le négociant. Mais ces insinuations lui étaient flatteuses. Et alors elle ouvrait son cœur à tout venant.

— Ah ! je suis heureuse ! je suis heureuse ! Si vous saviez, ma chère, comme il m'aime, comme il est gentil !

.....

D'un côté un peuple de rivales jalouses enviaient Mlle Jeanne ; et d'un autre, un monde de « *laquais scandalisés* » la condamnaient. Certaines femmes, les plus damnées, celles qui avaient déjà accroché leur cœur un peu partout au point qu'il n'était plus qu'une loque, disaient avec un sentiment d'envie :

— *Holà ou ké jamn vouè missié Jaques maillé évé Jeanne !* (Où verrez-vous jamais le mariage entre Jacques et Jeanne !)

D'autres parvenaient à lui lâcher des lazzis et des plaisanteries de mauvais goût.

— *Cé pa mal, ma chè Jeanne ! Ou bien aise trou-*

vé on négociant pou vini fou pou vou!..hein. (Ce n'est pas mal, ma chère Jeanne! Vous êtes bien aise de rencontrer un négociant pour s'éprendre ainsi de vous! hein!)

Tous les gens, jaloux, envieux, trouvaient dans ce projet de mariage une occasion pour humilier la fille. Et il est arrivé à celle-ci de surprendre des chuchotements et des remarques de nature à la blesser profondément, comme par exemple : « *Jeanne aurait pu épouser un autre homme de sa condition, une fille qui a tant vécu déjà* » ! Dès lors, on la détestait ; on disait des choses accablantes sur son compte, des choses de plus en plus absurdes qui n'étaient que des méchancetés inventées par les mauvaises langues. Et c'était François, le propre cousin de Jeanne, qui était le premier à s'indigner de cette belle occasion offerte à sa cousine.

Il s'est répandu partout, dans le village, des discours singuliers sur ce projet de mariage. Les uns accusaient M. Jacques d'imprudence et de folie de vouloir donner son nom à une pareille fille. Les autres le représentaient comme un homme cruel et dangereux. On s'est plu à le signaler comme un homme de petite condition qui ne pense qu'à avoir de l'argent par tous les moyens possibles. On insinua qu'il était un viveur ; on affirma qu'il avait déjà tué une femme. Il fallait entendre multiplier les commentaires malveillants et les anecdotes inexates, avec cette excitation jalouse que soulève toujours une récente nouvelle. Et pourquoi tout cela ? Pour dégouter l'un de l'autre les futurs époux.

« *C'est une fille de basse condition* », disait le chœur de tous ceux qu'on pourrait considérer comme des amis de M. Jacques. « *C'est une putaine* », reprenait le chœur des naïfs, de tous ceux qui se complaisaient dans la multiplicité des infâmes racontars. « *C'est peut-être vrai ce qu'on dit de ces gene-là* », ajoutaient les rares indifférents qui savent qu'il n'y a pour un sage qu'un parti : avoir l'air de ne croire à rien de ce qui se dit, et prendre les gens pour ce qu'ils se donnent.

Doué d'un bon sens pénétrant, connaissant le

monde avec ses faiblesses, ses duperies, ses passions, ses convoitises, M. Jacques était de ceux qu'un mot échappé, un geste imprudent, un regard, tels des jets de lumière, suffisent à éclairer. Or, il avait pu saisir, dans les béats propos des commères et des badauds, des lambeaux de phrases qui lui faisaient concevoir des doutes sur le caractère, les antécédents, l'existence antérieure de la jeune fille qui devait être son épouse. Il lui fallait donc supposer, ne fût-ce qu'un instant, que son angélique fiancée n'était pas la plus pure des filles.

M. Jacques était imbu de préjugés stupides. Qu'y avait-il de vrai dans tous les propos ? Calomnie, médisance, ou simplement une de ces rumeurs vagues qui se répandent sans qu'on sache pourquoi, qui ne se fondent sur rien de réel ? Il ne s'agissait que des calomnies. Mais, en tout cas, l'amour n'est point un sentiment qui se calcule et se raisonne comme l'amitié ou la haine ; il est bien supérieur à ceux-ci. Il ne naît point de l'homme ; celui-ci n'en peut même pas disposer ; il ne l'accorde pas plus qu'il ne l'ôte par un acte de sa volonté, c'est le cœur humain qui le reçoit d'en haut pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du ciel. Or, quand une âme énergique l'a reçu, c'est en vain que toutes les considérations humaines élèveraient la voix pour le détruire.

Au contraire, chaque jour M. Jacques découvrait dans sa fiancée un charme nouveau, une tendresse inconnue, et tout en regrettant d'avoir jeté des parcelles de son cœur à d'autres femmes du monde, il n'entrevoit pas la possibilité de presser une autre personne dans ses bras. Il ne devait pas savoir ce que Mlle Jeanne avait été, ce qu'elle avait fait avant de la connaître. Il n'avait pas à savoir s'il avait le numéro un ou le numéro deux auprès de cette fille ; il n'avait pas, en somme, à juger le passé de celle qu'il aimait.

Et ne parlait-on pas aussi de lui ?... Un soir, en faisant une petite promenade, M. Jacques rencontra un de ses amis. M. Richard. Celui-ci, en proie à cet étrange délire de la vanité du reflet qui donne

à certains hommes le besoin irrésistible et presque naïf de s'instituer le cornac de tout personnage en vue, lui demanda, après un échange de quelques paroles amicales :

— Est-ce que vous êtes bien avec M. François ?

— Que François ? — questionna M. Jacques.

— François, le cousin de votre future épouse, le commerçant !

— Oh ! ma foi oui !

— Vous n'avez jamais eu quelque chose de désagréable avec lui ?

— Non, non.

— Ah ! c'est pourtant bien singulier !

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne paraît pas vous aimer.

— Que voulez-vous ? on ne peut pas plaire à tout le monde.

— C'est vrai. Mais j'estime que M. François ne peut pas être ouvertement votre ennemi.

— Ah ! il est donc mon ennemi ?

— Je pense ; car il tient sur votre compte des propos qui peuvent vous faire beaucoup de tort.

M. Jacques s'en étonna, et subitement il sentit le sang lui monter violemment à la tête. Toutefois il ne laissa pas voir son état à son interlocuteur. Il resta calme et, d'un ton de voix très naturel, il demanda de quelle nature étaient les propos que M. François se permettait de tenir sur lui.

— Ah ! des propos malveillants ! — lui répondit l'ami. — Je crois vous avoir rendu service en vous signalant un ennemi. Je ne puis vous en dire davantage.

— Je vous remercie sincèrement, mais faut-il au moins me faire connaître ces propos !

Après quelques minutes d'hésitation M. Richard déclara :

— Eh bien ! M. François affirme que vous êtes un enfant trouvé, sans famille, et que le nom que vous portez ne vous appartient pas en propre. Il dit qu'on ignore la véritable source de votre fortune... etc, etc.

— Il a dit ça en public ? — interrogea M. Jacques d'un ton bref.

— Il le dit à tous ses amis, parbleu ! Les yeux de M. Jacques jetèrent des flammes. Sa colère éclata ;

— Oh ! le lâche ! — murmura-t-il.

— Mon cher ami, les insinuations de M. François n'ont pas eu encore beaucoup d'écho, je pense ; mais la calomnie est vite répandue. Et vous ferez bien de mettre vos amis dans la possibilité de répondre à cet impertinent et à tous ceux qui oseraient répéter de telles paroles, en prenant énergiquement votre défense.

— Vous avez raison. Bon ! je vous remercie.

Sur ces entrefaites ils se séparèrent. M. Jacques s'éloigna, la poitrine oppressée, le cœur déchiré. Un ami complaisant venait de lui montrer le mauvais côté de sa situation. Il s'avoua que celle-ci pouvait donner lieu à toutes sortes d'interprétations malveillantes. Jusque-là il n'avait pas pensé que son existence paraîtrait équivoque aux yeux de ce monde qu'il ne connaissait guère, dont il était pour ainsi dire inconnu. « *Quel indigne ami !* » se dit-il. Mais M. Jacques avait beau se raidir dans des ressentiments contre François, il ne pouvait arriver à le haïr. Dès le début, il avait trop sincèrement aimé cet être singulier. La nécessité de l'interroger s'était d'abord présentée à son esprit, mais il n'avait pu s'y décider sans une extrême répugnance.

Et comme c'était la première fois de sa vie que Jeanne rencontrait un homme qui lui plaisait, elle n'écoutait pas les méchancetés que les ignobles individus s'amusaient à lui dire. Le mariage entre elle et Jacques allait avoir lieu. Cependant François faisait tout pour en empêcher l'accomplissement. Tout d'abord avec du *lait* au nom de l'homme, du *vinai-gre* au nom de la femme, des *citrons* du *goudron*, des *excréments* et un tas d'autres choses, il essaya d'arranger le maléfice pour brouiller les deux fiancés et casser le projet de mariage.

Il est difficile de concevoir cette chose aussi insensée que de parvenir à brouiller deux êtres

qui ont échangé des promesses sacrées et pris des engagements l'un envers l'autre. Et pourtant cela se fait.

* * *

C'est dans un champ de cannes qu'un homme des environs du village aborde un autre qui est seul. Et alors l'entretien suivant commence :

— Ne pourriez-vous pas m'apprendre quelque chose de ce qui se passe en ce moment dans notre commune ? Par exemple, parlez-moi de ce fameux mariage dont il a été question entre M. Jacques et cette gueuse de Jeanne.

— Ce que je sais c'est que Jacques doit épouser cette fille-là avant un mois.

— Oh !!! — ricana le premier. — J'en doute.

— Comment ! Vous en doutez ! Je puis vous affirmer que la chose est bien certaine. Je la tiens de bonne source.

— Eh bien ! attendons !

— Est-ce qu'un orage aurait troublé l'eau soudainement ? Cette union serait-elle rompue ?

— Je le crois bien !

— Ah !... Vraiment il ne faut jamais allumer le feu pour frire le poisson avant de l'avoir... La fille qui se réjouissait tant déjà !.. Mais vraiment cette rupture est-elle certaine ? De qui en tenez-vous cette nouvelle ?

— De M. François, le cousin de la fille.

— M. François n'aurait pas voulu de ce mariage. Et alors vous vous imaginez que les événements suivront tout naturellement ses caprices ?

— En tout cas, mon bon, que pensez-vous de ce mariage ?

— Que pensez-vous ?... Rien. Puisse ce mariage être heureux !

.....

Les manigances de François n'ont pas eu d'effet. M. Jacques ne tarda pas à faire officiellement sa demande en mariage que les parents ont acceptée avec empressement, heureux de caser leur fille. Le dîner de fiançailles ayant été donné, la date du mariage

a été fixée et on lança aussitôt les invitations. La première idée de François, lorsqu'il reçut sa lettre de faire-part, fut de décliner cette invitation. Il se ravisa aussitôt, mais il allait souffrir terriblement en assistant à cette union.

Enfin le jour de la cérémonie arriva. Quand la jeune fille se réveilla le soleil battait joyeusement la façade de sa maison, et lorsque ses portes furent ouvertes tous les chauds et pénétrants effluves d'un beau jour de mars, tous les capiteux et vivaces parfums qui se dégagent de la terre, inondèrent sa chambre.

— C'est donc pour ce jour même ? — murmura-t-elle joyeusement... Comme il fait beau aujourd'hui !

En effet, c'était un beau jour de jeudi. La nature semblait entrer dans une période de fêtes. Les champs et les jardins étincelaient au soleil, diaprés des couleurs les plus variées, les plus tapageuses de leur déconcertante palette. Les oiseaux gazouillaient dans les bosquets, et des milliers d'insectes des champs unissaient leur voix mystérieuse dans un immense concert qui chantait le débordement de la sève et de la vie.

Après avoir fait sa prière du matin, Jeanne commença sa toilette, occupation qui, désormais, allait avoir un sens approfondi pour elle. Elle lissa ses cheveux noirs avec de huile de carapat, tordit leurs nattes au-dessus de sa tête avec le plus grand soin. Enfin, s'étant placée devant une grande glace, elle mit dans sa coiffure une symétrie qui rehaussa de beaucoup la timide candeur de son visage.

Jeanne sortit ensuite, pour respirer à l'air libre du dehors. Le soleil montait dans un ciel entièrement dégagé d'où tombait une lumière éclatante. La campagne s'agrandissait largement devant elle. Au couchant, quelques collines basses se découpaient nettement avec leurs arbres verts. Il y avait des bruits vagues dans l'air ainsi que des senteurs tièdes qui passaient sur les visages comme des souffles de vie. C'était une belle matinée. Tout était splendeur et parfum pour Jeanne qui vivait largement au milieu de

ces verdure, parmi des arbres qui lui prêtaient leur ombre, dans la campagne qui lui parlait de tendresse.

.....

XVII

Conformément au désir de M. Jacques, le mariage devait être célébré à la Pointe-à-Pitre. Or, ce jour-là, par tous les sentiers, par tous les chemins de la commune, du monde se rendait à la ville pour assister aux cérémonies nuptiales. Des voitures s'y rendaient, ainsi que des piétons et des cavaliers. Enfin, de toutes parts, attirés par la pompe du spectacle promis, obsédés par la pensée de l'effet que produirait sur eux la splendeur de la cérémonie, les gens de la ville accouraient. Or, dès quatre heures, il y avait une grande affluence sur le pavis de l'église St Pierre et St Paul ; c'était une foule bavarde où se trouvaient tous les visages de la curiosité, de la jalousie, de l'envie, de la haine, les femmes de bonne réputation comme celles de réputation scandaleuse qui assistent à la célébration de chaque mariage. Tous les désœuvrés des environs s'étaient donnés rendez-vous ce jour-là en ce lieu et attendaient avec impatience le cortège revenant de la mairie.

Enfin des autos arrivèrent et furent salués par un long murmure. Les plus grandes familles avaient été invitées à ce mariage et toutes s'y étaient rendues avec empressement, non pas seulement par sympathie pour l'homme ou pour la femme, mais aussi par curiosité malicieuse. Il fallait voir le luxe étourdissant des toilettes. Les dames y faisaient assaut de luxe et de coquetterie.

— « Si ces femmes avaient seulement une âme de la même étoffe que leur robe !... dit un jeune garçon en ricanant. — Ces femmes qui paraissent si aristocratiques, bon dieu ! si on les connaissait !!! »

Mlle Jeanne était parée de ces toilettes tapageuses qui ne sont qu'un étalage de soie, de gaze, de rubans et de dentelles. M. Jacques ne se dissimulait pas qu'en étalant un luxe « princier », si l'on peut dire, aux yeux des gens de cette commune, il allait exciter davantage l'envie de bien des gens et provo-

quer de nombreuses jalousies. Malgré lui, les ridicules propos des villageois, les tripotages des badauds, les railleries des commères, lui revenaient à la mémoire. Il sentait que, parmi ceux-là mêmes qu'il avait invités à ses noces, il se créerait des ennemis.

Les époux et les invités descendirent des autos et le cortège se forma. Aussitôt les cloches se mirent en branle pour épandre les joyeuses vibrations de leur thème de bronze. Le monde se pressa, se bouscula et deux haies de personnes se formèrent, laissant un étroit espace pour le défilé du cortège. On se pencha de part et d'autre pour mieux voir la mariée si bien parée, si bien jolie, sous son voile de tulle. On voulait voir de près cette Jeanne qui, simple jeune fille de basse condition, allait parvenir à une situation et appartenir à la société aristocratique du pays. Et il fallait voir comment chacun s'appliquait à la dévisager, comme on a coutume de le faire en pareil cas sans respect, sans politesse, sans décence.

Après les deux époux, les parents et les autres invités défilèrent, quelques-uns ayant cet air endimanché et gauche, ridicule même, que donne bien souvent le port de la grande toilette à ceux qui n'en ont pas l'habitude. M. François était mis avec la dernière élégance. Il respirait une volonté et une audace poussées jusqu'à leur extrême limite. Son regard lançait des effluves magnétiques et prenait en ce moment-là une expression terrible. On dirait un homme en proie à une surexcitation étrange qui dénotait une souffrance aiguë, sinon physique, mais morale.

Le brillant soleil étincelait encore sur la ville, attachant en même temps ses rayons de feu aux vitraux de la cathédrale. On dirait qu'il s'attardait, ce jour-là, au-dessus des montagnes pour assister à la gloire de la jeune fille.

Les cloches sonnaient à grande volée. Quand le beau cortège entra, tout le monde curieux envahit l'église par les différentes portes et se précipita vers l'autel dans un épouvantable fracas. La grande église pouvait à peine contenir toute la foule : des commères de tous les environs, des bonnes, des

gens de bien, montrant sous la différence de robes, de caste et d'éducation la même curiosité imbécile et inconvenante. Elle apparaissait plus gracieuse que d'habitude avec tout son aspect intérieur mis en relief par les lumières des lustres et des candélabres.

L'orgue tonnait, en faisant retentir ce temple dans une pleine et forte harmonie. Il était doux à Jeanne, cette fille d'un mysticisme sensuel, de respirer l'odeur de l'encens, des cires enflammées. Elle laissait flotter son âme et sa rêverie sur l'allégresse des hymnes ; elle tressaillait d'aise en entendant les chants profonds de l'orgue emplir la nef d'un doux mugissement. Tout, par ce beau jour, ravissait son cœur, enivrait son être de sensualités aiguës.

M. François semblait ne pas prendre part à la cérémonie. Il était là, l'esprit absorbé par une seule idée. N'ayant pu empêcher le mariage, il va maintenant « nouer l'arguilette ». S'il y a plusieurs secrets de magie cachés, celui des noueurs du mariage est connu et mis en pratique même par les ignorants. Or, s'étant muni d'un lacet consacré à cet effet, François s'est rendu à l'église en invité au moment de la célébration du mariage. Mais lorsque les anneaux s'échangèrent, il fit au lacet un nœud en murmurant des paroles magiques ; il en fit un second au moment où le prêtre prononça les paroles essentielles au sacrement ; et enfin, il s'est réservé d'en faire un troisième quand les époux seraient au lit.

On ne peut douter que l'imagination ne puisse empêcher l'usage du mariage. Du reste, les moyens dont use le diable pour cette fin sont nombreux. Il ôte la puissance d'engendrer par certaines racines d'herbes qui refroidissent et rendent les parties sans chaleur ; en séparant les corps l'un de l'autre ; en divertissant et en aliénant leur volonté de se joindre ; en aliénant seulement la volonté de l'une des parties pour la transporter ailleurs ; en réprimant et en assoupissant la nature ; en étouplant les conduits de la semence, de peur qu'elle ne distille ni découle au vaisseau propre à engendrer ; en rendant inutiles les membres dédiés à la génération, etc.

La cérémonie prit des proportions grandioses. Ja-

mais mariage ne fut célébré en aussi grande pompe. Un grand tumulte éclata à la sortie de l'église, le tumulte de la foule qui s'écartait précipitamment avec des cris, des gestes et une effroyable mêlée d'expressions vulgaires. On parlait, on jabotait, tandis que les gens du cortège se remettaient en voiture. Les automobiles démarrèrent. Les paroles et les rires se confondaient en une grande rumeur indistincte. Des clameurs assourdissantes montaient dans l'air bronzé tandis que la foule s'éparpillait en emportant, chacun de son côté, une bonne provision de remarques et d'étonnements qui feraient pendant longtemps la matière des conversations. Il faisait un temps splendide ; des vertiges de parfums émanaient de la terre chaude et des toilettes.

XVIII

Pendant que le cortège se dirige vers la campagne où l'attend le dîner traditionnel, suivons deux hommes qui ont quitté la foule bruyante et barriolée, et qui se laissent entraîner par la tentation d'une partie de dominos dans un des cercles de la ville.

L'un, M. Cévin Grandet, est un Européen qui se fit entrepreneur ici, depuis une dizaine d'années. Son visage ovale séduit par un air de franchise et de courtoisie qui prévient beaucoup en sa faveur dès le premier abord. C'est un esprit indépendant et moderne. Il a étudié les choses les plus diverses, entre autres les questions sociales et l'analyse des grandes passions.

L'autre est un garçon d'une trentaine d'années, originaire de la Guadeloupe. Il est de grande taille ; il est bien découplé. Il a des cheveux noirs, légèrement crépus et taillés à la bressant. Ses yeux, quelque peu marrons, éclairent un visage aux traits réguliers. Un lorgnon à cheval sur son nez droit donne à sa figure une expression d'orgueil qui commande le respect et la réserve. Il s'appelle Georges.

Ces deux hommes, quoique de race et d'éducation différentes, se sont connus de bonne heure ; ils se sont liés et sont devenus de grands amis. Peu à peu M. Georges s'est laissé aller à la douceur de leurs fré-

quentations ; il a goûté le charme, l'intérêt de leurs entretiens et tous les soins assidus de la parfaite amitié de M. Cévin. Celui-ci a apprécié les petits talents de société de celui-là. Il lui a déjà suggéré un tas de choses et d'idées françaises.

Or, voilà que ces deux hommes s'en vont tranquillement par la rue Alexandre Isaac en devisant, en se confiant leurs plus intimes pensées.

— Hein !... qu'il y a des équipes et de belles toilettes ! — dit malicieusement M. Georges à son ami. — Cela peut s'appeler une belle noce !... Quel luxe !..

— Oh oui ! quel luxe ! — répondit M. Cévin. — Malheureusement ces gens-là mettent tout le luxe dans leur toilette et rien dans leurs sentiments !

— Oh ! ne dites pas des sottises, mon cher Cévin. Vous portez sur nous un jugement sévère et même injuste.

— Des sottises !... Un jugement injuste !... Si vous ne connaissez pas votre pays, et... par conséquent vous-même, eh bien rapportez-vous-en à moi.

— Comment ?

— Vous ne vous fâchez pas si je vous fais part de l'impression que j'aie de la Guadeloupe ?

— Oh ! non ! — répondit M. Georges avec un sourire à l'adresse de celui qui s'excusa d'avance — Vos propos, qui seront, je pense, dictés par une fidèle amitié, ne sauront m'émouvoir.

— Eh bien !... je vis ici depuis dix ans. J'ai eu alors le temps et l'occasion de prendre une idée assez nette de la valeur des gens. D'ailleurs j'ai une curiosité d'enfant de connaître les parties foncières du tempérament de ceux qui vivent auprès de moi. Or, je n'ai pas manqué d'étudier les ouvriers qui travaillent avec moi. En causant avec eux, j'ai démêlé chez tous leurs vrais sentiments, comme je n'en ai jamais trouvé en France ou en Amérique chez des personnes de même condition.

— Ouais !.. Mais vous voulez sans doute me parler d'une certaine catégorie de gens ?

— Non ! De toutes !.. Figurez-vous que dans les premiers temps de mon séjour ici, j'accaperais le

premier venu pendant quelques minutes, et, bien adroitement, je l'accablais de questions sur toutes les choses et sur toutes les personnes de sa connaissance. Et alors il se faisait gloire de dépouiller son prochain pour moi, et, partant, de se dépouiller lui-même. Cela m'a permis de connaître ce qu'on peut appeler les dessous de ce peuple. Et je vous avoue que beaucoup de choses m'ont péniblement choqué !

Tout en causant ainsi ces deux amis gagnèrent la *Place de la Victoire*, puis ils entrèrent au *Cercle-Moderne* où plusieurs personnes buvaient, assises devant de petites tables carrées. Ces buveurs ne parurent faire aucune attention aux nouveaux venus. Ceux-ci allèrent donc s'asseoir tranquillement à une table placée à l'écart dans un coin du *Cercle*. Là, accentuant le ton doux et larmoyant qui correspondait parfaitement à la situation présente et à la délicatesse du sujet, M. Cévin continua :

— J'ai été frappé par l'antipathie, par la haine, que les uns professent pour les autres ici, et cela par la jalousie, par l'envie. J'ai été frappé surtout de cette manie de sorcellerie, profession pernicieuse à laquelle on a recours à tout propos. Les gens d'ici sont des êtres qui font des rêves dangereux, qui ont des idées malsaines, des désirs morbides, des sentiments bizarres. Ce sont des faux, des traîtres, pour la plupart.

— Vous ne nous marchandez pas tout de même !.. Oh ! oh ! oh !..

— Je vous dis ce qui existe ; je n'amplifie rien !.. Des amis qui trahissent, des misérables qui accomplissent des crimes sourdement, lâchement, qui n'hésitent pas à se débarrasser d'un camarade ou d'un frère qu'ils envient ; des sorciers, qui organisent la terreur autour d'eux ! voilà ce qu'on rencontre à chaque pas à la Guadeloupe, où la lumière se répand avec harmonie sous une coupole d'azur incomparable où l'on assiste à l'apothéose de la verdure et au paroxysme de ces teintes qui vont du gazon jusqu'au feuillage touffu des cimes... Quelle que puisse être votre position à la Guadeloupe, elle a toujours à craindre la malignité de l'envie... Ce n'est pas chez les gens d'ici qu'il faut chercher des

sentiments profonds et des idées élevées. Il est impossible de trouver ici, chez les hommes arrivés, indépendants, le moteur nécessaire pour donner l'impulsion aux affaires de cette colonie. Ces gens-là sont des ambitieux et des intrigants sans scrupule qui n'ont point de bonté pour les leurs... A l'étranger, quand un « *gros monsieur* » rencontre quelque garçon intelligent et de bonne volonté parmi ses gens, voire ses domestiques, il l'aide à se faire une position. Et rien ne lui donne autant de plaisir que de le voir « monter en grade. » Mais ici !!!... ici, l'homme en place n'entend point la fraternité ! Les « *gros* » ne font rien pour les « *petits* ». Au contraire, ils semblent se réjouir de voir ceux-ci se traîner lamentablement dans la misère.

— Ah ! ça ! vous avez raison ! — avoua l'ami Georges.

— Eh bien, c'est triste !... Vous connaissez sans doute la situation qui est faite au prolétariat par les *Messieurs du capital* ! Le contrat moral qui lie le patron au travailleur demeure unilatéral, et n'est utile qu'à celui-là. En effet, que fait le capitaliste pour le monde du travail ?... Rien ! Au contraire, il réduit autant que possible les salaires à un taux de famine. Et ce n'est pas tout... Les propriétaires emploient encore des procédés malhonnêtes pour obtenir des ouvriers le plus de travail possible pour le moindre salaire. C'est ainsi que des géreurs d'habitation s'arrangent de façon à avoir des coupeurs de cannes 1400 kilogrammes de cannes, par exemple, pour mille kilogrammes...

— C'est une pratique assez courante !

— Mais ces propriétaires font encore plus. Ils maintiennent un système des bons de salaire, des bons d'avance, qui imposent au travailleur la nécessité d'aller exclusivement dans leurs bazars, qui le privent du bénéfice de la concurrence et qui réduisent encore le salaire entre ses mains en l'obligeant à acheter à des prix majorés les denrées de première nécessité. N'est-ce pas inique ?...

— Oui, mais heureusement des hommes politiques, des conseillers généraux, ont estimé qu'il ne puisse

continuer à coopérer à la prospérité des *Messieurs du capital* pour un salaire de famine ; et ils se sont alors préoccupés du sort réservé à nos modestes travailleurs, petits planteurs, ouvriers des champs et des ateliers. Ils ont protesté contre les inqualifiables persécutions patronales.

— Oh ! là là !... Vous me parlez des hommes politiques qui ont protesté contre les iniquités des patrons ! Dans quel but ?... Et à quoi ont abouti réellement leurs efforts ?... Oui, je sais bien que certains hommes politiques ont compris qu'il ne s'agissait pas de faire des protestations isolées et qu'il fallait une organisation. C'est pourquoi qu'on a créé le syndicat des ouvriers à côté du syndicat des usines. Mais vous savez comment dans cette colonie les partis politiques sont toujours divisés !... Eh bien, pendant que ces dits hommes politiques dépensaient leurs efforts pour organiser les travailleurs et établir des syndicats, des sociétés de secours mutuels, les adversaires regardaient faire et dénigraient même l'œuvre de ceux-là. Les adversaires disaient que c'était un geste pour préparer le terrain politique, pour satisfaire certaines ambitions personnelles. Ils affirmaient que ces organisations étaient inutiles et n'aboutissaient à rien. Il arriva même qu'un Gouverneur réunit ici à Pointe-à-Pitre une commission composée de tous les éléments de la population pour étudier l'application des lois ouvrières dans cette colonie, et qu'un conseiller général protesta contre cette façon d'agir du gouverneur envers la classe ouvrière, sous prétexte que les ouvriers de la Guadeloupe « *n'étaient pas assez murs pour être régis par ces lois.* »

— Que vous êtes instruit des choses de mon pays !.. Où avez-vous donc appris tout ça ?

— Pas plus loin qu'ici même !... Oui, il y a des hommes, de vrais républicains, si rares soient-ils, qui s'érigent en défenseurs des opprimés. Mais par contre, tandis que certains défendent les droits du peuple auprès du *Capitaliste*, les droits du travailleur à la liberté, d'autres — et peut-être les plus nombreux — se font les auxiliaires de l'usine pour brimer

le monde prolétarien, se font auprès de l'usine les délateurs de tous ceux qui n'acceptent pas de se ranger sous leur bannière politique. Ainsi ils poursuivent le travailleur jusqu'à l'urne aux périodes de consultation électorale. Ils profanent le domaine de la conscience en essayant de substituer leurs opinions à celles du travailleur, ajoutant ainsi à l'esclavage économique l'esclavage intellectuel et moral. Et, après avoir usé de la pression, de l'intimidation pendant les périodes de vote, ils sacrifient ou font sacrifier ceux qui ont repoussé ou combattu leur liste, introduisant par ce fait l'esprit de représailles dans le domaine économique. C'est alors qu'on voit congédier brusquement des ouvriers, des cultivateurs, des colons partiaires, des employés de tout genre. L'usinier, le collègue usinier qui s'est refusé de se plier au joug, a aussi à soutenir une lutte impitoyable. Enfin, c'est la guerre à tous ceux qui n'osent pas se soumettre à la volonté toute puissante d'une fraction qui a prétendu se faire obéir de tous. Ces mœurs ne sont-elles pas révoltantes ?... C'est la terreur !

— Oui, mon cher Cévin, on a vu de ces choses. Mais ces pratiques tendent à disparaître.

— Hélas ! jusqu'ici les choses n'ont pas changé, le monde guadeloupéen a peu marché. Ainsi, pour vous en donner une preuve, je vous prierais de chercher le numéro des 9 et 16 janvier 1903 du journal « *Emancipation* », organe de la Fédération socialiste autonome de la Guadeloupe, et de le lire.

— Et alors ?

— Et alors !... vous y trouverez le terrible, que dis-je ? l'abominable appel de guerre lancé par M. Saverdat au lendemain d'une élection dont le résultat ne lui avait pas été favorable.

— Quel est donc cet appel ? Tâchez de m'épargner la peine d'une recherche.

— Cet appel ?... Le voici, si ma mémoire me sert assez bien : « *Pour sauvegarder l'avenir et les mettre dans l'impossibilité de renouveler à jamais leur même coup de force de tantôt, il n'y a qu'à leur ser-*

rer la vis très sérieusement partout dorénavant. Oui le remède consiste à leur couper les vivres, et agglomérer dans les propres caisses du Travail et du Capital organisés et réconciliés les frais de guerre qui étaient dépensés hier à engraisser des misérables jouant malicieusement au rôle d'arbitres entre des belligérants qu'ils avaient savamment mis aux prises l'un avec l'autre dans le but précisément de s'enrichir et de s'emmillonner de leur dépouilles.

« Pour cela, le relevé complet de leur armée à travers le pays est à faire. Une fois connu, il sera facile de leur venir à bout à tous. Ni dans les champs, ni dans les ateliers, ni dans les usines, ni dans les Assemblées publiques locales ou métropolitaines, il faudra qu'aucun d'eux ne puisse trouver place à l'avenir. L'union de plus en plus étroite du Capital et du Travail doit leur barrer toutes les routes, leur enlever tous moyens d'exister, de se propager. Le renouveau économique et moral de la Guadeloupe est à ce prix. » ... Vous avez bien saisi ? Eh bien qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une drôle de façon de pousser à l'Émancipation du travailleur.

— C'est un système sauvage, écœurant !... Et pourtant cet appel a été entendu ! Les conseils que M. Saverdat donna à ses alliés ont été, hélas ! trop bien suivis. Car dans les consultations populaires qui suivirent, on vit les travailleurs conduits à l'urne sous son escorte et celle des séides des capitalistes, condamnés à voter selon sa volonté ou renvoyés des champs et des ateliers des usines.

— Avouons tout de même que ces pratiques ne sont guère communes à l'heure actuelle !

— Ça se voit toujours !... C'est ce qui se faisait hier encore (en 1904) au Port-Louis et au Lamentin... Certains cherchent l'entente entre le Capital et le Travail. Mais, sous prétexte d'entente, ils s'assujettissent bien souvent aux capitalistes et sacrifient les intérêts de la classe ouvrière. De sorte qu'on ne sait pas trop de quel côté se trouvent les vrais défenseurs de peuple, s'il y en a réellement.

— Ah ! oui, il y a un fond de vérité dans votre assertion, il faut le reconnaître.

— Vous le reconnaissez !... Or, ne venez pas me parler de politiciens qui s'intéressent au sort des petits et des humbles. Ici, il n'y a vraiment qu'une politique de persécution, de vengeance, de représailles et d'exploitation capitaliste. Les politiciens d'ici sont des « *politiciens professionnels* » ; ils n'utilisent leurs mandats que pour en vivre. Et quelquefois, pour ne pas dire souvent, pour atteindre des personnalités, ils ne craignent pas de desservir les intérêts de la masse ouvrière. Vous en savez d'ailleurs aussi long que moi ! Passons outre !... Laissons ce domaine économique et politique ... Je vous ai montré la situation faite aux travailleurs par les usiniers, aux « *petits* » par les « *gros* ». Bon !... Maintenant, dans un autre ordre d'idées, ces « *petits* » qui n'ont rien envient rageusement le sort des plus heureux et font tout pour les anéantir. Et nous verrons de quelles armes se servent-ils ! De sorte qu'à travers la société guadeloupéenne il existe un courant d'intrigues, de secrètes intelligences ; il y a une guerre continuelle qui ne se fait pas pourtant sur les champs de bataille, mais qui est très dangereuse. Les gens d'ici qui se rencontrent chaque jour se font des visites, s'invitent réciproquement aux cérémonies d'usage, mais ils se critiquent volontiers avec une égale malice et leurs relations gardent un ton cérémonieux et froid comme des gens qui demeurent sur leur défensive.

« Et ce qui m'étonne encore c'est la place que les affaires d'autrui tiennent dans la vie de tous ici. Les affaires d'autrui forment à vrai dire le thème invariable de toutes les conversations. Ici, — c'est incontestable — quand il y a deux ou plusieurs personnes ensemble, elles parlent des affaires des autres, et Dieu sait dans quels termes !... Ainsi ce mariage va défrayer pendant longtemps toutes les conversations, autant chez les blancs que dans le monde noir. Il provoquera de vives critiques. Il se produira même une recrudescence d'antagonisme et d'animosité. Alors même que tout s'apaisera en apparence,

il restera au fond des cœurs un peu de haine et de rancune contre ces mariés. Si la femme doit recevoir les félicitations de quelques-unes, l'homme subira le blâme des autres.

— Ah ! ça ! On ne peut contenter tout le monde et son père !

— Mon cher Georges, vraiment il y a ici bien peu de personnes à qui l'on peut attribuer l'épithète de *bon*. Le proverbe a beau proclamer : « *Il n'y a rien de comparable à la bonté !* » De bonté les gens d'ici n'ont cure ; leur âme se repaît plutôt de l'envie, de la haine, d'une haine qui souhaite les supplices de toutes sortes, voire la mort. Ainsi, je puis vous fournir des preuves, — je n'en ai que trop ! — à l'appui de mes dires .. Un jour la conversation de mes ouvriers m'intrigua singulièrement. L'expression de leur visage, leurs gestes, me firent désirer de savoir ce qu'ils se racontaient avec tant d'intérêt. Alors, je m'approchai d'eux, et j'assistai à l'entretien le plus éhonté et le plus obscène. Ils parlaient d'intrigues de sorciers et se racontaient les potins recueillis ça et là. Il me semblait qu'ils rejetaient des crapauds à chaque parole. Mais le dégoût ne me fermait pas les oreilles. Entre autres choses des plus extraordinaires, ils avouèrent que quelqu'un avait injecté un poison à un ennemi pour avoir la jouissance de voir celui-ci dépérir, se traîner lamentablement, mourir à petit feu. L'un d'eux osa même déclarer qu'il connaît comment, avec un crapaud, on peut faire du mal à son prochain. Ils racontèrent également comment une certaine personne avait envoyé une lettre contaminée à une autre pour lui faire perdre la vue.

— Ce sont des drames forgés d'irréel, sans doute ?

— Point du tout ! — répondit M. Cévin avec une assurance qui chassait l'incrédulité. — Il s'agit de drames vrais, d'aventures réelles des voisins. Vous doutez ?... Et pourtant c'est la vérité !

Ils en étaient là de leur entretien quand deux hommes se présentèrent à la porte du Cercle, l'un d'eux ayant ces paroles à la bouche : « *Je me demande*

comment M. Jacques de Lafourière a-t-il pu ouvrir les yeux sur cette fille qui n'est point de son monde, une fille qui n'est en somme qu'une petite sottie, sans éducation, et qui passait sa vie à racommoder de vieilles culottes et à garder des bœufs ! Le père est un vieux dévot qui ne sait pas coudre deux idées, la mère... qu'est-ce... peut-être une vieille sorcière ! »

M. Cévin y ouvrit de grands yeux à son ami :

— Entendez-vous ! — dit-il. — Qu'est-ce que je viens de vous dire ?... La société guadeloupéenne n'acceptera pas, sans protester, le mariage de M. Lafourière avec Melle Jeanne. Dans le monde blanc, il sera hautement et sévèrement blâmé ; dans le monde noir il excitera beaucoup d'envie, de violentes jalousies. Quant aux négociants, les collègues de M. Jacques, la nouvelle de ce mariage leur causera un choc qui ébranlera profondément leur âme.

— Ah ! oui ! oui c'est bien vrai !... soupira M. M. Georges.

— Oui, oui, ... je vous dis la vérité... Tous, dans ce petit pays, connaissent les tortures de la jalousie, de l'envie, qui engendrent de sinistres projets. Leur tête fermente du matin au soir ; leur bouche et leurs mains obéissent à leur tête pour accomplir les plus terribles forfaits. Ici, la passion de la méchanceté brûle plus ardemment les cœurs que le soleil des tropiques ne le fait du sol... Oh ! les artifices des sorciers ! Aujourd'hui on voit des gens en pouvoir et à qui l'aisance a souri. Mais demain peut-être, par les maléfices des envieux, ils seront précipités du faite de leur prospérité au plus profond du sombre abîme de l'impuissance.

— Bon !. . Laissez-moi vous dire ceci maintenant.

Quand on voyage, on éprouve un peu les passions des pays qu'on parcourt ; à plus forte raison quand on y séjourne assez longtemps. Alors, il est bien probable que nos mœurs laisseront une forte empreinte sur votre âme.

— Ah non !... Il est une façon de bien observer, de sentir les choses en conservant sa personnalité intacte.

— En tout cas, ne soyez pas trop sévère dans vos

critiques. Et surtout, il ne faut pas trop généraliser. Nous avons aussi du bon, croyez moi. Et il y a des ouvriers, des paysans, des gens qu'il ne faut couler dans le même moule. Vous visez peut-être des gens qui ne sont pas très « *comme il faut* ». Est-ce que les fonctionnaires, les instituteurs par exemple, entreraient dans la même catégorie ?

M. Georges, ayant jeté un regard oblique vers la rue venait de voir passer un instituteur de sa connaissance.

— Ah ! — répliqua M. Cévin avec une nuance de dédain. — Chez les fonctionnaires c'est la même chose, et s'il y a une nuance qui les différencie des autres ce n'est pas à leur avantage. Vous avez osé me citer l'instituteur en exemple !... Si les instituteurs sont supérieurs aux autres par l'instruction par l'intelligence de la vie ils ne sont pas plus humanitaires qu'eux. Entre eux mêmes les rapports ne sont pas très cordiaux. Et alors même qu'ils paraissent cordiaux !... Vous devez savoir qu'on cache bien souvent la haine sous une très affectueuse cordialité ! Ici surtout, la cordialité est en quelque sorte la cendre que l'on répand sur le feu afin de lui permettre de couvrir. J'ai des camarades des amis instituteurs si l'on peut dire et, comme l'on finit toujours par connaître les gens que l'on rencontre souvent, je puis vous affirmer que leur mutuelle hostilité perce à propos de tout et à propos de rien. Vous ne saurez vous figurer à quel point ces fonctionnaires disent du mal de leurs collègues. Pour moins qu'un rien ils les desservent soit auprès d'un directeur, soit auprès de l'Inspecteur, soit auprès du Chef de service. Que de potins ! que de cancans entre eux ! Que d'intrigues ! Pour un rien un directeur en veut à son adjoint et fait tout pour lui « *fendre l'oreille* ». Souvent le directeur devient un espion et va chercher dans la classe de son adjoint matière à des notes secrètes sur lesquelles on doit décider du déplacement de celui-ci.

— C'est injuste !

— C'est plus qu'injuste ! C'est abominable ! surtout de la part des gens instruits chargés de l'édu-

cation du peuple... On aurait tort d'oublier que les instituteurs sont des hommes comme nous et par conséquent, capables de pécher. Je veux bien croire que de temps en temps, il y en a un qui ne se conduit pas trop bien ou qui ne fait pas une chose à la perfection. Mais pourquoi alors ses propres collègues sont-ils les premiers à le dénigrer, à le rabaisser aux yeux du public?... Quelle triste mentalité!... Alors même qu'un maître essaye de bien faire il devient l'objet de la risée de ses collègues. Que l'un d'eux prenne l'initiative de fonder une œuvre quelconque d'utilité publique, il est raillé, dénigré : on fait le vide autour de lui. Un exemple probant!... L'Inspecteur primaire, M. Mairot,... vous l'avez connu sans doute,...

— Oui !

— ... avait fondé la *Société de secours mutuels des membres de l'Enseignement primaire*. Et un groupe d'instituteurs de la Pointe-à-Pitre et des communes avait fondé la *Société Amicale des instituteurs et institutrices publics laïques*. Mais en 1903, dans une double assemblée générale, les instituteurs et les institutrices ont pris l'initiative de fonder une nouvelle société par la fusion des deux, sous le nom de *Société Amicale de prévoyance et de secours mutuels des instituteurs et des institutrices publics laïques*. Le président était alors M. Gaston Candé, qui était directeur d'école à Gourbeyre.

— Je l'ai connu.

— Eh bien !... Les instituteurs et les institutrices, qui sont des gens d'esprit cultivé, habitués à réfléchir, chargés d'enseigner aux enfants les bienfaits de l'association et de la solidarité, ne devaient pas se faire tirer l'oreille pour entrer dans cette organisation corporative !

— Evidemment non !

— Eh bien, la majorité des instituteurs et des institutrices, soit par parti pris, soit par indifférence soit par l'absence chez vous de la solidarité de corps soit en obéissant à des mesquines questions de coterie ou de personnalité, sont restés à l'écart de l'*Amicale*, qui seule peut permettre de soutenir avec

toutes chances de succès les revendications des membres de l'Enseignement. C'est si vrai qu'au début de 1905 « *l'Amicale* » ne comptait que 88 membres : il y avait 142 maîtres et maîtresses qui restaient en dehors du groupement. Mais qui pis est, certains esprits ont fait le procès de « *l'Amicale* ». Ils ont dénigré systématiquement les camarades qui étaient à la tête de l'Association. Quand ceux-ci obtenaient pour leurs collègues la moindre satisfaction ils leur contestaient le mérite de leurs efforts. La plupart des instituteurs étaient alors des malcontents qui préconisaient la méthode de surenchère de tout ou rien et qui faisaient beaucoup de bruit dans le but de créer des embarras aux autres.

— C'est pourquoi l'action de « *L'Amicale* » à la Guadeloupe a été si faible jusqu'ici !

— Ah !... vous comprenez !... Comment voulez-vous qu'elle soit forte, quand cette Amicale n'a toujours représenté qu'une minorité ? Même en 1913, après tous les efforts du Conseil d'administration, elle comptait 138 membres sur 237 unités. Et comment voulez-vous que l'action de l'Amicale soit forte, quand les assemblées générales sont presque toujours vides, quand les questions les plus importantes sont discutées en l'absence du plus grand nombre, ou des meilleures unités de personnel ? Comment voulez-vous que cette action soit forte quand tous n'apportent pas leur concours à l'œuvre ?...

— Mais ce n'est pas ça !... Où avez-vous donc puisé tous les renseignements qui vous permettent de parler ainsi ?

— M. Candé lui-même m'en a parlé. D'autre part je lisais les *Bulletins Trimestriels de la Société*... Ça vous étonne !... Dans les divers services des contributions, des postes, des douanes, partout vous trouverez le même état d'esprit.

Bien que M. Cévin y remarquât que ce sujet amenait sur le visage de son ami un air de déplaisir, il ne se laissait pas de lui en parler.

— Mon cher ami, puis-je vous dire en toute franchise que cette petite Guadeloupe est une véritable

cuve d'hypocrisie, de jalousie, de haine, de méchanceté, toujours en ébullition.

Ces paroles cinglantes comme des coups de fouet atteignirent M. Georges en plein cœur. Il fut paralysé par la honte, par la conscience de l'indignité de ses concitoyens. Il demeura silencieux. Ses lèvres s'agitèrent plusieurs fois sans pouvoir émettre une parole. Enfin, avec un accent de véritable détresse, il dit :

— En tout cas cette cuve fait vivre ! Vous vivez bien ici, n'est-ce pas ? Votre personne n'a jamais été attaquée jusqu'ici et je ne pense pas qu'elle le sera.

— C'est que — chose étonnante — les gens d'ici ont un sentiment spécial à l'égard de l'étranger. Ils l'adorent et ressentent pour lui un respect presque féodal. Il est même surprenant de voir à quel point vos compatriotes aiment et respectent les gens des autres pays qui arrivent ici. Ils considèrent l'étranger comme un être d'essence supérieure qui mérite alors beaucoup de respect, qui doit vivre sans être inquiété, tourmenté, quoiqu'il fasse. Qu'un échappé du bagne de Nouméa vienne se mêler à cette population afin de se créer une nouvelle vie ! chacun de vous se fera un vrai plaisir de lui ouvrir toute grande votre maison, un grand devoir de lui faciliter les moyens de connaître le pays pour en tirer le plus de profit possible et cela uniquement à son avantage ; enfin tout le monde l'aidera à se faire une position. Et c'est bien timidement que quelques-uns d'entre vous se permettront de questionner cet étranger sur sa nation, mais jamais sur les circonstances, — circonstances qui peuvent être fâcheuses, — qui l'ont jeté dans votre colonie. Aussi, dès qu'un étranger, Français, Italien ou autres, a goûté la vie de ce pays, qu'il s'est fait une place ici, il n'est plus satisfait de la vie de son pays d'origine et il ne veut plus laisser la Guadeloupe. Je n'en veux pour preuve que mon cas . . . Vous qui êtes du pays allez solliciter le concours de vos compatriotes pour telle ou telle œuvre ! On vous le refusera systématiquement, et... mon bon Monsieur... avec beaucoup d'ironie. On vous souhaitera de l'insuc-

cès !... Les gens d'ici ne feront pas attention à l'étranger qui possède deux voitures dans sa remise et deux paires de beaux chevaux dans son écurie, mais ils éprouveront une rage de jalousie contre leur frère qui possède une vieille carriole. Ils ne verront pas avec un sentiment d'envie que tel Italien, arrivé ici pauvre comme Job, a pu se faire une fortune à leurs dépens et se payer les plus belles maisons de la colonie, mais ils s'inquiéteront de leur prochain qui, à force de travail et d'économie, est parvenu tant bien que mal à édifier une petite chaumière à l'ombre de quelques manguiers. Et tant que cette carriole pourra rouler, tant que cette chaumière servira aux besoins du propriétaire, ils ne cesseront d'en vouloir rageusement à leur frère... Les gens d'ici ne souffrent pas qu'un compatriote arrive à une position et soit un chef dans un établissement quelconque, pour les commander. Mais il est tout naturel pour eux qu'un étranger, qu'un *blanc*, si incapable soit-il, soit chef dans n'importe quelle corporation. Et alors eux, en automate de mort, ils recevront des ordres sans rechigner, les exécuteront promptement et aveuglement, et, ainsi qu'une masse indifférente, ils satisferont les passions les plus viles de ce chef, de ce « blanc », étranger.

Les paroles de M. Cévin, prononcées avec une éloquence très distinguée, devaient de beaucoup contribuer à donner à M. Georges le juste sentiment de la petitesse, de la bassesse, de la vilénie, de la vulgarité des siens.

A toutes ces paroles, il n'avait pas fait entendre un mot de protestation. Il ne s'était pas révolté, il ne s'était pas indigné ; il ne s'était pas défendu. Il ne pouvait plus que gémir et avouer.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites. Vous n'avez rien exagéré... Mais ... que voulez-vous ?

— Eh bien, mon cher ami, — dit alors M. Cévin en tapant amicalement à l'épaule de M. Georges, — je vous dis bien franchement qu'il serait désirable de faire passer un fort courant électrique dans les esprits de cette colonie afin de les renouveler et de les

débarrasser des préjugés accumulés, de l'envie et de la haine, qui les encrassent

Sur ces mots, les deux compagnons se levèrent et sortirent.

Pendant cette conversation un des nôtres, un huguenot de la Pointe-à-Pitre, ne quittait pas des yeux les causeurs. Il les avait observés, il les avait entendus. Et quand les deux hommes s'en allèrent, il déclara hautement :

— « *Voilà un homme qui a bien compris notre pays. Je n'ai jamais entendu des appréciations aussi justes de la part d'un étranger. Voilà un brave homme ! Je l'admire ! Il a parlé avec autant de franchise que le pénitent superstitieux parle au prêtre spirituel qui le confesse.* »

XIX

Revenons à notre cortège qui, après la cérémonie religieuse, s'était mis en route vers l'habitation du père de la mariée. Une foule considérable l'avait suivi et sur tous les visages on lisait une sorte de dépit. Tout le long de la route un hourra indescriptible se faisait entendre au passage des voiturés qui circulaient lentement. Les mariés recueillaient ainsi les félicitations hypocrites des uns, les lourdes imprécations des autres.

.....

Après avoir traversé un tapis de verdure sur lequel s'élevaient quelques beaux palmistes et des manguiers, le cortège s'arrêta sur une vaste habitation qui respirait la fraîcheur et le bien-être. C'était le domaine de M. Olivar, où les regards étaient flattés par le spectacle prenant de toutes les cultures, de tous les champs de cannes. Le père avait embelli ce local où il avait formé un jardin d'agrément et très habilement tiré parti d'un terrain à portée de sa maison précédemment peu gracieux à la vue. Il y avait pratiqué des allées en gazon, des tonnelles en barbadiennes. Et un riant mélange de fleurs, une très grande variété d'arbres épars, de feuillages et de fruits divers, charmaient la vue et produisaient un effet d'autant plus agréable que le terrain, naturellement iné-

gal, avait préservé de cette régularité monotone et de ces alignements révoltants que la barbarie a tracés avec beaucoup de ténacité dans la plupart des jardins de France, à commencer par le jardin royal des Tuilleries.

L'habitation de M. Olivar appartenait dès lors à tous, comme un lieu public. Les abords de la maison étaient envahis par une population où se trouvaient des fillettes et de petits garçons dépenaillés, qui avaient, eux aussi, le droit de venir contempler les mariés « *sous le nez* ».

Quelques instants après l'arrivée de l'imposant cortège, le soleil disparut brusquement pour être remplacé par un rouge crépuscule qui ensanglanta l'horizon. Puis peu à peu le paysage fut envahi par les ombres de la nuit.

Le repas traditionnel réunit les amis qui, pour une cause ou pour une autre, ne pouvaient pas se rendre à la mairie et à l'église.

Au centre d'une vaste salle était dressée une longue table garnie de quelques bouquets de fleurs et chargée de fruits. Trois grandes planches recouvertes de nappes et posées sur des tréteaux formaient une nouvelle table prête à recevoir une vingtaine de personnes. Sur chaque table, il y avait un bouquet de fleurs champêtres au milieu duquel un petit pavillon en papier rose déployait cette accueillante inscription : « *Amis, mangez et buvez bien à la prospérité de la mariée !* »

Les convives se placèrent au hasard de leurs convenances réciproques. François, qui s'était trouvé parmi les derniers, s'assit nonchalamment à une chaise vide, entre deux femmes dont le chatolement des étoffes des robes faisait un contraste éclatant à la masse sombre des habits noirs.

Ainsi donc, tandis que les conversations commençaient de part et d'autres, M. François considérait dédaigneusement les convives derrière lesquels allaient et venaient les servantes portant les plats, versant le punch.

M. Grandjean, un receveur des contributions, en cravate blanche, présidait à côté d'une gentille de-

moiselle qui paraissait bien timide. C'était un bonhomme quelque peu obèse dont les maigres appointements passaient dans les plaisirs de la table. A côté de lui siégeait M. le percepteur, vieux rond-de-cuir, absolument désillusionné par nombre d'années d'additions administratives et d'ineptes conversations avec ses contribuables, soit à son bureau, soit dans ses tournées mensuelles. M. le maire, homme élégant et gros, enfoui dans sa serviette jusqu'aux oreilles, trônait à côté du directeur d'école.

Il y avait aussi quelques conseillers municipaux parmi lesquels on pouvait remarquer un pauvre hère qui se payait des cravates et des gilets flamboyants, dans le fol espoir de conquérir un cœur tendre. Le facteur rural, un brave homme fier d'avoir été soldat et ne se sentant capable que d'enseigner l'école du soldat et l'école du peloton, se montrait, lui aussi, amateur de bonne chère.

La médisance, toujours à l'affût du scandale, allait ce soir-là, lancer ses traits perfides. Mesdames Georges et Octave chuchotaient entré deux bouchées. A travers des lunettes qui se tenaient tant bien que mal sur le nez en bec d'aigle, les yeux de Philippe envoyaient à l'époux des regards de profonde aversion. Il y avait également une cruauté dans les yeux de Mlle Germaine ainsi que dans le retroussis de ses lèvres. Un des conseillers municipaux souffla à l'oreille du directeur d'école : *« Il suffit d'observer la femme pendant quelques minutes pour deviner que le joli front de M. Jacques portera de bonne heure et longtemps d'invisibles mais d'incontestables cornes. »* Un autre insinua que Jeanne est une tête folle et que tous les gens de la commune lui en veulent d'avoir porté sa préférence à ce négociant. Et l'employé des contributions jeta dans la conversation ces mots venimeux :

— Attendons la fin !... Nous verrons bien comment ce mariage se terminera.

Carlou, tout raide et droit dans son costume tailleur, mangeait et buvait de grand appétit sans échanger un mot avec quiconque.

Le dîner était réellement parfait, un dîner d'arche-

vêque, si l'on peu dire. On mangeait ferme et l'on buvait à proportion. La gaieté était à son comble. M. Arthur particulièrement était très joyeux. Grâce à lui la conversation ne tarissait pas : les anecdotes sur la campagne et les gens, les saillies les plus humoristiques sortaient de ses lèvres. C'était un feu roulant de fines plaisanteries.

Cependant le visage de M. François restait froid et fermé. Il ne prononçait pas un mot. Au contraire, un observateur peu attentif aurait pu remarquer que cet invité s'assombrissait de plus en plus ; le sourire se glaçait sur ses lèvres ; ses sourcils se fronçaient. La voisine de table se pencha vers lui et lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est donc ? Vous ne dites rien, M. François ?... Que pensez-vous de cette alliance ?

M. François hocha la tête et sourit furtivement d'un sourire infernal, et dit :

— Que voulez-vous que j'en pense ?.. Mon opinion pour l'instant est qu'il est raisonnable de manger et de boire.

A la fin du repas, un farceur proposa, d'un ton de commandement :

— Allons ! un « *ban* » pour les mariés !

Et alors tous, en mesure, battit des mains en laissant entendre un rugissement d'allégresse en l'honneur des mariés : *Hô ! Ha !... Hô ! Hô ! Hô !.. Ha ! Ha !... Ho ! Ho ! Ho !.. Ha ! Ha ! Ha !... Mais cette clameur était plutôt pour célébrer leur appétit satisfait que pour se réjouir de la noce. Et, entre temps, François avait un indéfinissable sourire qui n'était autre chose qu'une crispation nerveuse des lèvres aux commissures.*

La mariée fut accablée de prévenances de tous les convives. Cependant les témoignages d'amitié mentaient, les visages sereins et riants, les fronts calmes de certains couvraient d'odieux calculs. Les visages qui paraissent les plus trancs sont bien souvent des façades hypocrites. Pendant toute la durée du repas, Mme Jacques aurait pu remarquer les regards malveillants, presque haineux, jetés sur elle par Mme Fortuné, ainsi que les œillades pleines de colère passionnée d'amoureuse jalousie dirigées par le re-

ceveur des postes qui l'avait tout d'abord voulue en mariage.

.....

XX

Jeanne avait fait par hasard tout ensemble un mariage d'amour, de fortune et d'ambition. Elle se montrait très heureuse, cela va sans dire, d'être Mme J. de Lafourière et d'avoir une place dans la haute société de la Pointe-à-Pitre. Elle appartenait à l'aristocratie du pays. Dès lors, elle menait une vie tranquille. Elle éprouvait cette satisfaction naturelle de la jeune fille devenue épouse, qui se trouve enfin chez elle, dans un intérieur lui appartenant, au milieu d'une maison qui est la sienne et dont elle fera le sanctuaire de son amour et de son bonheur.

Cette femme s'enfonçait pour ainsi dire dans un bonheur qui lui emplissait en quelque sorte les yeux et les oreilles, obscurcissait toute vision et tout entendement pour créer une obscurité au milieu de laquelle resplendissait comme une étoile, l'amour ardent de son mari. Cependant, peu à peu, poussée dans un courant nouveau, elle commençait de fréquenter la société aristocratique ; elle se glissait, timidement d'abord, dans quelques salons « blancs ».

Mais une telle distinction ne pouvait s'exercer sans soulever de nouvelles jalousies et des haines. Jeanne le sentait bien, mais elle dédaignait les méchants et regardait le ciel. Neuf mois s'étaient écoulés déjà depuis l'établissement définitif de ce ménage à la grande ville. La femme poursuivait sa vie calme dans une sorte de continuelle et extatique félicité. Rien ne semblait devoir menacer son bonheur.

Un jour, un des quartiers de la ville était mis en rumeur par l'installation d'une très grande boutique. C'était François qui se réinstallait non loin du négociant Jacques. En apprenant cette nouvelle, bien des petits commerçants du quartier avaient pressenti dans la boutique qui s'établissait, une menace pour la prospérité de leurs négoce. On causait, on murmurait, et le nouvel établissement, était de moins

en moins accueilli par la partie commerçante de l'endroit. On avait déjà à soutenir la lutte contre les autres boutiques qui ayaient et exerçaient leur influence même sur les quartiers excentriques. Aussi les imprécations étaient-elles nombreuses contre M. François et on lui souhaitait tous les malheurs possibles : l'incendie, la faillite.

Parmi ces malcontents se trouvaient M. et Mme Jacques.

La vie en commun de ces deux époux, leur amour, avaient en quelque sorte égalisé leurs vices, donnant à l'un ce qui manquait à l'autre, abaissant celui-ci au niveau intellectuel de celle-là. On sentait que, malgré la joie de s'être mariée et de goûter un bonheur inattendu, une implacable haine, un ressentiment inassouissable gonflaient le cœur de Mme Jacques contre son légitime cousin.

Un jour ils eurent une conversation des plus malveillantes contre M. François. C'est l'homme qui déclara :

— M. François vient nous gêner ici. Il faut que nous ayons soin de lui. Ma femme, quelle personne connaissez-vous ici qui s'occupe de la sorcellerie ?

— *Ah ! ça pa difficile à trouver. Manzèlè Sophie ka entende-li bien en ça ! Moun ké fè criè-li ici.*

— *Cé ça ! (C'est entendu !)*

.....

— Le lendemain même Mlle Sophie, très renommée dans l'art des maléfices, se présentait discrètement chez M. Jacques. Elle fut reçue à bras ouverts par la femme qui lui dit sans cérémonie :

— *Nous avons à nous débarrasser d'un ennemi. Pouvez-vous travailler en ce sens pour nous ?*

— *Ah ! ah !... min oui ! (Ah ! ah !... mais oui).*

— *Ka ki fo pou ça ?*

— *Procurez-moin on billet enterrement à nhomma, on ti pòpote, ti brin goudron ; moin ké mèté médicament phonmacie, moin ké rangé on bocal pou vou jeté en lanmè si nom à li.*

— *Bon ! combien me prendrez-vous ?*

— *Ou ké ban moin cinquante francs. Et quand zaf-*

*fè à vou ké accompli, quand ou ké vouè n'homme là
disparaitre ici ou ké ban moin on récompense.*

— C'est entendu !,...

.....

L'animation était considérable au quartier en question depuis que la grande boutique de François y était installée. Le samedi soir et le dimanche surtout, c'était une presse encore plus grande autour de cette nouvelle boutique. En effet, ce sont les jours où la clientèle ouvrière, ayant reçu sa paye, procède à de plus fortes acquisitions, et ce sont par conséquent les deux jours de la grosse vente. A l'intérieur, devant le comptoir, la foule, étroitement pressée, pouvait à peine se mouvoir.

On disait que M. François faisait des affaires d'or. Depuis lors, les petits commerçants du quartier ne faisaient pas le quart de leurs affaires habituelles. Tout le monde allait chez M. François. Les autres petits commerçants avaient beau dire, ils pouvaient pester, menacer ou pronostiquer la déconfiture de l'autre, rien n'y faisait ; ils étaient écrasés, anéantis.

Mais brusquement les choses ont changé, et M. François a vu rapidement diminuer sa clientèle. D'abord, c'étaient des clients de passage qui étaient partis, ceux qui venaient par occasion. Puis d'autres aussi avaient quitté M. François ; des gens qu'il voyait à distance, mais régulièrement, qui prenaient autrefois chez lui leur litre de madère, leur bœuf salé, que sais-je encore ? Et il les reconnaissait quand ils passaient désormais avec leur panier ou leur filet.

Les marchandises restaient là, se défraîchissaient, ne tentant plus l'acheteur, malgré le rabais considérable que consentait M. François. Jusqu'à un certain temps, ça avait encore marché à peu près. Mais ensuite ce fut fini. Le pauvre homme ne faisait pas cinquante francs, et les recettes continuaient à dégringoler d'une façon effrayante. Où arriver avec cela ? Pauvre boutique, si pimpante naguère !... Elle devenait maintenant triste, lamentable, le soir surtout, car on n'allumait plus qu'une lampe pour réduire les frais d'éclairage.

Les clients avaient disparu un à un. Les recettes

atteignaient le dernier degré de l'anémie. Plus moyen de mettre de côté, sur chaque vente, la somme destinée au renouvellement de la marchandise, comme il faisait autrefois. François s'ennuyait à mourir dans cette boutique où il n'y avait plus rien à faire. La vie commençait à lui devenir un fardeau. Il se mit donc en tête l'idée de liquider et d'aller chercher la vie ailleurs.

La liquidation du bazar s'effectua facilement. Ceci fait, François se décida à se rendre à la Basse-Terre. En vérité, il ne savait point pourquoi il allait en cette ville. Nulle affaire ne l'y appelait, mais il sentait le besoin d'y aller. Or, quelques jours après, François était à la Basse-Terre. En comparaison de la Pointe-à-Pitre, Basse-Terre est un petit paradis avec sa rade admirable et son paysage gracieux. Le climat y est sain ; il fait bon y vivre. François pourrait bien se faire à cette vie tranquille. Mais il semblait que son dégoût de la vie, son tourment, s'accroissaient davantage au milieu de cette population paisible.

Qu'allait-il faire ? Où porterait-il ses pas ? . Il écrivit à ses parents une longue lettre et leur dit son intention de voyager, d'aller n'importe où, sans but.

Un matin, errant sur les quais d'embarquement, il vit arriver le courrier qui devait faire route pour les Antilles et Colon. L'envie lui vint aussitôt de s'y embarquer pour le Panama. Aller là où ailleurs qu'importait ! Il n'avait même pas l'idée de donner un but quelconque aux courses folles qu'il méditait.

Il partait dans le seul but de ne pas rester où il était. La ville natale semblait être pour lui un objet d'horreur. Il se décida, fit porter à bord ses bagages. Une heure après le paquebot s'éloignait des rives de la Guadeloupe et François, solitaire, voguait vers l'Amérique du Sud.

Le cousin de Jeanne débarqua à Colon, prit le chemin de fer et arriva à Panama. Dès lors, il commença à travers le monde une promenade insensée. Semblable au Juif errant ou à l'Ahavérus de la légende, il allait partout. On le vit successivement errer dans les rues de Valparaiso, courir au milieu d'un oura-

gan de neige sur un des plateaux de la Cordillère de la Plata, galoper dans les pampas. Il chassa le jaguar le chat-tigre et la panthère dans les forêts du Brésil.

— « Marche ! marche ! marche toujours ! » semblait lui dire, lui répéter sans cesse, une voix impitoyable. Et le pauvre François marchait toujours, cherchant en vain, comme le Juif errant, un lieu où il pût enfin trouver le repos. L'inexorable fatalité le poussait encore en avant sur des routes inconnues. Il alla au Mexique et séjourna à Vera-Cruz. Oh ! cette ville avec ses rues larges, ses lourds édifices d'architecture espagnole qui sont un mélange de grandeur mélancolique, de richesse et de mauvais goût. Avec sa température excessive, cette ville tranquille convenait bien à l'incurable tristesse de l'âme de François. Celui-ci errait sous les palmiers de cette ville et à travers ses corbeilles de fleurs, toujours seul et répondant par un froid salut au bonjour affectueux de ses connaissances ; puis il rentrait à l'hôtel et s'enfermait dans sa chambre.

Cette existence paraissait pleine de calme, et cependant l'esprit de M. François était tourmenté. Depuis son départ de Basse-Terre il avait à peine écrit deux ou trois fois à ses parents quelques mots seulement pour ne pas se laisser oublier, entre une arrivée et un départ. Et c'étaient des billess laconiques qui restaient sans réponse puisqu'il n'indiquait jamais où le hasard pouvait le conduire et où une lettre pouvait l'attendre.

XXI

Les gens du dehors avaient la curiosité malicieuse de vouloir connaître comment Jeanne avait organisé son existence. Une certaine personne qui considérait, avec raison, les servantes comme la source principale de toutes les nouvelles, de toutes les anecdotes mondaines, cherchait à voir souvent Augustine, une des bonnes de Mme Jacques, et causait longuement avec elle afin d'avoir des détails sur le ménage et la vie des nouveaux mariés. Et ainsi, la bonne indiscrete tenait le dehors au courant des mille

détails de leur vie quotidienne. C'était une relation détaillée de toutes les actions, de toutes les pensées, de toutes les émotions, des faits et gestes les plus futiles de la vie intérieure de la jeune femme.

Augustine était la principale bonne de la maison. Elle se montrait d'une complaisance et d'un dévouement sans borne. Mme Jacques avait pour elle une certaine amitié et ne pouvait douter de sa probité et de sa bonne foi. Mais un beau jour cette personne à qui nous venons de faire allusion, Mme Valmord, fit appeler Augustine. Celle-ci ne se fit pas longtemps attendre. D'un geste superbe, elle consolida sur sa tête son chapeau à larges bords dit *chapeau Cayenne*, sortit sans dire un mot à la maîtresse de maison et prit à grands pas la rue Schœlcher conduisant à la maison de son amie. Lorsque ces deux femmes furent en présence, il se fit tout d'abord un silence, puis la conversation s'engagea sur les lieux communs...

— Au fait, de quoi s'agit-il ? — demanda Augustine un peu intriguée.

— Voyons ! — répondit l'ami après une minute d'hésitation. — Vous êtes très bien chez Mme Jacques, n'est-ce pas ? Vous l'aimez beaucoup ?

Un vague instinct de méfiance retint un instant la réponse sur les lèvres d'Augustine.

— Moi ! — fit-elle en haussant les épaules ; — je travaille tout simplement pour gagner ma vie. Aimer ou ne pas aimer cela ne changera rien à ma situation. On n'est pas-toujours bien quand on est une servante, surtout chez ces sortes de gens qui n'ont ni cœur ni honneur.

— Ni cœur ! ni honneur ! — s'exclama l'intrigante. Expliquez-vous !

— Ah !... vous devez comprendre qu'il m'en coûte beaucoup de démasquer complètement la femme qui est si peu digne du nom de Jacques. On dit bien des choses extravagantes sur son compte.

— En effet ! — s'écria l'interlocutrice ravie d'une révélation qui prenait les proportions les plus conformes à son secret désir. — J'en ai entendu dire beaucoup de mal.

Elle trouva des adjectifs indignés pour flétrir Mme Jacques. Elle eut une éloquence prodigieuse pour dépeindre les cancans du voisinage sur le compte de cette femme soit-disant sans grandeur.

— Bon. Savez-vous pourquoi je vous ai fait appeler ?

— Mais non ; dites-le-moi.

— C'est pour me rendre un service dont je vous serai toujours reconnaissante !

— Lequel donc ?

— Il s'agit de me procurer. . . . de madame Jacques . . . ; *Ou comprenez ?* (Vous avez compris ?)

La bonne regarda son interlocutrice avec un terreur indicible ; elle était devenue tout-à-coup blême de peur.

— Rassurez-vous ! reprit l'intrigante d'une voix douce et suppliante. Vous n'avez rien à redouter en la circonstance.

Or, avec des tours de phrases insidieux, des ménagements habiles, des réticences calculées, elle entreprit de faire de la servante une complice dans le sinistre projet qu'elle avait conçu contre Mme Jacques. Elle déploya toute la solennité dont elle était capable pour cette ouverture, et si son accent pathétique ne convainquit pas absolument Augustine, du moins son air résolu l'intimida suffisamment pour l'empêcher de s'élever ouvertement contre cette proposition funeste. Augustine eut un peu d'hésitation, cela va sans dire, mais elle ne put opposer un refus bien positif.

— Vous avez tout à gagner à cette affaire. continua Mme Valmord. Si vous me rendez ce service je vous compterai la somme de cent francs.

— Bien vrai ? — s'écria la bonne, enchantée.

— Bien vrai ! je vous donne ma parole d'honneur Est-ce que cette proposition vous plaît ?

— Oui ; mais donnant donnant !

— Certes ! Et je n'ai pas besoin de vous recommander d'être discrète ?

— Ah ! oui ! C'est entendu !

Sur ces mots Augustine se leva pour prendre congé.

— Vous partez ? — lui demanda l'amie.

— Oui, mon travail m'appelle.

— Et quand vous reverrai-je ?

— Je ne sais pas au juste : ce soir, demain... Je guetterai le moment favorable pour m'emparer du « butin ».

Quand Augustine fut seule dans la rue Schœlcher, se dirigeant en toute hâte vers la maison de sa maîtresse, elle se mit à réfléchir sur cette aventure : la déclaration de son amie, son engagement vis-à-vis d'elle, tout avait été rapide, inespéré. A ce moment, la voix intérieure, celle qui chuchote à l'oreille de notre âme des conseils dont, à la réflexion, nous devenons stupéfaits, murmura à la servante :

« Allez-vous commettre ce méfait ? » Et la seule idée de cette démarche insolite lui infligea tout-à-coup un serrement de cœur, un serrement de gorge et comme un tremblement intérieur.

Mais aussitôt, elle pensa : « Mais je ne dois pas rater cette occasion... Un billet de cent franc !... Et ma foi !... »

Mais Augustine possédait-elle les plus sûrs moyens pour enlever la chose dont il était question ? Quand elle a quitté son amie un peu rassurée par cette promesse, son visage était loin de traduire cette certitude du succès qu'elle avait moins éprouvée qu'elle ne l'avait feinte. Toutefois cette servante voulait espérer y arriver, et un certain optimisme escomptait par avance le résultat si douteux de la démarche qu'elle allait tenter. Et entre temps un travail parallèle d'espérance s'accomplissait dans l'esprit de la femme perverse.

Dix jours après cette entrevue, Augustine, fidèle à sa promesse, apportait à son amie la chose demandée. Oh ! cruauté ! Avec la complicité d'une bonne, on allait, hélas ! faire du tort à Madame Jacques. Et comment??.....

Quel mystère d'horreur ! Quel crime odieux !...
Quelle noire trahison !.....

.....
Un mois après Mme Jacques était dans la tombe.

Du même auteur :

LE MEILLEUR MARIAGE

1 vol..... 3 frcs

En vente :

- MARTINIQUE { Librairie V^e Guilhalmenc, 16,
rue Antoine Siger, Fort-de-France
- GUYANE..... { Librairie Emilio Gratien & C^{ie},
rue de la Liberté, Cayenne.
- FRANCE..... { 1^o La Pensée Française, 103,
Boulevard Magenta.
2^o Dans les Bibliothèques des gares
3^o Maison du Livre Français, 4,
rue Félibien, Paris.
- GUADELOUPE { Service de Librairie,
rue Frébault, Pointe-à-Pitre.
Libraire V^e Lacroix, Basse-Terre.





